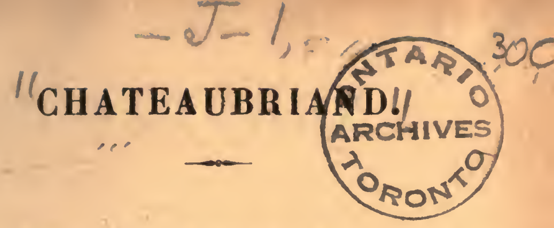

3 1761 05335292 8


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



CHATEAUBRIAND.

LES NATCHEZ,

SUIVIS DU

VOYAGE EN AMÉRIQUE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.
IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

LES NATCHEZ.

LIVRE DIXIÈME.

DÉJA les Natchez s'approchaient de l'ennemi. Chépar fait un signe : le centre de l'armée se replie et démasque les foudres; à chaque bronze se tient un guerrier avec une mèche enflammée. L'infanterie exécute un mouvement rapide : les grenadiers du premier rang tombent un genou en terre; les deux autres rangs tournent obliquement et présentent, par les brisures de la ligne, le flanc et les armes aux Indiens. A ce mouvement, les Natchez s'arrêtent et retiennent toutes leurs voix; un silence et une immobilité formidable règnent des deux côtés : on n'entend que le bruit des ailes de la Mort qui plane sur les bataillons.

Lorsque l'ardente canicule engendre

nesse, il se précipite dans les rangs des Français.

Comme deux torrents formés par le même orage, descendent parallèlement le flanc d'une montagne, et menacent la mer de leur égale fureur; ainsi les deux troupes des Sachems et des jeunes guerriers attaquent à la fois les ennemis; et comme la mer repousse ces torrents, ainsi l'armée française oppose sa barrière à l'assaut des deux bataillons. Alors commence un combat étrange. D'un côté, tout l'art de la moderne Bellone, telle qu'elle parut aux plaines de Lens, de Rocroi et de Fleurus; de l'autre, toute la simplicité de l'antique Mars, tel qu'on le vit marcher sur la colline des Figuiers et aux bords du Simoïs. Un vent rapide balaie la fumée, et le champ de bataille se découvre. La difficulté du terrain, encombré par les forêts abattues, rend l'habileté vaine, et remet la victoire à la seule valeur; les chevaux engagés entre les troncs des arbres déchirent leurs flancs ou brisent leurs pieds; la pesante artillerie

s'ensevelit dans des marais ; plus loin, les lignes de l'infanterie, rompues par l'impétuosité des Sauvages, ne peuvent se reformer sur un terrain inégal, et l'on combat partout homme à homme.

Maintenant, ô Calliope, quel fut le premier Natchez qui signala sa valeur dans cette mêlée sanglante?

Ce fut vous, fils magnanime du grand Siphane, indomptable et terrible Adario.

Les Sauvages ont raconté que sous les ombrages de la Floride, dans une île au milieu d'un lac qui étend ses ondes comme un voile de gaze, coule une mystérieuse fontaine. Les eaux de cette fontaine peuvent redresser les membres pliés par les ans [1], et rebrunir, au feu des passions, la chevelure sur la tête blanchie des vieillards. Un éternel printemps habite au bord de cette source : là, les ormeaux n'entretiennent avec le lierre que des amitiés nouvelles;

1. Tradition historique.

là, les chênes sont étonnés de ne compter leurs années que par l'âge des roses. Les illusions de la vie, les songes du bel âge, habitent avec les zéphyrs les feuilles de lianes qui projettent sur le cristal de la fontaine un réseau d'ombre. Les vapeurs qui s'exhalent des bois d'alentour sont les parfums de la jeunesse; les colombes qui boivent l'eau de la source, les fleurs qu'elle arrose dans son cours ont sans cesse des œufs dans leur nid, des boutons sur leur tige. Jamais l'astre de la lumière ne se couche sur ces bords enchantés, et le ciel y est toujours entr'ouvert par le sourire de l'Aurore.

Ce fut à cette fontaine, dont la renommée attira les premiers Européens dans la Floride, que le Génie de la patrie alla, d'après le récit des Natchez, puiser un peu d'eau : il verse, au milieu de la bataille, quelques gouttes de cette eau sur la tête du fils de Siphane. Le Sachem sent rentrer dans ses veines le sang de sa première jeu-

nesse : ses pas deviennent rapides ; son bras s'étend et s'assouplit ; sa main reprend la fermeté de son cœur.

Il y avait dans l'armée fançaise un jeune homme nommé Sylvestre, que le chagrin d'un amour sans espérance avait amené sur ces rives lointaines pour y chercher la gloire ou la mort. Le riche et inflexible Aranville n'avait jamais voulu consentir à l'hymen de son fils avec l'indigente Isabelle. Adario aperçut Sylvestre au moment où il essayait de dégager ses pieds d'une vigne rampante ; le Sachem, levant sa massue, en décharge un coup sur la tête de l'héritier d'Aranville : la tête se brise comme la calebasse sous le pied de la mule rétive. La cervelle de l'infortuné fume en se répandant à terre. Adario insulte par ces paroles à son ennemi :

« En vérité, c'est dommage que ta mère « ne soit pas ici ! elle baignerait ton front « dans l'eau d'esquine ! Moi qui ne suis « qu'un barbare, j'ai grossièrement lavé tes « cheveux dans ton sang ! Mais j'espère que

« tu pardonneras à ma débile vieillesse, car « je te promets un tombeau..... dans le sein « des vautours. »

En achevant ces mots, Adario se jette sur Lesbin; il lui enfonce son poignard entre la troisième et la quatrième côte à l'endroit du cœur : Lesbin s'abat comme un taureau que le stylet a frappé. Le Sachem lui appuie un pied sur le cou; d'une main, il saisit et tire à lui la chevelure du guerrier, de l'autre il la découpe avec une partie du crâne, et, suspendant l'horrible trophée à sa ceinture, il assaillit le brave Hubert qui l'attendait. D'un coup de son fort genou Adario lui meurtrit le flanc, et, tandis qu'Hubert se roule sur la poussière, du tranchant de sa hache, l'Indien lui abat les deux bras, et le laisse expirer rugissant.

Comme un loup qui, ayant dévoré un agneau, ne respire plus que le meurtre, le Sachem vise l'enseigne Gédoin, et d'une flèche lui attache la main au bâton du drapeau français. Il blesse ensuite Adémar, le fils de Charles : habitant des rives de la

Dordogne, Adémar avait été élevé avec toute sorte de tendresse par un vieux père dont il était le seul appui, et qu'il nourrissait de l'honorable prix donné à ses armes. Mais Charles ne devait jamais presser son fils dans ses bras, au retour des pays lointains : la hache du Sachem, atteignant Adémar au visage, lui enleva une partie du front, du nez et des lèvres. Le soldat reste quelque temps debout, objet affreux, au milieu de ses compagnons épouvantés : tel se montre un bouleau dont les Sauvages ont enlevé l'écorce au printemps; le tronc mis à nu, et teint d'une sève rougie, se fait apercevoir de loin parmi les arbres de la forêt. Adémar tombe sur son visage mutilé, et la nuit éternelle l'environne.

Comme une laie de Cilicie, ou comme un tigre du désert de Sahara, qui défend ses petits, Adario, redoublant de fureur à la vue de ses propres exploits, s'écrie : « Voilà comme vous périrez tous, vils « étrangers! tel est le sort que vous réser- « vent les Natchez! » En même temps il

arrache un mousquet à Kerbon, et lui plonge dans la bouche la baïonnette; le triple glaive perce le palais et sort par le haut du crâne de la pâle victime, dont les yeux s'ouvrent et se ferment avec effort. Adario abandonne l'arme avec le cadavre qui demeurent écartés et debout, comme les deux branches d'un compas.

Soulevant une pierre énorme, telle que deux Européens la porteraient à peine pour marquer la borne de quelques jeux dans une fête publique, le Sachem la lance aussi légèrement qu'une flèche contre le fils de Malherbe. La pierre roule et fracasse les jambes du soldat : il frappe le sol de son front, et, dans sa douleur, mord les ronces ensanglantées. O Malherbe! la faux be la mort te moissonne au milieu de tes delles années! Mais tant que les Muses conserveront le pouvoir d'enchanter les peuples, ton nom vivra comme ceux des Français auxquels ton illustre aïeul donna l'immortalité!

Partout Adario se fait jour avec la ha-

che, la massue, le poignard ou les flèches. Geblin, qu'enivre la gloire, d'Assas au nom héroïque, l'imprudent d'Estaing qui eût osé défier Mars lui-même, Marigni, Comines, Saint-Alban, cèdent au fils de Siphane. Animés par son exemple, les Natchez viennent mugissant comme des taureaux sauvages, bondissant comme des léopards. La terre se pèle et s'écorche sous les pas redoublés et furieux des guerriers; des tourbillons de poussière répandent de nouveau la nuit sur le champ de bataille; les visages sont noircis, les armes brisées, les vêtements déchirés, et la sueur coule en torrents du front des soldats.

Alors le ciel envoya l'épouvante aux Français. Fébriano, qui combattait devant le Sachem, fut le premier à prendre la fuite, et les soldats, abandonnés de leur chef, ouvrent leurs rangs.

Adario et les Sachems y pénètrent avec un bruit semblable à celui des flots qui jaillissent contre les épieux noircis, plantés devant les murs d'une cité maritime. Ché-

par, du haut d'une colline, voit la défaite de l'aile gauche de son armée; il ordonne à d'Artaguette de faire avancer ses grenadiers. En même temps Folard, parvenu à sauver quelques bronzes, les place sur un tertre découvert, et commence à foudroyer les Sachems.

Vous prévîtes le dessein du commandant des Français, vaillant frère de Céluta! et pour sauver vos pères, vous vous élançâtes, soutenu des jeunes Indiens, contre la troupe choisie. Trois fois les compagnons d'Outougamiz s'efforcent de rompre le bataillon des grenadiers, trois fois ils se viennent briser contre la masse impénétrable.

L'ami de René s'adressant au Ciel : « O « Génies! si vous nous refusez la victoire, « accordez-nous donc la mort. » Et il attaque d'Artaguette.

Deux coursiers, fils des vents, et amants d'une cavale, fille d'Éole, du plus loin qu'ils s'aperçoivent dans la plaine, courent l'un à l'autre avec des hennissements. Aus-

sitôt que leurs haleines enflammées se mêlent, ils se dressent sur leurs jarrets, s'embrassent, couvrent d'écume et de sang leur crinière, et cherchent mutuellement à se dévorer; puis tout à coup se quittant pour se charger de nouveau, tournant la croupe, dressant leurs queues hérissées, ils heurtent leurs soles dans les airs : des étincelles jaillissent du demi-cercle d'airain qui couvre leurs pieds homicides. Ainsi combattaient d'Artaguette et Outougamiz; tels étaient les éclairs qui partaient de l'acier de leurs glaives. La foudre dirigée par Folard les oblige à se séparer et répand le désordre dans les rangs des jeunes Natchez.

« Tribus du Serpent et de la Tortue, » s'écrie le frère de Céluta, « soutenez l'as-« saut d'Artaguette tandis que je vais, avec « les alliés, m'emparer des tonnerres ! »

Il dit : les guerriers alliés marchent derrière lui deux à deux, et s'avancent vers la colline où les attend Folard. Intrépides Sauvages, si mes chants se font entendre

dans l'avenir, si j'ai reçu quelque étincelle du feu de Prométhée, votre gloire s'étendra parmi les hommes aussi long-temps que le Louvre dominera les flots de la Seine, aussi long-temps que le peuple de Clovis continuera d'être le premier peuple du monde, aussi long-temps que vivra la mémoire de ces laboureurs qui viennent de renouveler le miracle de votre audace dans les champs de la Vendée [1].

Outougamiz commence à gravir la colline : bientôt il disparaît dans un torrent de feu et de fumée : tel Hercule s'élevait vers l'Olympe, dans les flammes de son bûcher; tel sur la voie d'Airain, et près du temple des Euménides, un orage ravit Œdipe au séjour des Dieux. Rien n'arrête les Indiens dont le péril s'accroît à mesure qu'ils approchent des bouches dévorantes. A chaque pas, la mort enlève quelques-uns des assaillants. Tansou qui se plaît à

1. On voit par ce passage à quelle époque ce livre a été écrit.

porter un arc de cèdre, reçoit un boulet au milieu du corps; il se sépare en deux comme un épi rompu par la main d'un enfant. Kiousse, qui, prêt à s'engager dans les chaînes de l'hymen, avait déjà éteint le flambeau dans la cabane de sa maîtresse, voit ses pieds rapides soudainement écrasés; il tombe du haut d'un roc dans une terre limoneuse où il demeure enfoncé jusqu'à la ceinture; Tani est frappé d'un globe d'airain à la tête; son crâne emporté se va suspendre par la chevelure à la branche fleurie d'un érable.

De tous ces guerriers, Sépine suivait Outougamiz avec le plus d'ardeur : ce héros descendait d'Œkala qui avait régné sur les Siminoles. Œkala eut trois fils : Nape, qui devançait les chevreuils à la course; Téran, qui épousa Nitianis dont les Esprits stériles fermèrent le sein, et Scoute qui fut le dernier des trois enfants d'Œkala. Scoute eut de la chaste Nibila la charmante Élisoë et le fier Alisinape, père de Sépine. Cet ardent Sauvage avait promis à sa mère de

lui apporter la chevelure du commandant des Français ; mais il avait négligé de faire des sacrifices aux Génies, et il ne devait plus rentrer dans la cabane de ses pères. Un boulet l'atteignit dans les parties inférieures du corps : renversé sur la terre, il se roule dans ses entrailles. Son ami, Télaza, lui tend la main pour l'aider à se relever ; mais un second boulet arrache le bras secourable qui va frapper Outougamiz.

Déjà il ne restait plus que soixante guerriers de la troupe qui escaladait la colline des foudres : ils arrivent au sommet. Outougamiz, perçant à travers les baïonnettes que Folard oppose à ses efforts, s'élance le premier sur un canon, abat la tête du Cyclope qui allait y porter la mèche, embrasse le tube, et appelle à lui les Sauvages. Là se fait un carnage épouvantable des Français et des Indiens. Folard crie aux premiers : « Quelle honte pour vous, si « vous étiez vaincus ! » Outougamiz crie aux seconds : « Encore un moment de cou« rage, et à nous la victoire ! »

On entend le frémissement du sang qui se dessèche et s'évapore en tombant sur la machine rougie, pour la possession de laquelle on combat. Les décharges des mousquets et des batteries font de la colline un effroyable chaos. Tels sont les mugissements, les ténèbres et les lueurs de l'Etna, lorsque le volcan se réveille : un ciel d'airain d'où tombe une pluie de cendre, s'abaisse sur les campagnes obscurcies, au milieu desquelles la montagne brûle comme un funèbre flambeau ; des fleuves d'un feu violet sillonnent les plaines mouvantes ; les hommes, les cités, les monuments disparaissent, et Vulcain, vainqueur de Neptune, fait bouillonner les mers sur ses fourneaux embrasés.

Toutes les fureurs de la guerre se rassemblent autour du bronze qu'a saisi le frère de Céluta. Les Indiens tâchent d'ébranler la lourde masse, et de la précipiter du haut du coteau : les uns l'embrassent par sa bouche béante ; les autres poussent avec effort les roues qui laissent dans le

sol de profondes traces; ceux-ci tournent contre les Français les armes qu'ils leur ont arrachées; ceux-là se font massacrer sur le canon que souillent la moelle éparse, les cervelles fumantes, les lambeaux de chair, les fragments d'os. Chaque soldat, noirci par le salpêtre, est couvert du sang de ses amis et de ses ennemis. On se saisit par les cheveux; on s'attaque avec les pieds et les mains : tel a perdu les bras qui se sert de ses dents pour combattre : c'est comme un festin de la mort. Déjà Folard est blessé; déjà l'héroïsme de quelques Sauvages l'emporte sur tout l'art européen, lorsqu'un grenadier parvient à mettre le feu au tube. Aussitôt la couleuvre de bronze dégorge ses entrailles avec un dernier rugissement : sa destinée étant accomplie, elle éclate, mutile, renverse, tue la plus grande partie des guerriers qui l'environnent. L'on n'entend qu'un cri, suivi d'un silence formidable.

Comme deux flottes puissantes, se disputant l'empire de Neptune, se rencontrent

à l'embouchure de l'antique Égyptus; le combat s'engage à l'entrée de la nuit. Bientôt un vaisseau s'enflamme par sa poupe pétillante : à la lueur du mouvant incendie, on distingue la mer semblable à du sang et couverte de débris : la terre est bordée des nations du désert; les navires, ou démâtés ou rasés au niveau des vagues, dérivent en brûlant. Tout à coup le vaisseau en feu mugit; son énorme carcasse crève, et lance jusqu'au ciel les tubes d'airain, les pins embrasés et les cadavres des matelots : la nuit et le silence s'étendent sur les ondes. Outougamiz reste seul de toute sa troupe, après l'explosion du foudre. Il se voulait jeter parmi les Français; mais le Génie de l'amitié lui fait au fond du cœur cette réprimande : « Où cours-tu, insensé? de quel « fruit ta mort peut-elle être maintenant à « ta patrie? Réserve ce sacrifice pour une « occasion plus favorable, et souviens-toi « que tu as un ami. » Ému par ces tendres sentiments, le fils de Tabamica bondit du haut de la colline, va se plonger dans le

fleuve; et ranimé par la fraîcheur de l'onde, il rejoint les guerriers qui n'avaient cessé de combattre contre d'Artaguette.

Les Sachems, aussi prudents qu'intrépides, craignant d'être coupés dans leur retraite, s'étaient réunis aux bataillons de leurs fils. Tous ensemble soutenaient à peine les efforts de Beaumanoir, qui, du côté des Français, obtenait l'honneur de la journée. Beaumanoir avait pour ancêtre ce fameux chevalier breton qui but son sang au combat des Trente. Douze générations séparaient Beaumanoir de cette source illustre: Étienne, Matthieu, Charles, Robert, Geofroy, le second Étienne, Paul, François, qui mourut à Jarnac, George le Balafré, Thomas, François deuxième du nom, et Jean le Solitaire, qui habitait le donjon d'où l'on découvre la colline isolée[1] que couronnent les ruines d'un temple druidique.

Armé d'un casse-tête à l'instar de l'en-

1. Le Mont-Dol.

nemi, Beaumanoir ravage les rangs des Natchez : Adario soutient à peine sa furie. Déjà le vieux Nabal, le riche Lipoé qui possédait deux cents peaux de castor, trente arcs de bois de merisier et trois cabanes; Ouzao, de la tribu du Serpent; Arimat qui portait un aigle d'azur sur son sein, une perle à sa lèvre, et une couronne de plumes sur sa tête, tous ces guerriers avaient péri sous les ongles de ce fier lion, Beaumanoir.

On remarquait dans l'armée des Natchez un Sachem redouté, le robuste Nipane; trois fils secondaient son courage : Tanitien aux oreilles découpées, Masinaïke, favori de sa mère, et le grand Ossani. Les trois Nipanides, s'avançant à la tête des Sauvages, lançaient leurs flèches contre les Français et se retiraient ensuite à l'abri de la valeur de leur père. Comme un serpent à la peau changeante, à la queue sonore, reposant aux ardeurs du soleil, veille sur ses enfants qui se jouent autour de lui; si quelque bruit vient à se faire entendre, les jeunes reptiles se réfugient dans la bouche

de leur mère; l'amour les renferme de nouveau dans le sein dont l'amour les fit sortir : tel était Nipane et ses fils.

Au moment où les trois frères allaient attaquer Beaumanoir, Beaumanoir fond sur eux comme le milan sur des colombes. Nipane, qui observe le mouvement du guerrier français, s'avance pour secourir les objets de sa vigilante tendresse. Privé d'une victoire qu'il regardait comme assurée, le soldat breton se tourne vers le Sachem, et l'abat d'un coup de massue.

A la vue de Nipane terrassé, les Natchez poussent un cri : Tanitien, Masinaïke et Ossani lancent à la fois leurs flèches contre le meurtrier de leur père. Beaumanoir se baisse pour éviter la mort, et se jetant sur les trois jeunes Sauvages, il les immole.

Nipane, revenu de son évanouissement, mais répandant le sang par les yeux et par les narines, ne peut, heureux dans son infortune, apercevoir ses fils étendus à ses côtés. « O mes fils ! » dit-il d'une voix mourante, « sauvez mon corps de la rage des

« Français. Est-il rien de plus pitoyable
« qu'un Sachem renversé par Areskoui?
« Les ennemis comptent ses cheveux blancs
« et insultent à son cadavre : « insensé, »
« disent-ils, « pourquoi quittais-tu le bâ-
« ton de chêne? » Ils le dépouillent, et plai-
« santent entre eux sur les restes inanimés
« du vieillard. » Nipane expire, parlant en vain à ses fils, et, arrivé chez les morts, il gémit de retrouver ces mêmes fils qui l'ont précédé dans la tombe.

Le Grand-Prêtre, armé d'une torche ardente, rallie les Sauvages autour du corps de Nipane. Adario et Outougamiz enlèvent le cadavre; mais Beaumanoir saisit d'une main le Sachem, l'oblige à lâcher sa proie, tandis que de l'autre main il lève la massue. Adario recule et détourne le coup. Alors le Ciel marque à la fois la fin de la gloire et de la vie de Beaumanoir. D'un revers de sa hache, Adario fend le côté de son ennemi : le Breton sent l'air entrer dans sa poitrine par un chemin inconnu, et son cœur palpiter à découvert. Ses yeux de-

viennent blancs ; il tord les lèvres ; ses dents craquent ; la massue échappe à sa main ; il tombe : la vie l'abandonne ; ses membres se raidissent dans la mort.

Adario s'élançant sur Beaumanoir pour lui enlever la chevelure : « A moi, Nat-« chez ! » s'écrie-t-il, « Nipane est vengé ! » Les Sauvages jettent de grandes clameurs, et reviennent à l'attaque. Du côté des Français, les tambours battent la charge, la musique et les clairons retentissent : d'Artaguette, faisant baisser la baïonnette à ses grenadiers, s'avance pour protéger le corps de son loyal compagnon d'armes. La mêlée devient horrible : Lameck reçoit au-dessous des côtes un coup d'épée, comme il saisissait par les pieds le cadavre de Beaumanoir. La membrane qui soutenait les entrailles de Lameck est rompue ; elles s'affaissent dans les aines, lesquelles se gonflent comme une outre. L'Indien se pâme avec d'accablantes douleurs, et un dur sommeil ferme ses yeux.

Le sort du noble Yatzi ne fut pas moins

déplorable : ce guerrier descendait des rois Yendats, qui avaient régné sur les grands lacs. Lorsque les Iroquois envahirent la contrée de ses pères, sa mère le sauva dans une peau d'ours, et, l'emportant à travers les montagnes, elle devint suppliante aux foyers des Natchez. Élevé sur ces bords étrangers, Yatzi déploya au sortir de l'enfance la générosité d'un roi et la vaillance de ses ancêtres. Sa hutte était ouverte à tous les infortunés, car il l'avait été lui-même : la solitude n'avait point de cœur plus hospitalier.

Yatzi voit dans les rangs ennemis un Français qu'il avait reçu jadis sur la natte : le fils de l'exil, prenant à sa ceinture un calumet de paix, s'avance pour renouveler l'alliance de la cabane ; mais le Français, qui ne le reconnaît pas, lui appuie un pistolet sur la poitrine : le coup part ; la balle fracasse la moelle épinière ; Yatzi, enveloppé d'une nuit soudaine, roule aux pieds de son hôte. Son ame, égarée sur ses lèvres,

est prête à s'envoler vers celui qui reçoit le voyageur fatigué.

Transporté de colère, Siégo, autre banni des bois canadiens, Siégo, qui était né sous un savanier (car sa mère fut surprise des douleurs de l'enfantement en allant à la fontaine), Siégo prétend tirer une vengeance éclatante du sort que vient d'éprouver son ami. Insensé qui courait lui-même à sa perte ! une balle lancée au hasard lui crève le réservoir du fiel. Le guerrier sent aussitôt sur sa langue une grande amertume; son haleine expirante fait monter, comme par le jeu d'une pompe, le sang qui vient bouillonner à ses lèvres. Ses genoux chancellent ; il s'affaisse doucement sur l'infortuné Yatzi qui, d'un dernier mouvement convulsif, le serre dans ses bras : ainsi l'abeille se repose dans le calice de la miraculeuse Dionée, mais la fleur se referme sur la fille du Ciel, et l'étouffe dans un voile parfumé.

Les Indiens à leur tour arrachent à la

vie une foule de Français, et sarclent le champ de bataille. A la supériorité de l'art ils opposent les avantages de la nature : leurs coups sont moins nombreux, mais ils portent plus juste. Le climat ne leur est point un fardeau; les lieux où ils combattent sont ceux où ils s'exercèrent aux jeux de leur enfance : tout leur est arme, rempart ou appui; ils nagent dans les eaux; ils glissent ou ils volent sur la terre. Tantôt cachés dans les herbes, tantôt montés sur les chênes, ils rient du boulet qui passe sur leur tête ou sous leurs pieds. Leurs cris, leurs chants, le bruit de leurs chichikoués et de leurs fifres annoncent un autre Mars, mais un Mars non moins redoutable que celui des Français. Les cheveux rasés ou retroussés des Indiens, les plumes et les ornements qui les décorent, les couleurs qui peignent le visage des Natchez, les ceintures où brille la hache, où pend le casse-tête et le couteau d'escalpe, contrastent avec la pompe guerrière européenne. Quelquefois les Sauvages attaquent tous

ensemble, remplissant l'espace qui les sépare des ennemis, de gestes et de danses héroïques; quelquefois ils viennent un à un combattre un adversaire qu'ils ont remarqué comme étant le plus digne d'éprouver leur valeur.

Outougamiz se distingue de nouveau dans cette lutte renaissante. On le prendrait pour un guerrier échappé récemment au repos de ses foyers, tant il déploie de force et d'ardeur. Le tranchant de sa hache était fait d'un marbre aiguisé avec beaucoup de soin par Akomanda, aïeul du jeune héros. Ce marbre avait ensuite été inséré, comme une greffe, dans la tige fendue d'un plant de cormier : l'arbuste en croissant s'était refermé sur la pierre; et, coupé à une longueur de flèche, il était devenu un instrument de mort dans la main des guerriers.

Outougamiz fait tourner l'arme héréditaire autour de sa tête, et, la laissant échapper, elle va, d'un vol impétueux, frapper Valbel au-dessous de l'oreille gauche : la vertèbre est coupée. Le soldat ami

de la joie penche la tête sur l'épaule droite, tandis que son sang rougit son bras et sa poitrine : on dirait qu'il s'endort au milieu des coupes de vin répandues, comme il voulait faire dans les orgies d'un festin.

Le rapide Sauvage suit la hache qu'il a lancée, la reprend, et en décharge un coup effroyable sur Bois-Robert, dont la poitrine s'ouvre comme celle d'une blanche victime sous le couteau du sacrificateur. Bois-Robert avait pour aïeul ce guerrier qui escalada les rochers de Fécamp. Il comptait à peine dix-sept années : sa mère, assise sur le rivage de la France, avait longtemps regardé, en répandant des pleurs, le vaisseau qui emportait le fils de son amour. Outougamiz est tout à coup frappé de la pâleur du jeune homme, de la grace de cette chevelure blonde qui ombrage un front décoloré, et descend, second voile, sur des yeux déjà recouverts de leurs longues paupières.

« Pauvre nonpareille, » lui dit-il, « qui

« te revêtais à peine d'un léger duvet, te « voilà tombée de ton nid! Tu ne chanteras « plus sur la branche! Puisse ta mère, si tu « as une mère, pardonner à Outougamiz! « Les douleurs d'une mère sont bien grandes. « Hélas! tu étais à peu près de mon âge! Et « moi aussi, il me faudra mourir; mais les « Esprits sont témoins que je n'avais aucune « haine contre toi; je n'ai fait ce mal qu'en « défendant la tombe de ma mère. » Ainsi vous parliez, naïf et tendre Sauvage; les larmes roulaient dans vos yeux. Bois-Robert entendit votre simple éloge funèbre, et il sourit en exhalant son dernier soupir.

Tandis que vaincus et vainqueurs, les Français et les Natchez continuent de toute part le combat, Chépar ordonne aux légers dragons de mettre pied à terre, d'écarter les arbres et les morts pour ouvrir un passage à la pesante cavalerie et au bataillon helvétique. L'ordre est exécuté. On roule avec effort, on soulève avec des leviers faits à la hâte le tronc des chênes, les débris des

canons et des chars : un écoulement est ouvert aux eaux dont le fleuve a inondé la plaine.

De paisibles castors, dans des vallons solitaires, s'empressent à finir un commun ouvrage : les uns scient des bouleaux et les abattent sur le courant d'une onde, afin d'en former une digue ; les autres traînent sur leur queue les matériaux destinés aux architectes ; les palais de la Venise du désert s'élèvent ; des artisans de luxe en tapissent les planchers avec une fraîche verdure, et préparent les salles du bain, tandis que des constructeurs bâtissent plus loin, au bord du lac, les agréables châteaux de la campagne. Cependant de vieux castors, pleins d'expérience, dirigent les travaux de la république, font préparer les magasins de vivres, placent des sentinelles avancées pour la sûreté du peuple, récompensent les citoyens diligents, et exilent les paresseux ; ainsi l'on voyait travailler les Français sur le champ des combats. Partout se forment des pyramides où les guerriers moissonnés

par le fer, sont entassés au hasard : les uns ont le visage tourné vers la terre qu'ils pressent de leurs bras raidis; les autres laissent flotter leurs chevelures sanglantes du haut des pyramides funèbres, comme les plantes humides de rosée pendent du flanc des roches; ceux-ci sont tournés sur le côté; ceux-là semblent regarder le ciel de leurs yeux hagards; et sur leurs traits immobiles, la mort a fixé les convulsions de la vie fugitive. Des têtes séparées du tronc, des membres mutilés remplissent les vides de ces trophées; du sang épaissi cimente ces épouvantables monuments de la rage des hommes et de la colère du Ciel. Bien différents, s'élèvent dans une riante prairie, au milieu des ruisseaux et des doux ombrages, ces monceaux d'herbes et de fleurs tombées sous la faux de l'homme champêtre : Flore, un râteau à la main, invite les bergers à danser à la fête printanière; et les jeunes filles, avec leurs compagnes, se laissent rouler en folâtrant du sommet de la meule embaumée.

La trompette sonne, et la cavalerie se précipite dans les chemins qui lui sont ouverts. Un bruit sourd s'élève de la terre que l'on sent trembler sous ses pas. Des batteries soudainement démasquées mugissent à la fois. Les échos des forêts multiplient la voix de ces tonnerres, et le Meschacebé y répond en battant ses rives. Satan mêle à ce tumulte des rumeurs surnaturelles qui glaceraient d'effroi les cœurs les plus intrépides. Jamais tel bruit n'avait été ouï, depuis le jour où le Chaos, forcé de fuir devant le Créateur, se précipita aux confins des mondes arrachés de ses entrailles; un fracas plus affreux ne se fera point entendre lorsque, la trompette de l'Ange réveillant les morts dans leur poussière, tous les tombeaux s'ouvriront à la fois, et reproduiront la race pâlissante des hommes. Les légions infernales répandues dans les airs obscurcissent le soleil; les Indiens crurent qu'il s'allait éteindre. Tremblante sur leurs bases, les Andes secouèrent leurs glaçons, et les deux Océans soulevés menacèrent de

rompre l'isthme qui joint l'une et l'autre Amérique.

Suivi de ses centaures, Causans plonge dans les rangs des Natchez. Comme, dans une colonie naissante, un laboureur, empruntant de son voisin des poulains et des cavales, les fait entrer dans une grange où les gerbes de froment sont régulièrement étendues ; des enfants, placés au centre de l'aire, contraignent par leurs cris joyeux les paisibles animaux à fouler les richesses rustiques ; une charmante harmonie règne entre la candeur des enfants, l'innocence des dons de Cérès, et la légèreté des jeunes poulains qui bondissent sur les épis, en suivant leurs mères : Causans et ses chevaux homicides broient sous leurs pas une moisson de héros. Et, comme des abeilles, dont un ours a découvert les trésors dans le creux d'un chêne, se jettent sur le ravisseur et le percent de leur aiguillon, ainsi, ô Natchez, le poignard à la main, vous résistez aux cavaliers et à leur chef, fils du brave Henri et de l'aimable Laure.

Les chevaux percés de flèches bondissent, se cabrent, secouent leur crinière, frottent leur bouche écumante contre leur pied raidi, ou lèvent leurs naseaux sanglants vers le ciel; superbes encore dans leur douleur guerrière, soit qu'ils aient renversé leurs maîtres, soit qu'ils les emportent à travers le champ de bataille.

Peut-être, dans l'ardeur dont les combattants étaient animés, tous les Français et tous les Indiens allaient périr, si, des bords entr'ouverts du firmament, Catherine-des-Bois, qui voyait ce massacre, n'eût levé les mains vers le trône du Tout-Puissant. Une voix divine se fit entendre : « Vierge compatissante, cessez vos dou-« leurs; ma miséricorde viendra après ma « justice. Mais bientôt l'auteur de tous ces « maux va suspendre lui-même, afin de « mieux favoriser ses projets, la fureur des « guerriers. »

Ainsi retentirent dans l'éternité ces paroles qui tombèrent de soleil en soleil, et

descendirent, comme une chaîne d'or, jusqu'aux abîmes de la terre.

En même temps le Roi des Enfers, jugeant le combat arrivé au point nécessaire pour l'accomplissement de ses desseins, songe à séparer les combattants.

Il vole à la grotte où le Démon de la nuit se cache pendant que le soleil anime la nature. La Reine des ténèbres était alors occupée à se parer. Les Songes plaçaient des diamants dans sa chevelure azurée; les Mystères couvraient son front d'un bandeau, et les Amours, nouant autour d'elle les crêpes de son écharpe, ne laissaient paraître qu'une de ses mamelles semblable au globe de la lune : pour sceptre, elle tenait à la main un bouquet de pavots. Tantôt elle souriait dans un profond silence, tantôt elle faisait entendre des chants comme ceux du rossignol; la volupté rouvrait sans cesse ses yeux qu'un doux sommeil fermait sans cesse; le bruit de ses ailes imitait le murmure d'une source

ou le frémissement du feuillage; les zéphyrs naissaient de son haleine. Ce Démon de la nuit avait toutes les graces de l'Ange de la Nuit; mais, comme celui-ci, il ne présidait point au repos de la vertu, et ne pouvait inspirer que des plaisirs ou des crimes.

Jamais le Monarque des ombres n'avait vu sa fille aussi charmante « Ange ravissant, » lui dit-il, « il n'est pas temps de « vous parer : quittez ces brillants atours, « et prenez votre robe des tempêtes. Vous « savez ce que vous me devez : vous n'étiez pas avant la chute de l'homme, et « vous avez pris naissance dans mes ténè- « bres. »

La Nuit, fille obéissante, arrache ses ornements : elle se revêt de vapeurs et de nuages, comme lorsqu'elle veut favoriser des amours funestes, ou les noirs complots de l'assassin. Elle attelle à son char deux hiboux qui poussent des cris dolents et lamentables : conduite par le Prince des Enfers, elle arrive sur le champ de bataille.

Soudain les guerriers cessent de se voir, et ne portent plus dans l'ombre que des coups inutiles. Le ciel ouvre ses cataractes; un déluge, se précipitant des nues, éteint les salpêtres de Mars. Les vents agitent les forêts; mais cet orage est sans tonnerre, car Jéhova s'est réservé les trésors de la grêle et de la foudre.

Le combat cesse : Chépar fait sonner la retraite; l'armée française se replie confusément dans l'obscurité, et rétrograde vers ses retranchements. Chaque chef suit avec sa troupe le chemin qu'il croit le plus court, tandis que des soldats égarés tombent dans les précipices, ou se noient dans les torrents.

Alors la Nuit, déchirant ses voiles et calmant ses souffles, laisse descendre une lueur incertaine sur le champ du combat où les Indiens étaient demeurés épars. Aux reflets de la lune, on apercevait des arbres brisés par les bombes et les boulets, des cadavres flottants dans le débordement du Meschacebé, des chevaux abattus ou er-

rant à l'aventure, des caissons, des affûts et des canons renversés, des armes et des drapeaux abandonnés, des groupes de jeunes Sauvages immobiles, et quelques Sachems isolés, dont la tête chauve et mouillée jetait une pâle lumière. Ainsi, du haut de la forteresse de Memphis, quand le Nil a surmonté ses rivages, on découvre, au milieu des plaines inondées, quelques palmiers à demi déracinés, des ruines qui sortent du sein des flots, et le sommet grisâtre des pyramides.

Bientôt ce qui reste des tribus se retire vers les Bocages de la Mort. Outougamiz, en pénétrant dans l'enceinte sacrée, entrevoit, assis sur un tombeau, un guerrier couvert de sang. Le frère de Céluta s'arrête : « Qui es-tu ? » dit-il : « es-tu l'ame de quel« que guerrier tombé aujourd'hui sous le « tomahawk d'Areskoui, en défendant les « foyers de nos pères. »

L'ombre inclinée ne répond point ; le Grand-Prêtre survient, et s'avance vers le fantôme avec des évocations. Les Sauvages

le suivent. Soudain un cri : « Un homme « blanc ! un homme blanc ! »

D'Artaguette, blessé dans le combat et perdu dans la nuit, s'était réfugié aux tombeaux des Sauvages. Outougamiz reconnaît le Français contre lequel il a combattu, le Français protecteur de Céluta, le Français ami de René. Touché des malheurs de d'Artaguette, et désirant le sauver, il le réclame comme son prisonnier. « Je ne « souffrirai point, » s'écrie-t-il, « que l'on « brûle ce suppliant. Quoi ! il aurait vai- « nement demandé l'hospitalité aux tom- « beaux de nos aïeux ? il aurait en vain « cherché la paix dans le lieu où toutes les « guerres finissent ? Et, que dirait René « du pays de l'aurore, le fils adoptif du « sage Chactas, cet ami qui m'a donné la « chaîne d'or ? « Va, » me dirait-il, « homme « cruel, cherche un autre compagnon pour « errer dans les vallées ; je ne veux point « de commerce avec les vautours qui dé- « chirent les infortunés. » « Non ! non ! je « ne descendrai point chez les morts avec

« un pareil grain noir dans le collier de « ma vie. »

Ainsi parlait le frère de Céluta. L'inexorable Adario ordonne que l'on saisisse le guerrier blanc, et qu'il soit réservé au supplice du feu. Chactas avait fait abolir cet affreux usage, mais le vénérable Sachem était prisonnier au fort Rosalie, et les Indiens irrités n'écoutaient que la vengeance. Les femmes qui avaient perdu leurs fils dans le combat entouraient l'étranger, en poussant des hurlements : telles les ombres se pressaient autour d'Ulysse, dans les ténèbres Cymmériennes, pour boire le sang des victimes ; tels les Grecs chantaient autour du bûcher la fille d'Hécube, immolée aux mânes de l'impitoyable Achille.

LIVRE ONZIÈME.

Sur une colline, à quelque distance du champ de bataille, s'élevait un sycomore dont la cime était couronnée : tous les soirs des milliers de colombes se venaient percher sur ses rameaux desséchés. Ce fut au pied de cet arbre que le commandant de l'armée française résolut de passer la nuit, et d'assembler le Conseil des officiers pour délibérer sur le parti qui restait à prendre.

Le bûcher du bivouac est allumé ; des sentinelles sont placées à diverses distances, et les chefs arrivent aux ordres de Chépar. Ils forment un cercle autour du foyer des veilles. On voyait à la lueur des flammes les visages fatigués et poudreux, les habits déchirés et sanglants, les armes demi-brisées, les casques fracassés, les chapeaux percés de balles, et tout le noble désordre de ces vaillants capitaines, tandis que les

colombes, fidèles à leur retraite accoutumée, loin de fuir les feux, se venaient reposer avec les guerriers.

La résistance inattendue des Sauvages avait effrayé le commandant du fort Rosalie : il commençait à craindre de s'être laissé trop emporter à l'humeur intéressée des colons. Il avait livré le combat sans en avoir reçu l'ordre précis du gouverneur de la Louisiane, et avant l'arrivée des troupes annoncées d'Europe. Un nombre assez considérable de soldats et plusieurs officiers étaient restés sur le champ de bataille : l'absence du capitaine d'Artaguette alarmait.

L'opinion des chefs, rassemblés autour de Chépar, était partagée : les uns voulaient continuer le combat au lever du jour ; les autres prétendaient que le châtiment infligé aux Sauvages était assez sévère : il s'agissait moins, disaient-ils, d'exterminer ces peuples que de les soumettre ; sans doute les Indiens seraient disposés à un arrangement, et dans tous les cas la suspension

des hostilités donnerait aux Français le temps de recevoir des secours.

Fébriano ne parut point à ce Conseil : sa conduite sur le champ de bataille lui fit craindre la présence de ses valeureux compagnons d'armes. C'était dans de secrètes communications avec Chépar que le renégat espérait reprendre son influence et son crédit.

Le feu du bivouac ne jetait plus que des fumées ; l'aube blanchissait l'orient ; les oiseaux commençaient à chanter ; le Conseil n'avait point encore fixé ses résolutions. Tout à coup retentit l'appel d'une sentinelle avancée ; on voit courir des officiers : la grand'-garde fait le premier temps des feux. Un parti de jeunes Indiens, commandé par cet Outougamiz dont l'armée française avait admiré la valeur, se présentait au poste. Ces guerriers s'arrêtent à quelque distance ; de leurs rangs sort un jeune homme pâle, la tête nue, portant un uniforme français taché de sang ; c'était d'Artaguette. Il s'appuyait sur le bras d'une

négresse qui allaitait un enfant : on le reçut à l'avant-garde ; les Indiens se retirèrent.

Conduit au général, d'Artaguette parla de la sorte devant le Conseil :

« Blessé vers la fin du combat, le brave « grenadier Jacques me porta hors de la « mêlée. Jacques était blessé lui-même ; je « le forçai de se retirer : il obéit à mes « ordres, mais dans le dessein de m'aller « chercher des secours. La nuit ayant fait « cesser le combat, je parvins à me traîner « à ce cimetière des Indiens, qu'ils appel- « lent les Bocages de la Mort : là je fus « trouvé par le jongleur ; on me condamna « au supplice des prisonniers de guerre. « Outougamiz me voulut en vain sauver : « sa sœur, non moins généreuse, fit ce qu'il « n'avait pu faire. La loi indienne permet « à une femme de délivrer un prisonnier, « en l'adoptant ou pour frère ou pour mari. « Céluta a rompu mes liens ; elle a déclaré « que j'étais son frère : elle réserve sans « doute l'autre titre à un homme plus digne « que moi de le porter.

« Les Indiens, dont je suis devenu le fils
« adoptif, m'ont chargé de paroles de paix.
« Outougamiz, mon frère sauvage, m'a es-
« corté jusqu'à l'avant-garde de notre ar-
« mée; une négresse appelée Glazirne, que
« j'avais connue au fort Rosalie et qui se
« trouvait aux Natchez, m'a prêté l'appui
« de son bras pour arriver au milieu de
« vous. Je ne dirai point au général que
« j'étais opposé à la guerre : il a dû, dans
« son autorité et dans sa sagesse, décider
« ce qui convenait le mieux au service du
« roi; mais je pense que les Natchez étant
« aujourd'hui les premiers à parler de paix,
« l'honneur de la France est à couvert. Les
« Indiens m'ont accordé la vie et rendu la
« liberté. Chactas peut être échangé contre
« moi : je serai glorieux d'avoir servi de
« rançon à ce vieillard illustre. »

Le sang et le courage du capitaine d'Artaguette étaient encore plus éloquents que ses paroles : un murmure flatteur d'applaudissements se répandit dans le Conseil. Chépar vit un moyen de se tirer avec hon-

neur du pas dangereux où il s'était engagé. Il déclara que puisque les Sauvages imploraient une trève, il consentait à la leur accorder, leur voulant apprendre qu'on n'avait jamais recours en vain à sa clémence. Chactas, qu'on envoya chercher au fort Rosalie, conclut une suspension d'armes qui devait durer un an, et dans le cours de laquelle des Sachems expérimentés et de notables Français s'occuperaient à régler le partage des terres.

Quelques jours suffirent pour donner la sépulture aux morts; une nature vierge et vigoureuse eut bientôt fait disparaître dans les bois les traces de la fureur des hommes; mais les haines et les divisions ne firent que s'accroître. Tous ceux qui avaient perdu des parents ou des amis sur le champ de bataille respiraient la vengeance : les Indiens, rendus plus fiers par leur résistance, étaient impatients de redevenir entièrement libres; les habitants de la colonie, trompés dans leur premier espoir, convoitaient plus que jamais les concessions dont ils se

voyaient privés; et Chépar, humilié d'avoir été arrêté par des Sauvages, se promettait, quand il aurait réuni de nouveaux soldats, de faire oublier le mauvais succès d'une démarche précipitée.

Cependant on ne recevait aux Natchez aucune nouvelle du Soleil et de son armée; les messagers envoyés au Grand Chef pour l'instruire de l'attaque des Français, n'étaient point revenus. L'inquiétude commençait à se répandre, et l'on remarquait dans Akansie une agitation extraordinaire.

Toute la tendresse de Céluta, qui n'était plus alarmée pour Outougamiz sorti du combat couvert de gloire, s'était portée sur le frère d'Amélie. Outougamiz aurait déjà volé vers René, s'il n'eût été occupé, par ordre des Sachems, à donner les fêtes de l'hospitalité aux guerriers des tribus alliées qui s'étaient trouvés au combat. Outougamiz disait à sa sœur : « Sois tran-
« quille; mon ami aura triomphé comme
« moi : c'est à son Manitou que je dois la

« victoire; le mien l'aura sauvé de tous les « périls. »

Outougamiz jugeait par la force de son amitié de la puissance de son Génie tutélaire : il jugeait mal.

Une nuit, un Indien détaché du camp du Soleil annonça le retour de la tribu de l'Aigle. La nouvelle se répand dans les cabanes; les familles s'assemblent sous un arbre, à la lueur des flambeaux, pour écouter les cris d'arrivée : Outougamiz et Céluta sont les premiers au rendez-vous.

On entend d'abord le cri d'avertissement de l'approche des guerriers : toutes les oreilles s'inclinent, toutes les têtes se penchent en avant, toutes les bouches s'entr'ouvrent, tous les yeux se fixent, tous les visages expriment le sentiment confus de la crainte et de l'espérance.

Après le cri d'avertissement commencent les cris de mort. Chactas comptait à haute voix ces cris, répétés autant de fois qu'il y avait de guerriers perdus : la nation répon-

dit par une exclamation de douleur. Chaque famille se demande si elle n'a point fourni quelque victime au sacrifice, si un père, un frère, un fils, un mari, un amant, ne sont point descendus à la contrée des ames : Céluta tremblait, et Outougamiz paraissait pétrifié.

Les cris de guerre succédèrent aux cris de mort; ils annonçaient la quantité de chevelures enlevées à l'ennemi et le nombre des prisonniers faits sur lui. Ces cris de guerre excédant les cris de mort, une exclamation de triomphe se prolongea dans les forêts.

La tribu de l'Aigle parut alors et défila entre deux rangs de flambeaux. Les spectateurs cherchaient à découvrir leur bonheur ou leur infortune : on vit tout d'abord que le vieux Soleil manquait, et Outougamiz et sa sœur n'aperçurent point le frère d'Amélie. Céluta, défaillante, fut à peine soutenue dans les bras d'Outougamiz aussi consterné qu'elle. Mila se cacha, en di-

sant : « Je lui avais recommandé de ne pas « mourir ! »

Ondouré, qui remplaçait le Soleil dans le commandement des guerriers, marchait d'un air victorieux. Il salua la Femme-Chef qui, au lieu de jouir de l'avènement de son fils au pouvoir suprême, semblait troublée par quelque remords. Averti de ce qui se passait, Chactas gardait une contenance douloureuse et sévère.

A mesure que la troupe s'avançait vers le grand village, les chefs adressaient quelques mots aux diverses familles : « Ton fils « s'est conduit dans la bataille comme un « buffle indompté, » disait un guerrier à un père, et le père répondait : « C'est bien. » — « Ton fils est mort, » disait un autre guerrier à une mère, et la mère répondait en pleurant : « C'est égal. »

Le Conseil des Sachems s'assemble : Ondouré, appelé devant ce Conseil, fait le récit de l'expédition. Selon ce récit, les Natchez avaient trouvé les Illinois venant

eux-mêmes attaquer les Natchez : dans le combat produit par cette rencontre, la victoire s'était déclarée en faveur des premiers, mais malheureusement le Soleil était tombé mort, percé d'une flèche. « Quant « au coupable auteur de cette guerre, » ajouta Ondouré, « resté au pouvoir de l'en- « nemi, il expie à présent même, dans le « cadre de feu, le châtiment dû à son sacri- « lège. »

Ondouré aurait bien voulu accuser de lâcheté son rival, mais René, blessé trois fois en défendant le Soleil, avait fait si publiquement éclater sa valeur aux yeux des Sauvages, qu'Ondouré même fut obligé de rendre témoignage à cette valeur.

« Devenu Chef des guerriers, » reprit-il, « j'aurais poursuivi ma victoire, si l'un de « vos messagers ne m'eût apporté la nou- « velle de l'attaque des Français : j'ai com- « mandé la retraite, et suis accouru à la « défense de nos foyers. »

Pendant le récit d'Ondouré, la Femme-Chef avait donné des signes d'un trouble

extraordinaire : on la vit rougir et pâlir. D'après quelques mots échappés à son coupable amant, lorsqu'il marcha aux Illinois, Akansie ne douta point que la flèche lancée contre le vieux Soleil ne fût partie de la main d'Ondouré. Le criminel lui-même se vint bientôt vanter, auprès de la jalouse Indienne, d'avoir fait commencer le règne du jeune Soleil. « Ma passion pour vous, » dit-il, « m'a emporté trop loin peut-être; « disposez de moi et ne songez qu'à éta- « blir votre puissance. » Ondouré espérait se faire nommer édile par le crédit de la Femme-Chef, et gouverner la nation comme tuteur du souverain adolescent.

La mort du vieux Soleil opérait une révolution dans l'État : en lui expirait un des trois vieillards qui avaient aboli la tyrannie des anciens despotes des Natchez. Il ne restait plus que Chactas et Adario, tous deux au moment de disparaître.

Chactas conçut des soupçons sur le genre de mort de son ami : on ne disait point de quel côté la flèche avait frappé le chef cen-

tenaire; on ne rapportait point le corps de ce vénérable chef, bien qu'on eût obtenu la victoire. Un bruit courait parmi les guerriers de la tribu de l'Aigle, que le Soleil avait été blessé par derrière, qu'il était tombé sur le visage, et que, longtemps défendu à terre par le guerrier blanc, l'un et l'autre, indignement abandonnés, étaient demeurés vivants aux mains de l'ennemi.

Ce bruit n'avait que trop de fondement; telle était l'affreuse vérité; René et le Soleil avaient été faits prisonniers. Les Illinois se consolèrent de leur défaite, en se voyant maîtres du Grand Chef des Natchez: non poursuivis dans leur retraite, ils emmenèrent paisiblement leurs victimes.

Après un mois de marche, de repos et de chasse, ils arrivèrent à leur grand village: là, les prisonniers devaient être exécutés. Par un raffinement de barbarie, on avait pris soin de panser les blessures du frère d'Amélie et du Soleil: les captifs étaient gardés jour et nuit, avec les pré-

cautions que le Démon de la cruauté inspire aux peuples de l'Amérique.

Lorsque les Illinois découvrirent leur grand village, ils s'arrêtèrent pour préparer une entrée triomphante. Le chef de la troupe s'avança le premier en jetant les cris de mort. Les guerriers venaient ensuite rangés deux à deux : ils tenaient, par l'extrémité d'une corde, René et le chef des Natchez, à moitié nus, les bras liés au-dessus du coude.

Le cortège parvint ainsi sur la place du village : une foule curieuse s'y trouvait déjà assemblée. Cette foule se pressait, s'agitait, dansait autour du vieux Soleil et de son compagnon : telles, dans un soir d'automne, d'innombrables hirondelles voltigent autour de quelques ruines solitaires; tels les habitants des eaux se jouent dans un rayon d'or qui pénètre les vagues du Meschacebé, tandis que les fleurs des magnolias, détachées par le souffle de la brise, tombent en pluie sur la surface de l'onde.

Lorsque l'armée et tous les Sauvages

furent réunis dans le lieu de douleur, le Grand-Prêtre donna le signal du prélude des supplices, appelé, par l'horrible Athaënsic[1], *les caresses aux prisonniers*.

Aussitôt les Indiens, rangés sur deux lignes, frappent avec des bâtons de cèdre le chef des Natchez : celui-ci, sans hâter sa marche, passe entre ses bourreaux, comme un fleuve qui roule la lenteur de ses flots entre deux rives verdoyantes. René s'attendait à voir tomber la victime ; il ignorait que ces maîtres en supplice évitaient de porter les coups aux parties mortelles, afin de prolonger leurs plaisirs. « Vénérable « Sachem, » s'écriait le frère d'Amélie, « quelle destinée ! Moi, je suis jeune ; je « puis souffrir ; mais vous ! »

Le Soleil répondit : « Pourquoi me « plains-tu ? je n'ai pas besoin de ta pitié. « Songe à toi ; rappelle tes forces. L'é- « preuve du feu commencera par moi, « parce que je suis un chêne desséché sur « ma tige, et propre à m'embraser rapide-

1. La Vengeance.

« ment. J'espère jeter une flamme dont la « lumière éclairera ma patrie et réchauf- « fera ton courage. »

Après ces traitements faits à la vieillesse, le jeune Français eut à supporter les mêmes barbaries; ensuite les deux prisonniers furent conduits dans une cabane, où on leur prodigua tous les secours et tous les plaisirs : l'oiseau de Minerve canadienne brise le pied de ses victimes, et les engraisse dans son aire durant les beaux jours, pour les dévorer dans la saison des frimas.

La nuit vint : René, couvert de blessures, était couché sur une natte à l'une des extrémités de la cabane. Des gardes veillaient à la porte. Une femme vêtue de blanc, une couronne de jasmin jaune sur la tête, s'avance dans l'ombre; on entendait couler ses larmes. « Qui es-tu? » dit René, en se soulevant avec peine. — « Je « suis *la Vierge des dernières amours*[1], »

1. Voyez, pour l'explication de cet usage, l'épisode d'*Atala*, tome IX, page 40.

répondit l'Indienne. « Mes parents ont « demandé pour moi la préférence ; car ils « haïssent Venclao que j'aime. Voilà pour-« quoi je pleure à ton chevet : je m'appelle « Nélida. »

René répondit dans la langue des Sauvages : « Les baisers d'une bouche qui n'est « point aimée sont des épines qui percent « les lèvres. Nélida, va retrouver Venclao ; « dis-lui que l'étranger des Sassafras a res-« pecté ton amour et ton malheur. » A ces mots, la fille des Illinois s'écria : « Ma-« nitou des infortunés, écoute ma prière ! « Fais que ce prisonnier échappe au sort « qu'on lui réserve ! Il n'a point flétri mon « sein ! Puisse sa bien-aimée lui être atta-« chée comme l'épouse de l'alcyon, qui « porte aux rayons du soleil son époux « languissant sous le poids des années ! »

En achevant ces paroles, *la Vierge des dernières amours* prit les fleurs de jasmin qui couvraient ses cheveux, et les déposa sur le front de René : mœurs extraordi-

naires dont la trame semble être tissue par les Muses et par les Furies.

« Couronné de ta main, » dit le jeune homme à Nélida, « la victime sera plus « agréable au Grand Esprit. » René depuis long-temps avait assez de la vie; content de mourir, il offrait au ciel les tourments qu'il allait endurer pour l'expiation de ceux d'Amélie.

Dans ce moment les gardes entrèrent, et la fille des Illinois se retira.

Elle vint, l'heure des supplices : les Indiens racontèrent que l'astre de la lumière épouvanté ne sortit point ce jour-là du sein des mers, et qu'Athaënsic, déesse des vengeances, éclaira seule la nature. Les prisonniers furent conduits au lieu de l'exécution.

Le chef des Natchez est attaché à un poteau, au pied duquel s'élevait un amas d'écorce et de feuilles séchées : le frère d'Amélie est réservé pour la dernière victime. Le Grand-Prêtre paraît au milieu du cercle

que formait la foule autour du poteau : il tient à la main une torche, qu'il secoue en dansant. Bientôt il communique le feu au bûcher : on eût cru voir un de ces sacrifices offerts par les anciens Grecs sur les bords de l'Hellespont : le mont Ida, le Xante et le Simoïs pleuraient Astyanax et les ruines fumantes d'Ilion.

On brûle d'abord les pieds du vieillard, aussi tranquille au feu du bûcher que s'il eût été assis, aux rayons du matin, à la porte de sa cabane. Le Sachem chante au milieu des tourments qui le conduisent à la tombe, comme l'époux répète le cri d'hyménée, en s'approchant du lit nuptial. Les bourreaux irrités épuisent la fécondité de leur infernal génie. Ils enfoncent dans les plaies de l'ami de Chactas des éclisses de pin enflammées, et lui crient : « Éclaire-« nous donc, maintenant, ô bel astre[1]. » Tel un soleil, couronnant son front du feu le plus doux, se couche au milieu du con-

1. Historique.

cert de la nature : ainsi parut aux Illinois la victime rayonnante.

Athaënsic souffle sa rage dans les cœurs : un jongleur, qu'une louve avait nourri dans un antre du Niagara, se précipite sur le Sachem, lui arrache la peau de la tête, et répand des cendres rougies sur le crâne découvert du vieillard. La douleur abat le Chef des Natchez aux pieds de ses ennemis.

Bientôt réveillé d'un évanouissement dont il s'indigne, il saisit un tison, appelle et défie ses persécuteurs : cantonné au milieu de son bûcher, il est un moment la terreur de toute une armée. Un faux pas le livre de nouveau aux inventeurs des tortures : ils se jettent sur le vieillard : la hache coupe ces pieds qui visitaient la cabane des infortunés, ces mains qui pansaient les blessures. On roule un tronc encore vivant sur la braise dont la violence sert de remède aux plaies de la victime et les cicatrise, tandis que le sang fume sur les charbons, comme l'encens dans un sacrifice.

Le Chef n'a pas succombé ; il écarte en-

core de ses regards les guerriers les plus proches, et fait reculer les bourreaux. Moins effrayant est le serpent dont le voyageur a séparé les anneaux avec un glaive : le dragon mutilé s'agite aux pieds de son ennemi, soufflant sur lui ses poisons, le menaçant de ses ardentes prunelles, de sa triple langue, et de ses longs sifflements.

« René, » s'écrie enfin le vieillard, d'une voix qui semble avoir redoublé de force, « je vais rejoindre mes pères! Je ne me suis « livré à ces actions qu'afin de t'encourager « à mourir, et de te montrer ce que peut « un homme, lorsqu'il veut exercer toute « la puissance de son ame. Pour l'honneur « de ta nouvelle patrie, imite mon exemple. »

Il expire. Il avait accompli un siècle : sa vertu antique, cultivée si long-temps sur la terre, s'épanouit aux rayons de l'éternité, comme l'aloës américain qui, au bout de cent printemps, ouvre sa fleur aux regards de l'aurore.

LIVRE DOUZIÈME.

Le courage du Chef des Natchez avait exalté la fureur des Illinois. Ils s'écriaient pleins de rage : « Si nous n'avons pu tirer « un mugissement de ce vieux buffle, voici « un jeune cerf qui nous dédommagera de « nos peines. » Femmes, enfants, Sachems, tous s'empressent au nouveau sacrifice : le Génie des vengeances sourit aux tourments et aux larmes qu'il prépare.

Sur une habitation américaine que gouverne un maître humain et généreux, de nombreux esclaves s'empressent à recueillir la cerise du café : les enfants la précipitent dans des bassins d'une eau pure; les jeunes Africaines l'agitent avec un râteau pour détacher la pulpe vermeille du noyau précieux, ou étendent sur des claies la récolte opulente. Cependant le maître se promène sous des orangers, promettant des amours

et du repos à ses esclaves qui font retentir l'air des chansons de leur pays : ainsi les Illinois s'empressent, sous les regards d'Athaënsic, à recueillir une nouvelle moisson de douleurs. En peu de temps l'ouvrage se consomme, et le frère d'Amélie, dépouillé par les sacrificateurs, est attaché au pilier du sacrifice.

Au moment où le flambeau abaissait sa chevelure de feu pour la répandre sur les écorces, des tourbillons de fumée s'élèvent des cabanes voisines : parmi des clameurs confuses on entend retentir le cri des Natchez; un parti de cette nation portait la flamme chez les Illinois. L'épouvante et la confusion se mettent dans la foule assemblée autour du frère d'Amélie; les jongleurs prennent la fuite; les femmes et les enfants les suivent : on se disperse sans écouter la voix des chefs, sans se réunir pour se défendre. Dans la terreur dont les esprits sont frappés, la petite troupe des Natchez pénètre jusqu'au lieu du sang. Un jeune chef, la hache à la main, devance ses compagnons.

Qui déjà ne l'a nommé? C'est Outougamiz. Il est au bûcher; il a coupé les liens funestes!

Toutes les paroles de tendresse et de pitié prêtes à s'échapper de son ame par lui sont étouffées. Rien n'est fait encore : René n'est pas sauvé; un seul instant de retard le peut perdre. Revenus de leur première frayeur, les Illinois se sont aperçus du petit nombre des Natchez; ils se rassemblent avec des cris, et entourent la troupe libératrice. Les efforts de cette troupe lui ouvrent un chemin; mais que peuvent douze guerriers contre tant d'ennemis? En vain les Natchez ont placé au milieu d'eux le frère d'Amélie : ses blessures le rendent boiteux et pesant; sa main percée d'une flèche ne peut lever la hache, et presque à chaque pas il va mesurer la terre.

Outougamiz charge le frère d'Amélie sur ses épaules : le fardeau sacré semble lui avoir donné des ailes : le frère de Céluta glisse sur la pointe des herbes; on n'entend ni le bruit de ses pas, ni le murmure de

son haleine. D'une main il retient son ami, de l'autre il frappe et combat. A mesure qu'il s'avance vers la forêt voisine, ses compagnons tombent un à un à ses côtés : quand il pénétra avec René dans la forêt, il restait seul.

Déjà la nuit était descendue; déjà Outougamiz s'était enfoncé dans l'épaisseur des taillis, où déposant René parmi de longues herbes, il s'était couché près de lui : bientôt il entend des pas. Les Illinois allument des flambeaux qui éclairent les plus sombres détours du bois.

René veut adresser les paroles de sa tendre admiration au jeune Sauvage, mais celui-ci lui ferme la bouche : il connaissait l'oreille subtile des Indiens. Il se lève, trouve avec joie que le frère d'Amélie a repris quelque force, lui ceint les reins d'une corde, et l'entraîne au bas d'une colline qui domine un marais.

Les deux infortunés cherchent un asile au fond de ce marais : tantôt ils plongent dans le limon qui bouillonne autour de leur

ceinture; tantôt ils montrent à peine la tête au-dessus des eaux. Ils se fraient une route à travers les herbes aquatiques qui entravent leurs pieds comme des liens, et parviennent ainsi à de hauts cyprès, sur les genoux [1] desquels ils se reposent.

Des voix errantes s'élèvent autour du marais. Des guerriers se disaient les uns aux autres : « Il s'est échappé. » Plusieurs soutenaient qu'un Génie l'avait délivré. Les jeunes Illinois se faisaient de mutuels reproches, tandis que des Sachems assuraient qu'on retrouverait le prisonnier, puisqu'on était sur ses traces; et ils poussaient des dogues dans les roseaux. Les voix se firent entendre ainsi quelque temps : par degré elles s'éloignèrent, et se perdirent enfin dans la profondeur des forêts.

Le souffle refroidi de l'aube engourdit les membres de René; ses plaies étaient déchirées par les buissons et les ronces; et de

1. On appelle *genoux* du cyprès chauve, les grosses racines qui sortent de terre.

la nudité de son corps découlait une eau glacée : la fièvre vint habiter ses os, et ses dents commencèrent à se choquer avec un bruit sinistre. Outougamiz saisit René de nouveau, le réchauffa sur son cœur, et quand la lumière du soleil eut pénétré sous la voûte des cyprès, elle trouva le Sauvage tenant encore son ami dans ses bras.

Mère des actions sublimes ! toi qui depuis que la Grèce n'est plus, as établi ta demeure sur les tombeaux indiens, dans les solitudes du Nouveau-Monde ! toi qui parmi ces déserts es pleine de grandeur parce que tu es pleine d'innocence ! Amitié sainte ! prête-moi tes paroles les plus fortes et les plus naïves, ta voix la plus mélodieuse et la plus touchante, tes sentiments exaltés, tes feux immortels, et toutes les choses ineffables qui sortent de ton cœur, pour chanter les sacrifices que tu inspires ! Oh ! qui me conduira aux champs des Rutules, à la tombe d'Euryale et de Nisus, où la Muse console encore des mânes fidèles ! Tendre divinité de Virgile, tu n'eus à soupirer que

la mort de deux amis : moi j'ai à peindre leur vie infortunée.

Qui dira les douces larmes du frère d'Amélie, qui fera voir ses lèvres tremblantes où son ame venait errer; qui pourra représenter sous l'abri d'un cyprès, parmi des roseaux, Outougamiz, sa chaîne d'or, Manitou de l'amitié, serrée à triple nœud sur sa poitrine, Outougamiz soutenant dans ses bras l'ami qu'il a délivré, cet ami couvert de fange et de sang, et dévoré d'une fièvre ardente? Que celui qui le peut exprimer nous rende le regard de ces deux hommes, quand, se contemplant l'un l'autre en silence, les sentiments du Ciel et du malheur rayonnaient et se confondaient sur leur front. Amitié! que sont les empires, les amours, la gloire, toutes les joies de la terre, auprès d'un seul instant de ce douloureux bonheur?

Outougamiz, par cet instinct de la vertu qui fait deviner le crime, avait ajouté peu de foi au récit d'Ondouré; ce qu'il recueillit de la bouche de divers guerriers, augmenta

ses doutes. Dans tous les cas, René était mort ou pris, et il fallait ou lui donner la sépulture ou le délivrer des flammes.

Outougamiz cache ses desseins à Céluta; il n'avertit qu'une troupe de jeunes Natchez qui consentent à le suivre. Il se dépouille de tout vêtement, et ne garde qu'une ceinture pour être plus léger; il peint son corps de la couleur des ombres, ceint le poignard, s'arme du tomahawk [1], attache sur son cœur la chaîne d'or, suspend de petits pains de maïs à son côté, jette l'arc sur son épaule, et rejoint dans la forêt ses compagnons. Il se glisse avec eux dans les ténèbres : arrivé au Bayouc des Pierres, il le traverse, aborde la rive opposée, pousse le cri du castor qui a perdu ses petits, bondit, et il disparaît dans le désert.

Huit jours entiers il marche, ou plutôt il vole; pour lui plus de sommeil, pour lui plus de repos. Ah! le moment où il fermerait la paupière, ne pourrait-il pas être le

1. Hache.

moment même qui lui ravirait son ami? Montagnes, précipices, rivières, tout est franchi : on dirait un aimant qui cherche à se réunir à l'objet qui l'attire à travers les corps qui s'opposent à son passage. Si l'excès de la fatigue arrête le frère de Céluta, s'il sent, malgré lui, ses yeux s'appesantir, il croit entendre une voix qui lui crie du milieu des flammes : « Outougamiz! « Outougamiz! où est le Manitou que je « t'ai donné? » A cette voix intérieure, il tressaille, se lève, baise la chaîne d'or, et reprend sa course.

La lenteur avec laquelle les Illinois retournèrent à leurs villages, donna le temps à Outougamiz d'arriver avant la consomption de l'holocauste. Ce Sauvage n'est plus le simple, le crédule Outougamiz : à sa résolution, à son adresse, à la manière dont il a tout prévu, tout calculé, on prendrait ce soldat pour un chef expérimenté. Il sauve René, mais en perdant ses nobles compagnons, troupe d'amis qui offre à l'amitié ce magnanime sacrifice! il sauve René, l'en-

traîne dans le marais, mais que de périls il reste encore à surmonter!

Le lieu où les deux amis se reposèrent d'abord étant trop voisin du rivage, Outougamiz résolut de se réfugier sous d'autres cyprès qui croissaient au milieu des eaux: lorsqu'il voulut exécuter son dessein, il sentit toute sa détresse. Un peu de pain de maïs n'avait pu rendre les forces à René; ses douleurs s'étaient augmentées, ses plaies s'étaient rouvertes; une fièvre pesante l'accablait, et l'on ne s'apercevait de sa vie qu'à ses souffrances.

Accablé par ses chagrins et ses travaux, affaibli par la privation presque totale de nourriture, le frère de Céluta eût eu besoin pour lui-même des soins qu'il prodiguait à son ami. Mais il ne s'abandonna point au désespoir; son ame, s'agrandissant avec les périls, s'élève comme un chêne qui semble croître à l'œil, à mesure que les tempêtes du ciel s'amoncèlent autour de sa tête. Plus ingénieux dans son amitié qu'une mère indienne qui ramasse de la

mousse pour en faire un berceau à son fils, Outougamiz coupe des joncs avec son poignard, en forme une sorte de nacelle, parvient à y coucher le frère d'Amélie, et, se jetant à la nage, traîne après lui le fragile vaisseau qui porte le trésor de l'amitié.

Outougamiz avait été au moment d'expirer de douleur; il se sentit près de mourir de joie lorsqu'il aborda la cyprière. « Oh! » s'écria-t-il, en rompant alors pour la première fois le silence, « il est sauvé! Déli-« cieuse nécessité de mon cœur! pauvre « colombe fugitive! te voilà donc à l'abri « des chasseurs! Mais, René, je crains que « tu ne me veuilles pas pardonner, car c'est « moi qui suis la cause de tout ceci, puisque « je n'étais point auprès de toi dans la ba-« taille. Comment ai-je pu quitter mon ami « qui m'avait donné un Manitou sur mon « berceau? C'est fort mal, fort mal à toi, « Outougamiz! »

Ainsi parlait le Sauvage : la simplicité de ses propos en contraste avec la sublimité de ses actions, firent sortir un moment

René de l'accablement de la douleur : levant une main débile et des yeux éteints, il ne put prononcer que ces mots : « Te « pardonner ! »

Outougamiz entre sous les cyprès : il coupe les rameaux trop abaissés ; il écarte des genoux de ces arbres les débris des branches : il y fait un doux lit avec des cimes de joncs pleins d'une moelle légère ; puis, attirant son ami sur ce lit, il le recouvre de feuilles séchées : ainsi, un castor, dont les eaux ont inondé les premiers travaux, prend son nourrisson et le transporte dans la chambre la plus élevée de son palais.

Le second soin du frère de Céluta fut de panser les plaies du frère d'Amélie. Il sépare deux nœuds de roseaux, puise un peu d'eau du marais, verse cette eau d'une coupe dans l'autre pour l'épurer, et lave les blessures, dont il a sucé d'abord le venin. La main d'un fils d'Esculape, armée des instruments les plus ingénieux, n'aurait été ni plus douce, ni plus salutaire que la main

de cet ami. René ne pouvait exprimer sa reconnaissance que par le mouvement de ses lèvres. De temps en temps l'Indien lui disait, avec inquiétude : « Te fais-je mal ? « te trouves-tu un peu soulagé ? » René répondait par un signe qu'il se sentait soulagé, et Outougamiz continuait son opération avec délices.

Le Sauvage ne songeait point à lui : il avait encore quelque reste de maïs, il le réservait pour René. Outougamiz ne faisait qu'obéir à un instinct sublime, et les plus belles actions n'étaient chez lui que l'accomplissement des facultés de sa vie. Comme un charmant olivier nourri parmi les ruisseaux et les ombrages laisse tomber, sans s'en apercevoir, au gré des brises, ses fruits mûrs sur les gazons fleuris; ainsi l'enfant des forêts américaines semait, au souffle de l'amitié, ses vertus sur la terre, sans se douter des merveilleux présents qu'il faisait aux hommes.

Rafraîchi et calmé par les soins de son libérateur, René sentit ses paupières se fer-

mer, et Outougamiz tomba lui-même dans un profond sommeil à ses côtés : les Anges veillèrent sur le repos de ces deux hommes qui avaient trouvé grace auprès de celui qui dormit dans le sein de Jean.

Outougamiz eut un songe. Une jeune femme lui apparut : elle s'appuyait en marchant sur un arc détendu, entouré de lierre comme un thyrse ; un chien la suivait. Ses yeux étaient bleus ; un sourire sincère entr'ouvrait ses lèvres de rose : son air était un mélange de force et de grace. Presque nue, elle ne portait qu'une ceinture plus belle que celle de Vénus. Outougamiz se figurait lui tenir ce discours :

« Étrangère, j'avais planté un érable sur « le sol de la hutte où je suis né : voilà que, « pendant mon absence, de méchants Ma- « nitous ont blessé son écorce et ont fait « couler sa sève. Je cherche des simples dans « ces marais pour les appliquer sur les plaies « de mon érable. Dis-moi où je trouverai la « feuille du savinier. »

D'une voix paisible l'Indienne paraissait

répondre à Outougamiz ; « En vérité, je dis « qu'il connaîtra toutes les ruses de la sa« gesse, l'homme qui pourra pénétrer celle « de votre amitié. Ne craignez rien ; j'ai « dans le jardin de mon père des simples « pour guérir tous les arbres, et en parti« culier les érables blessés. »

En prononçant ces paroles, qu'Outougamiz croyait entendre, l'Indienne fille du songe prit un air de majesté : sa tête se couronna de rayons ; deux ailes blanches bordées d'or ombragèrent ses épaules divines. L'extrémité d'un de ses pieds touchait légèrement la terre, tandis que son corps flottait déjà dans l'air diaphane.

— « Outougamiz, » semblait dire le brillant fantôme, « élève-toi par l'adversité. « Que les vertus de la nature te servent « d'échelons pour atteindre aux vertus plus « sublimes de la religion de cet homme à « qui tu as dévoué ta vie : alors je revien« drai vers toi, et tu pourras compter sur « les secours de l'Ange de l'Amitié. »

Ainsi parle la vision au jeune Natchez

plongé dans le sommeil. Un parfum d'ambroisie, embaumant les lieux d'alentour, répand la force dans l'ame du frère de Céluta, comme l'huile sacrée qui fait les rois, ou prépare l'ame du mourant aux béatitudes célestes.

En même temps le rêve devient magnifique : le Séraphin dont il produit l'image, poussant la terre de son pied, comme un plongeur qui remonte du fond de l'abîme, s'élève dans les airs. Cette Vertu calme ne se meut point avec la rapidité des messagers qui portent les ordres redoutables du Tout-Puissant ; son assomption vers la région de l'éternelle paix est mesurée, grave et majestueuse. Aux champs de l'Europe un globe lumineux, arrondi par la main d'un enfant des Gaules, perce lentement la voûte du ciel ; aux champs de l'Inde l'oiseau du paradis flotte sur un nuage d'or, dans le fluide azuré du firmament.

Outougamiz se réveille ; la voix du héron annonçait le retour de l'aurore : le frère de Céluta se sentait tout fortifié par son rêve

et par son sommeil. Après quelques moments employés à rassembler ses idées, l'Indien, rappelant et les périls passés et les dangers à venir, se lève pour commencer sa journée. Il visite d'abord les blessures de René, frotte les membres engourdis du malade avec un bouquet d'herbes aromatiques, partage avec lui quelques morceaux de maïs, change les joncs de la couche, renouvelle l'air en agitant les branches des cyprès, et replace son ami sur de frais roseaux; on eût dit d'une matrone laborieuse qui arrange au matin sa cabane, ou d'une mère qui donne de tendres soins à son fils.

Ces choses de l'amitié étant faites, Outougamiz songe à se parer, avant d'accomplir les desseins qu'il méditait. Il se mire dans les eaux, peigne sa chevelure, et ranime ses joues décolorées avec la pourpre d'une craie précieuse. Ce Sauvage avait tout oublié dans son héroïque entreprise, hors le vermillon des fêtes, mêlant ainsi l'homme et l'enfant, portant la gravité du

premier dans les frivolités du second, et la simplicité du second dans les occupations du premier : sur l'arbre d'Atalante, le bouton parfumé qui sert d'ornement à la jeune fille, grossit auprès de la pomme d'or qui rafraîchit la bouche du voyageur fatigué.

La nature avait placé dans le cœur d'Outougamiz l'intelligence qu'elle a mise dans la tête des autres hommes : le souffle divin donnait à la Pythie des vues de l'avenir moins claires et moins pénétrantes, que l'Esprit dont il était animé ne découvrait au frère de Céluta les malheurs qui pouvaient menacer son ami. Saisissant le Temps corps à corps, l'Amitié forçait ce mystérieux Protée à lui révéler ses secrets.

Outougamiz, ayant pris ses armes, dit au nouveau Philoctète couché dans son antre, mais que l'amitié des déserts, plus fidèle que celle des palais, n'avait point trahi : « Je vais chercher les dons du Grand « Esprit, car il faut bien que tu vives, et « il faut aussi que je vive. Si je ne man- « geais pas, j'aurais faim, et mon ame s'en

« irait dans le pays des ames. Et comment « ferais-tu alors? Je vois bien tes pieds, « mais ils sont immobiles; je vois bien tes « mains, mais elles sont froides et ne peu- « vent serrer les miennes. Tu es loin de ta « forêt, et de ta retraite: qui donnerait la « pâture à l'hermine blessée, si le castor « qui l'accompagne allait mourir? Elle bais- « serait la tête, ses yeux se fermeraient, elle « tomberait en défaillance: les chasseurs la « trouveraient expirante, et diraient: voyez « l'hermine blessée loin de sa forêt et de sa « retraite. »

A ces mots, l'Indien s'enfonça dans la cyprière, mais non sans tourner plusieurs fois la tête vers le lieu où reposait la vie de sa vie. Il se parlait incessamment, et se disait: « Outougamiz! tu es un chevreuil « sans esprit; tu ne connais point les plan- « tes, tu ne fais rien pour sauver ton frère. » Et il versait des larmes sur son peu d'expérience, et il se reprochait d'être inutile à son ami!

Il chercha long-temps dans les détours

du marais des herbes salutaires : il cueillit des cressons, et tua quelques oiseaux. En revenant à l'asile consacré par son amitié, il aperçut de loin les joncs bouleversés et épars. Il approche, appelle, touche à la couche, soulève les roseaux : le frère d'Amélie n'y était plus !

Le désespoir s'empare d'Outougamiz : prêt à se briser la tête contre le tronc des cyprès, il s'écrie : « Où es-tu ? m'as-tu fui « comme un faux ami ? Mais qui t'a donné « des pieds ou des ailes ? Est-ce la Mort qui « t'a enlevé ?... »

Tandis que le Sauvage s'abandonne à ses transports, il croit entendre un bruit à quelque distance : il se tait, retient son haleine, écoute : puis soudain se plonge dans l'onde, bondit, nage, bondit encore, et bientôt découvre René qui se débat expirant contre un Illinois.

Outougamiz pousse le cri de mort : l'effort qu'il fait en s'élançant est si prodigieux, que ses pieds s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Il est déjà sur l'ennemi,

le renverse, se roule avec lui parmi les limons et les roseaux. Comme lorsque deux taureaux viennent à se rencontrer dans un marais où il ne se trouve qu'un seul lieu pour désaltérer leur soif, ils baissent leurs dards recourbés; leurs queues hérissées se nouent en cercle, ils se heurtent du front; des mugissements sortent de leur poitrine, l'onde jaillit sous leurs pieds, la sueur coule autour de leurs cornes et sur le poil de leurs flancs. Outougamiz est vainqueur; il lie fortement avec des racines tressées son prisonnier, au pied d'un arbre, et étend à l'ombre sous le même arbre l'ami qu'il vient encore de sauver.

Par les violentes secousses que le frère d'Amélie avait éprouvées, ses plaies s'étaient rouvertes. Le Natchez, dans le premier moment de sa vengeance, fut près d'immoler l'Illinois.

« Comment, » lui dit-il, « as-tu pu être « assez cruel pour entraîner ce cerf affaibli? « S'il eût été dans sa force, lâche ennemi,

« d'un seul coup de tête il eût brisé ton « bouclier. Tu mériterais bien que cette « main t'enlevât ta chevelure. »

Outougamiz s'arrêtant comme frappé d'une pensée : « As-tu un ami? » dit-il à l'Illinois? — « Oui, » répondit le prisonnier.

— « Tu as un ami! » reprit le frère de Céluta, s'approchant de lui et le mesurant des yeux; « ne va pas faire un men- « songe. »

— « Je dis la vérité, » reprit l'Illinois!

— « Hé bien! » s'écria Outougamiz tirant son poignard, après avoir approché de son oreille la petite chaîne d'or; « hé « bien! rends grace à ce Manitou qui vient « de me défendre de te tuer : il ne sera pas « dit qu'Outougamiz le Natchez, de la tribu « du Serpent, ait jamais séparé deux amis. « Que serait-ce de moi, si tu m'avais privé « de René! Ah! je ne serais plus qu'un « chevreuil solitaire! Tu vois, ô Illinois, « ce que tu allais faire! et ton ami serait

« ainsi? et il irait seul murmurant ton « nom dans le désert? Non! il serait trop « infortuné! et ce serait moi!... »

Le Sauvage coupe aussitôt les liens de l'Illinois. « Sois libre, » lui dit-il; « re-« tourne à l'autre moitié de ton ame qui « te cherche peut-être, comme je cherchais « à l'instant ma couronne de fleurs, lorsque « tu étais assez inhumain pour la dérober « à ma chevelure. Mais je compte sur ta « foi: tu ne découvriras point mon lieu à « tes compatriotes. Tu ne leur diras point: « Sous le cyprès de l'amitié, Outougamiz-« le-Simple a caché la chair de sa chair. » « Jure par ton ami, que tes lèvres reste-« ront fermées, comme les deux coupes « d'une noix que la lune des moissons n'a « point achevé de mûrir. »

— « Moi, Nassoute, » reprit l'étranger, « je jure par mon ami, qui est pour moi « comme un baume lorsque j'ai des peines « dans le cœur, je jure que je ne décou-« vrirai point ton lieu et que mes lèvres « resteront fermées, comme les deux coupes

« d'une noix que la lune des moissons n'a « point achevé de mûrir. »

A ces mots, Nassoute allait s'éloigner, lorsque Outougamiz l'arrêta et lui dit : « Où sont les guerriers illinois? » — « Crois-« tu, » répliqua l'étranger, « que je sois « assez lâche pour te l'apprendre? » Frère de Céluta, vous répondîtes : — « Va re-« trouver ton ami : je te tendais un piège ; « si tu avais trahi ta patrie, je n'eusse point « cru à ton serment, et tu tombais sous « mes coups. »

Nassoute s'éloigne : Outougamiz vient donner ses soins au frère d'Amélie, comme s'il ne s'était rien passé et comme s'il n'y eût aucun lieu de douter de la foi de l'Illinois, puisqu'il avait fait le serment de l'amitié.

Quelques jours s'écoulèrent : les blessures de René commençaient à se cicatriser ; les meurtrissures étaient moins douloureuses ; la fièvre se calmait. Le frère d'Amélie serait revenu plus promptement à la vie, si une nourriture abondante avait pu réta-

blir ses forces; mais Outougamiz trouvait à peine quelques baies sauvages; elles manquèrent enfin: il ne resta plus au frère de Céluta qu'à tenter les derniers efforts de l'amitié.

Une nuit, il sort furtivement du marais, cachant son entreprise à René, et laissant çà et là des paquets flottants de roseaux pour reconnaître la route, si les Génies lui permettaient le retour. Il monte à travers le bois de la colline; il découvre le camp des Illinois où il était résolu de pénétrer.

Des feux étaient encore allumés: la plupart des familles dormaient étendues autour de ces feux. Le jeune Natchez, après avoir noué sa chevelure à la manière des guerriers ennemis, s'avance vers l'un des foyers. Il aperçoit un cerf à demi dépouillé, dont les chairs n'avaient point encore pétillé sur la braise. Outougamiz en dépèce avec son poignard les parties les plus tendres, aussi tranquillement que s'il eût préparé un festin dans la cabane de ses pères.

Cependant on voyait çà et là quelques Illinois éveillés qui riaient et chantaient. La matrone du foyer où le frère de Céluta dérobait une part de la victime, ouvrit elle-même les yeux, mais elle prit l'étranger pour le jeune fils de ses entrailles, et se replongea dans le sommeil. Des chasseurs passent auprès de l'ami de René, lui souhaitent un ciel bleu, un manteau de castor et l'espérance. Outougamiz leur rend à demi-voix le salut de l'hospitalité.

Un d'entre eux s'arrêtant, lui dit : « Il « a singulièrement échappé. » — « Un Génie « sans doute l'a ravi, » répond le frère de Céluta. L'Illinois repartit : « Il est caché « dans le marais ; il ne se peut sauver, car « il est environné de toutes parts : nous « boirons dans son crâne. »

Tandis qu'Outougamiz se trouvait engagé dans cette conversation périlleuse, la voix d'une femme se fit entendre à quelque distance ; elle chantait : « Je suis l'épouse « de Venclao. Mon sein, avec son bouton « de rose, est comme le duvet d'un cygne

« que la flèche du chasseur a taché d'une « goutte de sang au milieu. Oui, mon sein « est blessé, car je ne puis secourir l'étran- « ger qui respecta la vierge des dernières « amours. Puissé-je du moins sauver son « ami ! » L'Indienne se tut, puis, s'approchant du Natchez dans les ombres, elle continua de la sorte :

« La nonpareille des Florides croyait « que l'hiver avait changé sa parure, et « qu'elle ne serait point reconnue parmi « les aigles des rochers chez lesquels elle « cherchait la pâture ; mais la colombe « fidèle le découvrit, et lui dit : « Fuis, « imprudent oiseau ; la douceur de ton « chant t'a trahi. »

Ces paroles frappèrent le frère de Céluta ; il lève les yeux et remarque les pleurs de la jeune femme ; il entrevoit en même temps des guerriers armés qui s'avancent. Il charge sur ses épaules une partie de la dépouille du cerf, s'enfonce dans les ombres, franchit le bois, rentre dans les détours du marais, et après quelques heures

de fatigue et de périls se retrouve auprès de son ami.

Un ingénieux mensonge lui servit à cacher à René sa dangereuse aventure ; mais il fallait préparer le banquet : le jour on en pouvait voir la fumée ; la nuit on en pouvait découvrir les feux ; Outougamiz préféra pourtant la nuit : il espéra trouver un moyen de masquer la lueur de la flamme.

Lorsque le soleil fut descendu sous l'horizon et que les dernières teintes du jour se furent évanouies, l'Indien tira une étincelle de deux branches de cyprès en les frottant l'une contre l'autre, et en embrasa quelques feuilles. Tout réussit d'abord ; mais des roseaux secs placés trop près du foyer prennent feu, et jettent une grande lumière. Outougamiz les veut précipiter dans l'eau, et ne fait qu'étendre la flamme. Il s'élance sur le monceau ardent et cherche à l'écraser sous ses pieds. René épuise ses forces renaissantes pour seconder son ami : soins inutiles ! le feu se propage, court en pétillant sur la cime séchée des

joncs, et gagne les branches résineuses des cyprès. Le vent s'élève, des tourbillons de flammes, d'étincelles et de fumée montent dans les airs qui prennent une couleur sanglante. Un vaste incendie se déploie sur le marais.

Comment fuir? comment échapper à l'élément terrible qui, après s'être éloigné de son centre, s'en rapprochait et menaçait les deux amis. Déjà étaient consumés les paquets de joncs sur lesquels le frère de Céluta aurait pu tenter encore de transporter René dans d'autres parties du marais. Essayer de passer au désert voisin : les cruels Illinois n'y campaient-ils pas? N'était-il pas probable qu'attirés par l'incendie, ils fermaient toutes les issues? Ainsi, lorsqu'on croit être arrivé au comble de la misère, on aperçoit par-delà de plus hautes adversités; il est difficile au fils de la femme de dire : « Ceci est le dernier « degré du malheur. »

Outougamiz était presque vaincu par la

fortune : il voyait perdu tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Il n'avait donc sauvé son ami du cadre de feu que pour brûler cet ami de sa propre main ! Il s'écria d'une voix douloureuse : « René, c'est moi qui « t'immole ! Que tu es infortuné de m'a-« voir eu pour ami ! »

Le frère d'Amélie, d'un bras affaibli et d'une main pâle, pressa tendrement le Sauvage sur son sein. « Crois-tu, » lui dit-il, « qu'il ne me soit pas doux de mourir avec « toi ? Mais pourquoi descendrais-tu au « tombeau ? Tu es vigoureux et habile ; tu « te peux frayer un chemin à travers les « flammes. Revole à tes ombrages ; les Nat-« chez ont besoin de ton cœur et de ton « bras ; une épouse, des enfants embelli-« ront tes jours, et tu oublieras une amitié « funeste. Pour moi, je n'ai ni patrie, ni « parents sur la terre : étranger dans ces « forêts, ma mort ou ma vie n'intéresse « personne. Mais toi, Outougamiz, n'as-tu « pas une sœur ? »

— « Et cette sœur, » répliqua Outougamiz, « n'a-t-elle pas levé sur toi des re« gards de tendresse? Ne reposes-tu pas « dans le secret de son cœur? Pourquoi « l'as-tu dédaignée? Que me conseilles-tu? « De t'abandonner? Et depuis quand t'ai-je « prouvé que j'étais plus que toi attaché à « la vie? Depuis quand m'as-tu vu me trou« bler au nom de la mort? Ai-je tremblé, « quand au milieu des Illinois j'ai brisé les « liens qui te retenaient? Mon cœur pal« pitait-il de crainte, quand je te portais « sur mes épaules avec des angoisses que « je n'aurais pas échangées contre toutes « les joies du monde? Oui! il palpitait ce « cœur, mais ce n'était pas pour moi! Et « tu oses dire que tu n'as point d'ami! « Moi, t'abandonner! Moi, trahir l'amitié! « Moi, former d'autres liens après ta mort! « Moi, heureux sans toi, avec une épouse « et des enfants! Apprends-moi donc ce « qu'il faut que je raconte à Céluta, en ar« rivant aux Natchez? lui dirais-je: « J'a« vais délivré celui pour lequel je t'appelai

« en témoignage de l'amitié ; le feu a pris « à des joncs ; j'ai eu peur, j'ai fui. J'ai « vu de loin les flammes qui ont consumé « mon ami. » Tu sais mourir, prétends-« tu, René ; moi, je sais plus, je sais vivre. « Si j'étais dans ta place et toi dans la « mienne, je ne t'aurais pas dit : « Fuis et « laisse-moi. » Je t'aurais dit : « Sauve-moi, « ou mourons ensemble. »

Outougamiz avait prononcé ces paroles d'un ton qui ne lui était pas ordinaire. Le langage de la plus noble passion était sorti dans toute sa magnificence des lèvres du simple Sauvage. « Reste avec moi, » s'écria à son tour le frère d'Amélie : « je ne te « presse plus de fuir. Tu n'es pas fait pour « de tels conseils. »

A ces mots, quelque chose de serein et d'ineffable se répandit sur le visage d'Outougamiz, comme si le ciel s'était entr'ouvert, et que la clarté divine se fût réfléchie sur le front du frère de Céluta. Avec le plus beau sourire que l'Ange des amitiés vertueuses ait jamais mis sur les lèvres d'un

mortel, l'Indien répondit : « Tu viens de « parler comme un homme ; je sens dans « mon sein toutes les délices de la mort. »

Les deux amis cessant d'opposer à l'incendie des efforts impuissants, et de tenter une retraite impossible, assis l'un près de l'autre, attendirent l'accomplissement de leur destinée.

La flamme se repliant sur elle-même avait embrasé le cyprès qui leur servait d'asile ; des brandons commençaient à tomber sur leurs têtes. Tout à coup, à travers les masses de feu et de fumée, on entend un léger bruit dans les eaux. Une espèce de fantôme apparaît : ses cheveux sont consumés sur ses tempes ; sa poitrine et ses bras sont à demi brûlés, tandis que le bas de son corps dégoutte d'une eau bourbeuse. « Qui es-tu ? » lui crie Outougamiz ; « es-tu « l'Esprit de mon père qui vient nous cher- « cher pour nous conduire au pays des « ames ? »

— « Je suis Venclao, » répond le spectre,

« l'ami de Nassoute, auquel tu as donné la « vie, et l'époux de Nélida, cette vierge « des dernières amours, que ton ami a respectée. Je viens payer ma double dette. « La flamme a découvert votre asile ; les « tribus des Illinois environnent le marais ; « déjà plusieurs guerriers nagent pour arriver jusqu'à vous ; je les ai devancés. « Nassoute nous attend à l'endroit de la « rive que l'on a confiée à sa garde. Hâtons-« nous. »

Venclao passe un bras vigoureux sous le bras du frère d'Amélie, et fait signe à Outougamiz de le soutenir du côté opposé. Ainsi entrelacés, tous trois se plongent dans les eaux ; ils s'avancent à travers des champs de cannes embrasées, tantôt menacés par le feu, tantôt prêts à s'engloutir dans l'onde. Chaque instant augmente le danger : des cris, des voix se font entendre de toutes parts. Tels furent les périls d'Énée lorsque, dans la nuit fatale d'Ilion, il allait à la lueur des flammes, par des rues soli-

taires et détournées, cacher sur le mont Ida, et les anciens dieux de l'antique Troie, et les dieux futurs du Capitole.

Outougamiz, Venclao et René arrivent au lieu où Nassoute les attendait. Le frère d'Amélie est à l'instant placé sur un lit de branchages que Venclao, Nassoute et Outougamiz portent tour à tour. Ils s'éloignent à grands pas du fatal marais; toute la nuit ils errent par le silence des bois. Aux premiers rayons de l'aurore, les deux Illinois s'arrêtent, et disent aux deux guerriers ennemis : « Natchez, implorez vos « Manitous; fuyez. Nous vous avons rendu « vos bienfaits. Quittes envers vous, nous « nous devons maintenant à notre patrie. « Adieu. »

Venclao et Nassoute posent à terre le lit du blessé, mettent un bâton de houx dans la main gauche du frère d'Amélie, donnent à Outougamiz des plantes médicinales, de la farine de maïs, deux peaux d'ours, et se retirent.

Les deux fugitifs continuèrent leur chemin. René marchait lentement le premier, courbé sur le bâton qu'il soulevait à peine; Outougamiz le suivait répandant des feuilles séchées, afin de cacher l'empreinte de son passage. L'hôte des forêts est moins habile à tromper la meute avide, que ne l'était l'Indien à mêler les traces de René pour le dérober à la recherche de l'ennemi.

Parvenu sur une bruyère, Outougamiz dit tout à coup : « J'entends des pas précipités; » et bientôt après une troupe d'Illinois se montre à l'horizon vers le nord. Le couple infortuné eut le temps de gagner un bois étroit qui bordait l'autre extrémité; il y pénètre, et, l'ayant traversé, il se trouve à l'endroit même où s'était donné le combat si fatal au Grand Chef des Natchez et au frère d'Amélie.

A peine les deux amis foulaient-ils le champ de la mort, qu'ils ouïrent l'ennemi dans le bois voisin. Outougamiz dit à René : « Couche-toi à terre; je te viendrai bientôt « trouver. »

René ne voulait plus disputer sa vie; il était las de lutter si long-temps pour quelques misérables jours; mais il fut encore obligé d'obéir à l'amitié. Son infatigable libérateur le couvre des effroyables débris du combat, et s'enfonce dans l'épaisseur d'une forêt.

Lorsque des enfants ont découvert le lieu où un rossignol a bâti son nid, la mère poussant des cris plaintifs et laissant pendre ses ailes, voltige, comme blessée, devant les jeunes ravisseurs qui s'égarent à sa poursuite et s'éloignent du gage fragile de ses amours : ainsi le frère de Céluta, jetant des voix dans la solitude, attire les ennemis de ce côté, et les écarte du trésor plus cher à son cœur que l'œuf plein d'espérance ne l'est à l'oiseau amoureux.

Les Illinois ne purent joindre le léger Sauvage à qui l'amitié avait, pour un moment, rendu toute sa vigueur. Ils approchaient du pays des Natchez, et n'osant aller plus loin ils abandonnèrent la poursuite.

Le frère de Céluta vint alors dégager René des ruines hideuses qui avaient protégé sa jeunesse et sa beauté. Les deux amis reprirent leur chemin au lever de l'aurore après s'être lavés dans une belle source. Il se trouva que les restes glacés sous lesquels René avait conservé l'étincelle de la vie, étaient ceux de deux Natchez, d'Aconda et d'Irinée. Le frère d'Amélie les reconnut, et, frappé de cette fortune extraordinaire, il dit à Outougamiz :

« Vois-tu ces corps défigurés, déchirés « par les aigles et étendus sans honneurs « sur la terre? Aconda et Irinée! vous étiez « deux amis comme nous; vous fûtes jeunes « et infortunés comme nous! Je vous ai vus « périr, lorsque abattus j'essayais encore « de vous défendre. Outougamiz, tu con- « fiais, cette nuit même, l'ami vivant au « secret de deux amis décédés. Ces morts « se sont ranimés au feu de ton ame, pour « me prêter leur abri. »

Outougamiz pleura sur Aconda et sur

Irinée, mais il était trop faible pour leur creuser un tombeau.

Comme des laboureurs, après une longue journée de sueurs et de travaux, ramènent leurs bœufs fatigués à leur chaumière; ils croient déjà découvrir leur toit rustique; ils se voient déjà entourés de leurs épouses et de leurs enfants : ainsi les deux amis, en approchant du pays des Natchez, commençaient à sentir renaître l'espérance; leurs désirs franchissaient l'espace qui les séparait de leurs foyers. Ces illusions, comme toutes celles de la vie, furent de courte durée.

Les forces de René, épuisées une dernière fois, touchaient à leur terme; et pour comble de calamité il ne restait plus rien des dons de Vençlao et de Nassoute.

Outougamiz lui-même succombait : ses joues étaient creuses; ses jambes amaigries et tremblantes ne portaient plus son corps. Trois fois le soleil vint donner la lumière aux hommes, et trois fois il retrouva les voyageurs se traînant sur une bruyère qui

n'offrait aucune ressource. Le frère d'Amélie et le frère de Céluta ne se parlaient plus; ils jetaient seulement par intervalles l'un sur l'autre des regards furtifs et douloureux. Quelquefois Outougamiz cherchait encore à aider la marche de René : deux jumeaux, qui se soutiennent à peine, s'appuient de leurs faibles bras, et ébauchent des pas incertains aux yeux de leur mère attendrie.

Du lieu où les amis étaient parvenus jusqu'au pays des Natchez, il ne restait plus que quelques heures de chemin; mais René fut contraint de s'arrêter. Excité par Outougamiz qui le conjurait d'avancer, il voulut faire quelques pas, afin de ne point ravir volontairement à son sublime ami le fruit de tant de sacrifices : ses efforts furent vains. Outougamiz essaya de le porter sur ses épaules; mais il plia et tomba sous le fardeau.

Non loin du sentier battu murmurait une fontaine; René s'en approcha en rampant sur les genoux et sur les mains, suivi

d'Outougamiz qui pleurait : le pasteur affligé accompagne ainsi le chevreau qui a brisé ses pieds délicats en tombant d'une roche élevée, et qui se traîne vers la bergerie.

Lá fontaine marquait la lisière même de la savane qui s'étend jusqu'au Bayouc des Pierres, et qui n'a d'autres bornes à l'orient que les bois du fort Rosalie. Outougamiz assit son compagnon au pied d'un saule. Le jeune Sauvage attachait ses regards sur le pays de ses aïeux : être venu si près ! « René, » dit-il, « je vois notre cabane. »

— « Tourne-moi le visage de ce côté, » répondit dit le frère d'Amélie. Outougamiz obéit.

Le frère de Céluta eut un moment la pensée de se rendre aux Natchez, pour y chercher du secours ; mais, craignant que l'homme de son cœur n'expirât pendant son absence, il résolut de ne le point quitter. Il s'assit auprès de René, lui prit le front dans ses deux mains, et le pencha doucement sur sa poitrine : alors, baissant

son visage sur une tête chérie, il se prépara à recueillir le dernier soupir de son ami. Comme deux fleurs que le soleil a brûlées sur la même tige, ainsi paraissaient ces deux jeunes hommes inclinés l'un sur l'autre vers la terre.

Un bruit léger et le souffle d'un air parfumé firent relever la tête à Outougamiz : une femme était à ses côtés. Malgré la pâleur et le vêtement en désordre de cette femme, comment l'Indien l'aurait-il méconnue? Outougamiz laisse échapper de surprise et de joie le front de René; il s'écrie : « Ma sœur, est-ce toi? »

Céluta recule; elle s'était approchée des amis sans les découvrir; le son de la voix de son frère l'a étonnée; « Mon frère! » répond-elle, « mon frère! les Génies me « l'ont ravi! L'homme blanc a expiré dans « le cadre de feu! Tous les jours je viens « attendre les voyageurs à cette limite; mais « ils ne reparaîtront plus! »

Outougamiz se lève, s'avance vers Céluta qui aurait pris la fuite, si elle n'avait re-

marqué avec une pitié profonde la marche chancelante du guerrier. Vous eussiez vu sur le front de l'Indienne passer tour à tour le sentiment de la plus profonde terreur et de la plus vive espérance. Céluta hésitait encore, quand elle aperçoit, attaché au sein de son frère, le Manitou de l'amitié. Elle vole à Outougamiz, qu'elle embrasse et soutient à la fois; mais Outougamiz :

« Je l'ai sauvé! il est là! mais il est mort « si tu n'as rien pour le nourrir. »

L'amour a entendu la voix de l'amitié! Céluta est déjà à genoux : timide et tremblante, elle a relevé le front de l'étranger mourant; René lui-même a reconnu la fille du désert, et ses lèvres ont essayé de sourire. Outougamiz, la tête penchée dans son sein, les mains jointes et tombantes, disait: « Témoin du serment de l'amitié, ma sœur, « tu viens voir si je l'ai bien tenu. J'aurais « dû ramener mon ami plein de vie, et le « voilà qui expire! je suis un mauvais ami, « un guerrier sans force. Mais toi, as-tu

« quelque chose pour ranimer mon ami? »

— « Je n'ai rien, » s'écrie Céluta désespérée. « Ah! s'il eût été mon époux, s'il « eût fécondé mon sein, il pourrait boire « avec son enfant à la source de la vie! » Souhait divin de l'amante et de la mère!

La chaste Indienne rougit comme si elle eût craint d'avoir été comprise de René. Les yeux de cette femme étaient fixés au ciel, son visage était inspiré: on eût dit que, dans une illusion passionnée, Céluta croyait nourrir et son fils et le père de son fils.

Amitié! qui m'avez raconté ces merveilles, que ne me donnâtes-vous le talent pour les peindre! j'avais le cœur pour les sentir.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DES NATCHEZ.

LES NATCHEZ.[1]

Lorsque Céluta rencontra les deux amis au bord de la fontaine, il y avait déjà plusieurs jours qu'elle était errante dans les bois. Une fièvre ardente l'avait saisie à la nouvelle de la captivité de René : le départ subit d'Outougamiz redoubla les maux de l'infortunée, car elle devina que son frère avait volé à la délivrance de son ami. Or, cette seconde victime n'aurait-elle pas été immolée à la rage des Illinois ?

La fille de Tabamica s'était obstinée à demeurer seule dans sa cabane. Un jour, couchée sur la natte de douleur, elle vit entrer Ondouré. Les succès de cet homme avaient enflé son orgueil ; ses vices s'étaient augmentés de toute l'espérance de ses passions. Sûr maintenant d'Akansie, qui con-

1. Voyez la Préface des *Natchez*, relativement à cette seconde partie.

naissait son crime et qui en profitait, Ondouré se croyait déjà maître du pouvoir absolu sous le nom de tuteur du jeune Soleil : il songeait à rétablir l'ancienne tyrannie; et, après avoir trompé les Français, il se flattait de trouver quelque moyen de les perdre.

Une seule chose menaçait l'ambition du Sauvage, c'était un sentiment plus fort que cette ambition même, c'était l'amour toujours croissant qu'il ressentait pour Céluta : la vanité blessée, la soif de la vengeance, la fougue des sens avaient transformé cet amour en une sorte de frénésie dont les accès pouvaient réveiller la jalousie de la Femme-Chef.

Dans la première exaltation de son triomphe, Ondouré accourut donc à la demeure de la sœur d'Outougamiz. Il s'avança vers la couche où languissait la vierge solitaire. « Céluta, » dit-il, « réveille-toi ! » et il lui secouait rudement la main. « Réveille-toi, « voici Ondouré : n'es-tu pas trop heureuse « qu'un guerrier comme moi veuille bien

« encore te choisir pour maîtresse, toi,
« rose fanée par le misérable blanc dont les
« Manitous nous ont délivrés ? »

Céluta essaie de repousser le barbare. « Comme elle est charmante dans sa folie ! » s'écrie Ondouré; « que son teint est animé ! « que ses cheveux sont beaux ! » Et le Sauvage veut prodiguer des caresses à sa victime.

Dans ce moment, Akansie, que l'instinct jaloux égarait souvent autour de la cabane de sa rivale, paraît sur le seuil de la porte. Alors Céluta : « O mère du Soleil ! secou-« rez-moi. » Ondouré laisse échapper sa proie : confondu, honteux, balbutiant, il suit Akansie qui s'éloigne les yeux sanglants, l'ame agitée par les Furies.

Les parentes de Céluta, qui l'avaient voulu garder dans l'absence de son frère, reviennent offrir leur secours à leur amie : elles voient le désordre de sa couche. Céluta leur tait ses nouveaux chagrins ; elle affecte de sourire, elle prétend qu'elle se sent soulagée : on la croit, on se retire. Libre des soins

qui l'importunent, la fille de Tabamica sort au milieu de la nuit, s'enfonce dans les forêts, et va sur le chemin du pays des Illinois attendre des protecteurs qu'elle rencontre; protecteurs qu'elle supposait perdus sans retour, alors même qu'elle les cherchait encore.

Qui sauvera les trois infortunés? Céluta seule conserve un peu de forces, mais a-t-elle le temps de voler jusqu'au village des Natchez? René et Outougamiz n'auront-ils point expiré avant qu'elle revienne? Elle pose doucement la tête de René sur la mousse, et se lève : la Providence aura pitié de tant de malheurs. Des guerriers se montrent vers la forêt. Qui sont-ils? N'importe! Dans ce moment Céluta implorerait le secours même d'Ondouré.

« Qui que vous soyez, » s'écrie-t-elle en s'avançant vers les guerriers, « venez rendre « la vie à René et à mon frère! »

Des soldats et de jeunes officiers du fort Rosalie accompagnaient le capitaine d'Artaguette à la source même où reposaient les

deux amis; source dont les eaux avaient la vertu de cicatriser les blessures. D'Artaguette reconnaît à la voix l'Indienne qu'il n'aurait pas reconnue à ses traits, tant ils étaient altérés. « Est-ce vous, ma sœur, « ma libératrice? » s'écrie à son tour le capitaine.

Céluta vole à lui, verse des pleurs de douleur et de joie, saisit la main de son frère adoptif, la porte avec ardeur à ses lèvres, cherche à entraîner d'Artaguette vers la fontaine, en répétant le nom d'Outougamiz et de René : la troupe se hâte sur les pas de Céluta.

Bientôt on découvre deux hommes, ou plutôt deux spectres, l'un couché, l'autre debout, mais près de tomber; on les environne. « Chasseurs, » dit Outougamiz, « je puis mourir à présent, prenez soin de « mon ami! » Et il s'affaissa sur le gazon.

On croyait dans la colonie, comme aux Natchez, que René avait été brûlé par les Illinois. Les secours sont prodigués aux deux mourants : ce fut Céluta qui offrit les

premiers aliments à son frère et à l'ami de de son frère. D'Artaguette essayait de soutenir l'un et l'autre d'un bras encore mal assuré. Jacques, le grenadier attaché au généreux capitaine, est envoyé aux Natchez pour annoncer le retour miraculeux. Les guerriers et les femmes accourent, les Sachems les suivent. Déjà les Français avaient entrelacé des branches d'arbres sur lequelles étaient déposés séparément les deux amis. Huit jeunes officiers portaient tour à tour les couches sacrées, comme ils auraient porté les trophées de l'honneur. Auprès de ces lits de feuillage marchaient Céluta, pleine d'un bonheur qu'elle n'osait croire, et d'Artaguette dont le front pâle annonçait qu'il manquait encore du sang à un noble cœur.

Ce fut dans cet ordre que la foule des Natchez rencontra la pompe triomphale de l'amitié, élevée par les mains de la vaillance. Les bois retentirent d'acclamations prolongées; on se presse, on veut savoir jusqu'aux moindres circonstances d'une délivrance

dont Outougamiz parle à peine, et que René ne peut encore raconter. Les jeunes gens serraient la main d'Outougamiz, et se juraient les uns aux autres une amitié pareille dans l'adversité. Les Sachems disaient à Adario et à Chactas qu'ils avaient d'illustres enfants : « C'est vrai, » répondaient les deux vieillards. Adario même était attendri.

Les femmes et les enfants caressaient Céluta; Mila la voulait porter, bien qu'elle se sentît un peu triste au milieu de la joie. Dans l'effusion générale des cœurs, les militaires français avaient leur part des éloges. D'Artaguette disait à Céluta : « Ma sœur, « votre frère soutient bien son rôle de libé- « rateur. » René, qui entendit ces mots, murmura d'une voix mourante : « Vous ne « savez rien ; Outougamiz ne vous appren- « dra pas ce qu'il a fait : c'est moi qui vous « le dirai, si je vis. » Tous les yeux versaient aussi des larmes sur les jeunes Indiens qui s'étaient immolés au triomphe de l'amitié.

Ondouré et Akansie seuls n'étaient pas présents à cette scène : les méchants fuient comme un supplice le spectacle de la vertu récompensée. René fut déposé chez son père Chactas, mais Adario voulut qu'on portât son neveu Outougamiz et sa nièce Céluta à sa cabane, afin de prendre soin lui-même de ce couple qu'il reconnaissait digne de son sang.

Ondouré avait apaisé Akansie par ces mensonges, par ces serments et ces caresses que la passion trompée ne croit plus, mais auxquels elle se laisse aller comme à sa dernière ressource. Quand on a fait un pas dans le crime, on se persuade qu'il est impossible de reculer, et l'on s'abandonne à la fatalité du mal : la Femme-Chef se voyait forcée de servir les projets d'un scélérat, d'élever Ondouré jusqu'à elle pour se justifier de s'être abaissée jusqu'à lui. Le retour de René avait rallumé dans le cœur d'Ondouré les flammes de la jalousie ; déçu dans sa vengeance, il lui devenait plus que jamais nécessaire d'atteindre au rang su-

prême pour exécuter, comme souverain, le crime qu'il avait manqué comme sujet. Il alarme la Femme-Chef : « Il est possible, » lui dit-il, « que René m'ait vu lancer la « flèche ; le seul moyen de dominer tous les « périls est de s'élever au-dessus de tous les « pouvoirs. Que je sois tuteur de votre fils ; « que l'ancienne garde des Allouez soit ré- « tablie, et je vous réponds de tout. » Akansie ne pouvait plus rien refuser ; elle avait livré sa vertu.

L'Indien, afin de mieux réussir dans ses desseins, s'adressa d'abord aux Français.

Traité rudement par Chépar, Fébriano avait repris peu à peu, à force d'humiliations, son ascendant sur le vieux militaire : la bassesse se sert des affronts qu'elle reçoit comme d'un marche-pied pour s'élever. Mais le renégat sentait que son crédit était affaibli, s'il ne parvenait à détruire, par quelque service éclatant, la fâcheuse impression qu'avaient laissée ses premiers conseils. Le Gouverneur de la Louisiane avait témoigné son mécontentement au

commandant du fort Rosalie, et dans la lettre où il lui annonçait l'envoi de troupes nouvelles il l'invitait à réparer une imprudence dont souffrait la colonie.

Fébriano épiait donc l'occasion de regagner sa puissance, au moment où Ondouré cherchait le moyen de satisfaire son ambition. Ces deux traîtres, jadis compagnons de débauche, par une conformité de passions avaient conçu l'un et l'autre une haine violente contre René. L'homme sauvage alla trouver l'homme policé; il lui parla de la mort du Soleil: « Dans les chan-« gements prêts à s'opérer aux Natchez, » lui dit-il, « si le commandant des Français « me veut seconder, je lui ferai obtenir les « concessions, objet de tant de troubles et « de malheurs. »

Ravi d'une proposition qui le rendait important, en le rendant utile, Fébriano court avertir Chépar: celui-ci consent à recevoir Ondouré au milieu de la nuit, sur un des ravelins du fort.

« Sachem des Français, » dit Ondouré

en l'abordant, « je ne sais ce que vous mé-
« ditez. De nouveaux guerriers vous sont
« arrivés; peut-être est-ce votre dessein de
« lever encore une fois la hache contre
« nous? Au lieu de vous engager dans cette
« route incertaine, je puis vous mener à
« votre but par une voie plus sûre. Depuis
« long-temps je suis l'ami des Français;
« employez votre autorité à me faire élever
« à la place qui me rendra tuteur du jeune
« Soleil. Je m'engage alors à vous faire cé-
« der les terres que vous réclamez, et dont
« vos députés et les nôtres doivent régler
« les limites. Dans deux jours la nomina-
« tion de l'édile aura lieu. Que l'on envoie
« par vos ordres des présents aux jeunes
« guerriers, aux matrones et aux prêtres,
« et je l'emporterai sur mes compétiteurs. »

Flatté d'entendre parler de sa puissance, regardant comme un grand coup de politique de mettre Ondouré, qu'il croyait l'ami de la France, à la tête des Natchez, espérant surtout réparer sa faute par l'obtention des terres dont on lui fait la pro-

messe, Chépar se précipite dans le projet d'Ondouré : il charge Febriano de la distribution des présents.

Ondouré retourne auprès d'Akansie, qu'il s'étonne de trouver abattue : il en est du crime comme de ces boissons amères que l'habitude seule rend supportables. « Il « ne s'agit plus d'hésiter, » s'écrie Ondouré, « voulez-vous commander avec moi, ou « voulez-vous rester esclave sous un Sachem « de votre famille? Songez qu'il y va de « votre vie et de la mienne : si nous ne « sommes pas assez forts pour proscrire « nos ennemis, nous serons proscrits par « eux. Tôt ou tard quelque voix accusatrice « révèlera le secret de la mort du Soleil, et « au lieu de monter au pouvoir, nous se- « rons traînés au supplice. Allez donc; « parlez aux matrones; obtenez leurs voix; « je cours m'assurer de celles des jeunes « guerriers. Outougamiz qui balance seul « mon crédit auprès d'eux, Outougamiz, « encore trop faible, ne peut sortir de sa « cabane. Que le jongleur, dévoué à nos

« intérêts, fasse s'expliquer les Génies; et
« nous triompherons de la résistance de
« Chactas et d'Adario. »

L'assemblée générale de la nation étant convoquée pour procéder au choix de l'édile, Chactas proposa d'élever René, son fils adoptif, à cette place importante; mais le jongleur déclara que l'étranger, coupable à la fois de la disparition du Serpent sacré, de la mort des femelles de castors et de la guerre dans laquelle le vieux Soleil avait péri, était réprouvé du Grand-Esprit.

Le frère d'Amélie rejeté, Adario présenta son neveu Outougamiz, qui venait de faire éclater tant de vertu et de vaillance : Outougamiz fut écarté à cause de la simplicité de sa vertu. Chactas et Adario ne voulaient point pour eux-mêmes une charge dont leur âge ne leur permettait plus l'exercice.

Akansie désigna à son tour Ondouré : ce nom fit rougir les hommes qui conservaient encore quelque pudeur. Chactas repoussa de toute la dignité de son éloquence un

guerrier dont il osa peindre les vices. Adario, qui sentait le tyran dans Ondouré, menaça de le poignarder s'il attentait jamais à la liberté de la patrie ; mais les présents de Fébriano avaient produit leur effet : les matrones enchantées par des parures, les jeunes guerriers séduits par des armes, un assez bon nombre de Sachems, à qui l'ambition ôtait la prudence, soutinrent le candidat de la Femme-Chef. Les Manitous consultés approuvèrent l'élection d'Ondouré. Ainsi l'éducation d'un enfant qui devait un jour commander à des peuples, fut remise à des mains oppressives et souillées : le champ empoisonné de Gomorrhe fait mourir la plante qu'on lui confie, ou ne porte que des arbres dont les fruits sont remplis de cendre.

Cependant les blessures de René se fermaient ; des simples, connus des Sauvages, rétablissaient ses forces avec une étonnante rapidité. Il n'avait qu'un moyen de payer à Outougamiz la dette d'une amitié sublime, c'était d'épouser Céluta. Le sacrifice

était grand : tout lien pesait au frère d'Amélie; aucune passion ne pouvait entrer dans son cœur; mais il crut qu'il se devait immoler à la reconnaissance; du moins ce n'était pas à ses yeux démentir sa destinée, que de trouver un malheur dans un devoir.

Il fit part de sa résolution à Chactas : Chactas demanda la main de Céluta à Adario; Outougamiz fut rempli de joie en apprenant que son ami allait devenir son frère. Céluta, rougissant, accorda son consentement avec cette grace modeste qui respirait en elle; mais elle éprouvait quelque chose de plus que ce plaisir mêlé de frayeur qu'éprouve la jeune vierge prête à passer dans les bras d'un époux. Malgré l'amour qui entraînait vers René la fille de Tabamica, malgré la félicité dont elle se faisait l'image, elle était frappée d'une tristesse involontaire; un secret pressentiment serrait son cœur : René lui inspirait une terreur dont elle ne se pouvait défendre; elle sentait qu'elle allait tomber dans le sein

de cet homme comme on tombe dans un abîme.

Les parents ayant approuvé le mariage, Chactas dit à René : « Bâtis ta cabane, « portes-y le collier pour charger les far- « deaux, et le bois pour allumer le feu ; « chasse pendant six nuits; à la septième, « Céluta te suivra à tes foyers. »

René établit sa demeure dans une petite vallée qu'arrosait une rivière tributaire du Meschacebé. Quand l'ouvrage fut fini, on découvrait de la porte de la nouvelle cabane les prairies du vallon, entrecoupées d'arbustes à fleurs : une forêt, vieille comme la terre, couvrait les collines, et dans l'épaisseur de cette forêt tombait un torrent.

Des danses et des jeux signalèrent le jour du mariage. Placés au milieu d'un cercle de leurs parents, René et Céluta furent instruits de leurs devoirs : on conduisit ensuite les époux au toit qu'ils devaient habiter.

L'aurore les trouva sur le seuil de la cabane : Céluta, un bras jeté autour du cou

de René, s'appuyait sur le jeune homme. Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et de tendresse, cherchaient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnaissant, elle offrait sa félicité au Maître de la nature comme un don qu'elle tenait de lui : la rosée de la nuit remonte, au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue.

Les regards distraits du frère d'Amélie se promenaient sur la solitude : son bonheur ressemblait à du repentir. René avait désiré un désert, une femme et la liberté : il possédait tout cela, et quelque chose gâtait cette possession. Il aurait béni la main qui, du même coup, l'eût débarrassé de son malheur passé et de sa félicité présente, si toutefois c'était une félicité.

Il essaya de réaliser ses anciennes chimères : quelle femme était plus belle que Céluta? Il l'emmena au fond des forêts, et promena son indépendance de solitude en solitude; mais quand il avait pressé sa jeune épouse sur son sein au milieu des préci-

pices, quand il l'avait égarée dans la région des nuages, il ne rencontrait point les délices qu'il avait rêvées.

Le vide qui s'était formé au fond de son ame ne pouvait plus être comblé. René avait été atteint d'un arrêt du Ciel qui faisait à la fois son supplice et son génie; René troublait tout par sa présence : les passions sortaient de lui et n'y pouvaient rentrer; il pesait sur la terre qu'il foulait avec impatience, et qui le portait à regret.

Si l'impitoyable Ondouré avait pénétré dans le cœur du frère d'Amélie, s'il en avait connu toute la misère, s'il avait vu les alarmes de Céluta et l'espèce d'épouvante que lui inspirait son mari, l'union du couple infortuné n'aurait point fait sentir au Sauvage les tourments qu'il éprouva lorsque la renommée lui apprit la nouvelle de cette union. Qu'importait à Ondouré d'avoir satisfait son ambition? Céluta échappait à son amour! René n'était point encore immolé à sa jalousie! Les succès du détestable Indien lui coûtaient cher : il était obligé

de subir la tendresse d'une femme odieuse; il avait fait à Chépar des promesses qu'il ne pouvait ni ne voulait remplir. Comment perdre ces étrangers du fort Rosalie qui étaient devenus ses maîtres, puisqu'ils possédaient une partie de son secret; comment sacrifier ce rival, que les mauvais Génies avaient envoyé aux Natchez pour le désespoir d'Ondouré?

Plusieurs projets s'offrirent d'abord à la pensée de l'édile; mais les uns n'étaient pas assez sûrs, les autres n'enveloppaient pas assez de victimes. Le dégoût de l'état de nature, le désir de posséder les jouissances de la vie sociale, augmentaient le trouble des esprits d'Ondouré : il dévorait des regards tout ce qu'il apercevait dans les habitations des blancs; on le voyait errer à travers les villages, l'air farouche, l'œil en feu, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif.

Un jour qu'il promenait ainsi ses noires rêveries, il arrive à la cabane de René; le frère d'Amélie parcourait alors les déserts

avec Céluta. Mille passions, mille souvenirs accompagnés de mille desseins funestes, agitent le cœur d'Ondouré. Il fait d'abord à pas lents le tour de la hutte; bientôt il heurte à la porte, l'ouvre, et jette des regards sinistres dans l'intérieur du lieu. Il y pénètre, s'assied au foyer solitaire, comme ces Génies du mal attachés à chaque homme, et qui, selon les Indiens, se plaisent à fréquenter les demeures abandonnées. Des lits de joncs, des armes européennes, quelques voiles de femmes, un berceau, présent de la famille de Céluta, tout ce qui frappe la vue d'Ondouré accroît son supplice: « C'est « donc ici qu'ils ont été heureux! » murmure-t-il à voix basse. Son imagination s'égare; il se lève, disperse les roseaux des couches, et brise les armes dont il jette au loin les éclats. Les parures de Céluta appellent ensuite sa rage: il les soulève d'une main tremblante, les approche de sa bouche comme pour les couvrir de baisers, puis les déchire avec fureur. Déjà ses bras se levaient sur le berceau, lorsqu'il les laisse

tout à coup retomber à ses côtés; sa tête se penche sur sa poitrine, son front se couvre d'un nuage sombre : le Sauvage paraît travaillé par la conception douloureuse d'un crime.

C'en est fait! les destinées de Céluta, les destinées du frère d'Amélie, les destinées des Français sont fixées! Ondouré pousse un profond soupir, et souriant comme Satan à ses perversités : « Je te remercie, » dit-il, « ô Athaënsic! Tu m'as bien inspiré! « Génie de cette cabane, je te remercie! tu « m'as conduit ici pour me découvrir les « moyens d'accomplir mes vengeances, d'at« teindre à la fois le but de mes desseins « divers. Oui, vous périrez, ennemis d'On« douré! et toi Céluta!... » Il ne se révèle à lui-même toute l'horreur et toute l'étendue de son projet, que par un cri qu'il pousse en sortant de la cabane : ce cri fut entendu des Français et des Natchez; les premiers en frissonnèrent; les seconds prévirent la ruine de leur patrie.

Lorsque René revint de ses courses, il

fut frappé du désordre de sa cabane, sans en pouvoir pénétrer la cause : nourrie dans la religion des Indiens, Céluta tira de ce désordre un présage funeste. Elle n'avait point rapporté le bonheur de son pèlerinage au désert : René était pour elle inexplicable ; elle avait cependant aperçu quelque chose de mystérieux au fond du cœur de l'homme auquel elle était unie, mais cet homme ne lui avait point révélé ses secrets ; il ne les avait racontés à personne. Après son retour à sa cabane, René sembla devenir plus sombre et moins affectueux : la timide Céluta n'osait l'interroger ; elle ne tarda pas à prendre pour de la lassitude ou de l'inconstance, ce qui n'était que l'effet du malheur et d'un caractère impénétrable. Le hasard vint donner quelque apparence de réalité aux premiers soupçons de la sœur d'Outougamiz.

René traversait un jour une cyprière, lorsqu'il entendit des cris dans un endroit écarté : il court à ces cris. Il aperçoit entre les arbres une Indienne se débattant contre

un Européen. A l'apparition d'un témoin, le ravisseur s'enfuit. Le frère d'Amélie avait reconnu Fébriano et Mila. « Ah ! » s'écria l'adolescente en se jetant dans ses bras, « si tu avais voulu m'épouser, tu n'aurais « pas été obligé de venir à mon secours. « Que je te remercie, pourtant ! J'ai eu si « grand'peur lorsque l'homme noir m'a « surprise, que j'ai fermé les yeux de toutes « mes forces, dans la crainte de le voir. » René sourit ; il rassura la jeune Sauvage, et lui promit de la reconduire chez son père. Il l'aida d'abord à laver son visage meurtri. Mila lui dit alors : « Que ta main « est douce ! c'est tout comme celle de ma « mère. Les méchants ! ils racontent tant de « mal de toi, et tu es si bon ! » Quand il se fallut quitter, Mila trouva que le chemin était si court ! Elle fondit en larmes, et s'échappa en disant : « Je ne suis qu'une « linotte bleue, je ne sais point chanter « pour le chasseur blanc. » Le frère d'Amélie reprit le chemin de sa cabane, et ne songea plus à cette aventure.

Elle fut bientôt connue d'Ondouré; elle lui fournit l'occasion d'ajouter une calomnie de plus à toutes celles qu'il inventait pour assouvir sa haine; il se félicita de pouvoir faire partager à Céluta ces tourments de jalousie qu'il avait connus par elle. La rencontre de René et de Mila fut représentée à la chaste sœur d'Outougamiz comme l'infidélité de l'homme qu'elle aimait. Céluta pleura et cacha ses larmes.

Cependant Céluta était mère; l'épouse féconde n'assurait-elle pas les droits de l'amante? Lorsque René eut la certitude que sa femme portait un enfant dans son sein, il s'approcha d'elle avec un saint respect; il la pressa doucement de peur de la blesser: « Femme, » lui dit-il, « le ciel a béni « tes entrailles! »

Céluta répondit: « Je n'ai pas osé faire « des vœux avant vous pour l'enfant que le « Grand Esprit m'a donné. Je ne suis que « votre servante: mon devoir est de nour- « rir votre fils ou votre fille, je tâcherai « d'y être fidèle. »

Le front du frère d'Amélie s'obscurcit. « Nourrir mon fils ou ma fille! » dit-il avec un sourire amer : « sera-t-il plus heu-« reux que moi? sera-t-elle plus heureuse « que ma sœur? Qui aurait dit que j'eusse « donné la vie à un homme? » Il sortit, laissant Céluta dans une inexprimable douleur.

Ondouré poursuivait ses projets : malgré l'autorité d'Adario et de Chactas, il avait rétabli dans toute leur puissance les Allouez, gardes dévoués au despotisme des anciens Soleils; il avait dépêché des messagers avec des ordres secrets, pour toutes les nations indiennes. Plus que jamais il trompait le commandant du fort Rosalie à l'aide de fausses confidences : il lui faisait dire par Fébriano que, sans l'opposition d'Adario, de Chactas et de René, il serait entièrement maître du Conseil des Natchez; que ces trois ennemis du nom français l'empêchaient de tenir sa promesse. Ondouré invitait Chépar à les enlever, quand il lui en

donnerait le signal. Par cette politique, il avait le double dessein de livrer ses adversaires aux étrangers, et de soulever les Natchez contre ces mêmes étrangers, lorsque ceux-ci se seraient portés à quelque violence contre deux Sachems, idoles de la patrie.

Il fallait néanmoins ne rien précipiter; il fallait que toutes les forces des Indiens fussent secrètement rassemblées, afin de frapper sûrement le dernier coup. Il était en même temps aussi difficile de modérer ces éléments de discorde, que de les faire agir de concert. Les trèves, sans cesse renouvelées, suspendaient à peine des hostilités toujours prêtes à renaître : les Français et les Natchez s'exerçaient aux armes, en cultivant ensemble les champs où ils se devaient exterminer.

Plusieurs mois étaient nécessaires à Ondouré pour l'exécution de son vaste plan. Chépar, de son côté, n'avait point encore reçu tous les secours qu'il attendait. Une paix forcée par la position des chefs ré-

gnait donc dans la colonie; les Indiens, en attendant l'avenir, s'occupaient de leurs travaux et de leurs fêtes.

Mila ayant des liens de famille avec Céluta, vint remercier celui qu'elle appelait son libérateur. Elle lui apporta une gerbe de maïs qui ressemblait à une quenouille chargée d'une laine dorée : « Voilà, » lui dit-elle, « tout ce que je te puis donner, « car je ne suis pas riche. » René accepta l'offrande.

Céluta sentit ses yeux se remplir de larmes, mais elle reçut sa jeune parente avec son inaltérable douceur; elle caressa même avec bonté l'aimable enfant, qui lui demanda si elle assisterait à la moisson de la folle-avoine[1]. Céluta lui dit qu'elle s'y trouverait. Mila sortit pleine de joie, en voyant René tenir encore dans sa main la gerbe de maïs.

Depuis le jour où le capitaine d'Artaguette avait ramené aux Natchez les infor-

1. Sorte de riz qui croît dans les rivières.

tunés amis, il était allé à la Nouvelle-Orléans voir son frère, le général Diron d'Artaguette, et le jeune conseiller Harlay, qui devait épouser Adélaïde, fille du gouverneur de la Louisiane. Il revint au fort Rosalie la veille de la moisson annoncée par Mila. Il avait appris le mariage du frère d'Amélie avec Céluta : la reconnaissance que le capitaine devait à cette belle Sauvage, le tendre penchant qui l'entraînait vers elle, l'estime qu'il sentait pour René, le conduisirent à la cabane des nouveaux époux. Il trouva la famille réunie prête à partir pour la moisson : Chactas, Adario, Céluta, René, Outougamiz rétabli dans toute sa force, Outougamiz qui avait oublié ce qu'il avait fait, et qui fuyait lorsque René racontait les prodiges de sa délivrance.

D'Artaguette fut reçu avec la plus touchante hospitalité par Céluta, qui l'appelait son frère. Outougamiz lui dit : « Céluta t'a « sauvé, tu as sauvé mon ami ; je t'aime, « et si nos nations combattent encore, ma

« hache se détournera de toi. » René proposa au capitaine d'assister à la fête de la moisson : « Très-volontiers, » répondit d'Artaguette. Ses regards ne se pouvaient détacher de Céluta, dont une secrète langueur augmentait la beauté.

On s'embarque dans des canots, sur la rivière qui coulait au bas de la colline où la cabane de René était bâtie. On remonte le courant pour arriver au lieu de la moisson. Les chênes-saules dont la rivière était bordée y répandaient l'ombre; les pirogues s'ouvraient un chemin à travers les plantes qui couvraient de feuilles et de fleurs la surface de l'eau. Par intervalles, l'œil pénétrait la profondeur des flots roulant sur des sables d'or, ou sur des lits veloutés d'une mousse verdoyante. Des martin-pêcheurs se reposaient sur des branches pendantes au-dessus de l'onde, ou fuyaient devant les canots, en rasant le bord de la rivière.

On arrive au lieu désigné : c'était une

baie où la folle-avoine croissait en abondance. Ce blé, que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des Sauvages, prend racine dans les eaux; son grain est de la nature du riz; il donne une nourriture douce et bienfaisante.

A la vue du champ merveilleux, les Natchez poussèrent des cris, et les rameurs redoublant d'efforts, lancèrent leurs pirogues au milieu des moissons flottantes. Des milliers d'oiseaux s'enlevèrent, et, après avoir joui des bienfaits de la nature, cédèrent leur place aux hommes.

En un instant les nacelles furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortaient du labyrinthe mobile ajoutaient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées aux moissonneurs; avec ces cordes ils saisissaient les tiges de la folle-avoine qu'ils liaient en gerbe, puis, inclinant cette gerbe sur le bord de la pirogue, ils la frappaient avec un fléau léger; le grain mûr tombait dans

le fond du canot. Le bruit des fléaux qui battaient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des Sauvages, animaient cette scène moitié marine, moitié rustique.

Le champ était moissonné : la lune se leva pour éclairer le retour de la flotte; sa lumière descendait sur la rivière entre les saules à peine frémissants. De jeunes Indiens et de jeunes Indiennes suivaient les canots à la nage, comme des sirènes ou des tritons; l'air s'embaumait de l'odeur de la moisson nouvelle mêlée aux émanations des arbres et des fleurs. La pirogue du Grand Chef était à la tête de la flotte, et un prêtre, debout à la poupe de cette pirogue, redisait le chant consacré à l'astre des voyageurs :

« Salut, épouse du Soleil! tu n'as pas « toujours été heureuse! Lorsque contrainte « par Athaënsic de quitter le lit nuptial, « tu sors des portes du matin, tes bras ar-

« rondis, étendus vers l'orient, appellent
« inutilement ton époux.

« Ce sont encore ces beaux bras que tu « entr'ouvres, lorsque tu te retournes vers « l'occident, et que la cruelle Athaënsic « force à son tour le Soleil à fuir devant « toi.

« Depuis ton hymen infortuné, la mé-« lancolie est devenue ta compagne; elle ne « te quitte jamais, soit que tu te plaises à « errer à travers les nuages, soit qu'immo-« bile dans le ciel, tu tiennes tes yeux fixés « sur les bois, soit que penchée au bord « des ondes du Meschacebé, tu t'aban-« donnes à la rêverie, soit que tes pas s'é-« garent avec les fantômes le long des pâles « bruyères.

« Mais, ô Lune! que tu es belle dans ta « tristesse! L'Ourse étoilée s'éclipse devant « tes charmes; tes regards veloutent l'azur « du ciel; ils rendent les nues diaphanes;

« ils font briller les fleuves comme des ser-
« pents; ils argentent la cime des arbres;
« ils couvrent de blancheur le sommet des
« montagnes; ils changent en une mer de
« lait les vapeurs de la vallée.

« C'est ta lumière, ô Lune! qui donne
« de grandes pensées aux Sachems; c'est ta
« lumière qui remplit le cœur d'un amant
« du souvenir de sa maîtresse; à ta clarté,
« la mère veille au berceau de son fils; à ta
« clarté, les guerriers marchent aux enne-
« mis de la patrie; à ta clarté, les chasseurs
« tendent des pièges aux hôtes des forêts;
« et maintenant à ta clarté, chargés des dons
« du Grand Esprit, nous allons revoir nos
« heureuses cabanes. »

Ainsi chantait le prêtre : à chaque strophe, la conque mêlait ses sons au chœur général des Natchez; un recueillement religieux avait saisi Céluta, René, d'Artaguette, Outougamiz, Adario et le vieux

Chactas : le pressentiment d'un avenir malheureux s'était emparé de leur cœur. La tristesse est au fond des joies de l'homme : la nature attache une douleur à tous ses plaisirs, et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice, elle y mêle la crainte de le perdre. Une voix vint arracher les amis à leurs graves réflexions ; cette voix semblait sortir de l'eau ; elle disait : « Mon libérateur, me voici. » René, d'Artaguette, Outougamiz, Chactas, Adario, Céluta, regardent dans le fleuve, et ils aperçoivent Mila qui nageait auprès du canot. Enveloppée d'un voile, elle ne montrait au-dessus de l'eau que ses épaules demi-nues et sa tête humide; quelques épis de folle-avoine, capricieusement tressés, ornaient son front. Sa figure riante brillait à la clarté de la lune, au milieu de l'ébène de ses cheveux; des filets d'argent coulaient le long de ses joues : on eût pris la petite Indienne pour une naïade qui avait dérobé la couronne de Cérès.

« Outougamiz, » disait-elle, « viens donc « te baigner avec moi ; pour le guerrier « blanc, ton frère, j'en aurais peur. »

Outougamiz saute par-dessus le bord de la pirogue. Mila se mit à nager de concert avec lui. Tantôt elle se balançait lentement le visage tourné vers le ciel; vous eussiez cru qu'elle dormait sur les vagues; tantôt, frappant de son pied l'onde élastique, elle glissait rapidement dans le fleuve. Quelquefois, s'élevant à demi, elle avait l'air de se tenir debout; quelquefois ses bras écartaient l'onde avec grace : dans cette position elle tournait un peu la tête, et l'extrémité de ses pieds se montrait à la surface des flots. Son sein, légèrement enflé à l'œil, sous le voile liquide, paraissait enfermé dans un globe de cristal; elle traçait, par ces mouvements, une multitude de cercles qui, se poussant les uns les autres, s'étendaient au loin : Mila s'ébattait au milieu de ces ondulations brillantes, comme un cygne qui baigne son cou et ses ailes.

La langueur des attitudes de Mila aurait

pu faire croire qu'elle cherchait des voluptés cachées dans ces ondes mystérieuses, mais le calme de sa voix et la simplicité de ses paroles ne décelaient que la plus tranquille innocence. Il en était ainsi des caprices de l'élégante Indienne avec Outougamiz : elle passait à son cou un bras humide; elle approchait son visage si près du sien, qu'elle lui faisait sentir à la fois la fraîcheur de ses joues et la chaleur de ses lèvres. Liant ses pieds aux pieds de son compagnon de bain, elle n'était séparée de lui que par l'onde, dont la molle résistance rendait encore ses entrelacements plus doux : « N'était-ce pas ainsi, » disait-elle, « que tu étais couché avec René sur le lit « de roseaux, au fond du marais? » Il ne fallait chercher dans ces jeux que ceux d'un enfant plein de charme, et si quelque chose d'inconnu se mêlait aux pensées de Mila, ce n'était point à Outougamiz que s'adressaient ces pensées.

Tant de graces n'avaient point échappé à la fille de Tabamica; moins René y avait

paru sensible, plus elle craignit une délicatesse affectée. Rentrée dans sa demeure, elle se trouva mal : bien que son sein maternel n'eût encore compté que sept fois le retour de l'astre témoin des plaisirs de Mila, Céluta sentit que l'enfant de René se hâterait d'arriver à la triste lumière des cieux, afin de partager les destinées de son père.

Le frère d'Amélie avait passé la nuit dans les bois : au lever du soleil il ne retrouva Céluta ni dans la cabane, ni à la fontaine, ni au champ des fleurs. Il apprit bientôt que, pressée pendant la nuit par les douleurs, son épouse s'était retirée à la hutte que lui avaient bâtie les matrones, selon l'usage, et qu'elle resterait dans cette hutte un nombre de jours plus ou moins long, selon le sexe de l'enfant.

Céluta pensa perdre la vie en la donnant à une fille que l'on porta à son père, et qu'en versant des pleurs, il nomma Amélie. Cette seconde Amélie paraissait au moment d'expirer : René se vit obligé de verser l'eau

du baptême sur la tête de l'enfant en péril; l'enfant poussa un cri. Le baptême parmi les Sauvages était regardé comme un maléfice: Ondouré accusa le guerrier blanc d'avoir voulu faire mourir sa fille par dégoût pour Céluta, et par amour pour une autre femme. Ainsi s'accomplissait le sort de René: tout lui devenait fatal, même le bonheur.

L'enfant vécut, et les jours de retraite expirèrent: Céluta revint à son toit où l'attendaient ses parents. Les vêtements de la jeune mère étaient nouveaux; elle ne devait rien porter de ce qui lui avait servi autrefois: son enfant était suspendu à sa mamelle. Lorsqu'elle mit le pied sur le seuil de sa cabane, ses yeux, jusqu'alors baissés avec modestie, se levèrent sur René qui lui tendait les bras pour recevoir son enfant: tout ce que la passion d'une amante, tout ce que la dignité d'une épouse, tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que la soumission d'une esclave, tout ce que la douleur d'une femme peuvent jamais réunir

de plus touchant, fut exprimé par le regard de Céluta. « Je ne vous ai donné qu'une « fille, » dit-elle; « pardonnez à la stérilité de « mon sein : je ne suis pas heureuse. »

René prit son enfant, l'éleva vers le ciel, et le remit dans les bras de sa mère. Tous les parents bénirent la fille de Céluta : Outougamiz lui suspendit un moment au cou le Manitou d'or, et sembla la consacrer ainsi au malheur.

Chez les Sauvages ce sont les parents maternels qui imposent les noms aux nouveau-nés. Selon la religion de ces peuples, le père donne l'ame à l'enfant; la mère ne lui donne que le corps : on suppose d'après cela que la famille de la femme connaît seule le nom que le corps doit porter. René s'obstinant à appeler sa fille Amélie, blessa de plus en plus les mœurs des Indiens.

Depuis qu'il était père, sa tristesse était singulièrement augmentée. Il passait des jours entiers au fond des forêts. Quand il revenait chez lui, il prenait sa fille sur ses genoux, la regardait avec un mélange de

tendresse et de désespoir, et tout à coup la remettait dans son berceau comme si elle lui faisait horreur. Céluta détournait la tête, et cachait ses larmes, attribuant le mouvement de René à un sentiment de haine pour elle.

Si René, rentrant au milieu de la nuit, adressait des mots de bonté à Céluta, c'était avec peine qu'elle parvenait à dissimuler l'altération de sa voix ; si René s'approchait de son épouse pendant le jour, elle lui laissait adroitement sa fille dans les bras et s'éloignait de lui; si René montrait quelque inquiétude de la santé chancelante de la sœur d'Outougamiz, celle-ci en attribuait le dérangement à la naissance d'Amélie. Elle disait alors des choses si touchantes en s'efforçant de prendre un air serein, que son trouble paraissait davantage à travers ce calme de la vertu résignée.

Mila se retrouvait partout sur les pas du frère d'Amélie; elle venait souvent à la cabane où Céluta l'accueillait toujours avec douceur.

« Si tu étais ma mère, » disait Mila à l'épouse affligée, « je serais toujours avec toi ; « j'entendrais le guerrier blanc te parler de « l'amitié de ton frère et te raconter des « histoires de son pays. Nous préparerions ensemble la couche du guerrier « blanc ; et puis, quand il dormirait, je « rafraîchirais son sommeil avec un éventail de plume. »

Mila terminait ordinairement ses discours en se jetant dans les bras de Céluta : c'était chercher la tranquillité au sein de l'orage, la fraîcheur au milieu des feux du midi. La jeune Indienne obtenait un regard de pitié des yeux dont elle faisait couler les larmes ; elle sollicitait l'amitié d'un cœur qu'elle venait de poignarder.

La mère de Mila, impatiente de ces courses, avait menacé sa fille de lui jeter de l'eau au visage, châtiment qu'infligent à leurs enfants les matrones indiennes. Mila avait répondu qu'elle mettrait le feu à la cabane de sa mère ; les parents avaient

ri, et Mila avait continué de chercher René.

Un soir celui-ci était assis au bord d'un de ces lacs que l'on trouve partout dans les forêts du Nouveau-Monde. Quelques baumiers isolés bordaient le rivage; le pélican, le cou reployé, le bec reposant comme une faux sur sa poitrine, se tenait immobile à la pointe d'un rocher; les dindes sauvages élevaient leur voix rauque du haut des magnolias; les flots du lac, unis comme un miroir, répétaient les feux du soleil couchant.

Mila survint. « Me voici ! » dit-elle; « je « suis tout étonnée, je t'assure; j'avais peur « d'être grondée. »

— « Et pourquoi vous gronder ? » dit René.

— « Je ne sais, » répondit Mila en s'asseyant et s'appuyant sur les genoux du guerrier blanc.

— « N'auriez-vous point quelque secret ? » répliqua René.

— « Grand Esprit, » s'écria Mila, « est-ce « que j'aurais un secret? J'ai beau penser, « je ne me souviens de rien. »

Mila posa ses deux petites mains sur le genou de René, inclina la tête sur ses mains, et se mit à rêver en regardant le lac. René souffrait de cette attitude; mais il n'avait pas le courage de repousser cette enfant. Il s'aperçut, au bout de quelque temps, que Mila s'était endormie.

Age de candeur, qui ne connais aucun péril! âge de confiance, que tu passes vite! « Quel bonheur pour toi, Mila! » murmura sourdement René, « si tu dormais ici ton « dernier sommeil! »

— « Que dis-tu? » s'écria Mila, tirée de son assoupissement. « Pourquoi m'as-tu ré- « veillée? Je faisais un si beau rêve! »

— « Vous feriez mieux, » dit René, « de « me chanter une chanson, plutôt que de « dormir ainsi comme un enfant. »

— « C'est bien vrai, » dit Mila; « at- « tends, que je me réveille. » Et elle frotta ses yeux humides de sommeil et de larmes.

« Je me souviens, » reprit-elle, « d'une « chanson de Céluta. O Céluta! comme elle « est heureuse! comme elle mérite de l'être! « C'est ta femme, n'est-ce pas? »

Mila se prit à chanter; elle avait dans la voix une douceur mêlée d'innocence et de volupté. Elle ne put chanter long-temps; elle brouilla tous ses souvenirs, et pleura de dépit de ne pouvoir redire la chanson de Céluta.

La mère de Mila, qui la suivait, la trouva assise aux genoux de René; elle la frappa avec une touffe de lilas qu'elle tenait à la main, et Mila s'échappa en jetant des feuilles à sa mère. L'imprudente colère de la matrone révéla la course de sa fille; le bruit s'en répandit de toutes parts. Mila elle-même s'empressa de dire à Céluta qu'elle avait dormi sur les genoux du guerrier blanc au bord du lac. Céluta n'avait pas besoin de ce qu'elle prenait pour une nouvelle preuve du malheur qui l'avait frappée.

Le frère d'Amélie connaissait trop les passions pour ne pas apercevoir ce qui

naissait au fond du cœur de Mila. Il devint plus sévère avec elle : cette rigueur effraya la gentille Sauvage. Ses sentiments repoussés se replièrent sur tout ce qui aimait René, sur Céluta, sur Outougamiz qui avait délivré le guerrier blanc avec tant de courage, et qui avait si bien nagé dans le fleuve. Mila rencontrait souvent Outougamiz dans les cabanes : la naïveté héroïque du jeune homme plaisait à la naïveté malicieuse de la jeune fille.

« Tu as sauvé ton ami du cadre de feu, » disait un jour Mila à Outougamiz. « C'est « bien beau ! j'aurais voulu être là. » — « Tu m'aurais beaucoup gêné, » répondit le frère de Céluta, « parce que tu aurais « eu faim; et que t'aurais-je donné à man- « ger ? »

« C'est vrai, » répliqua l'Indienne; « mais « si j'avais été avec toi, j'aurais pris la tête « de ton ami dans mes deux mains, j'aurais « réchauffé ses yeux avec mes lèvres; et « pour voir si son cœur battait encore, « j'aurais mis ma main sur son cœur. » Et

Mila portait la main au cœur d'Outougamiz.

« Ne fais pas cela, » dit le Sauvage. « Est-« ce que tu serais devenue amoureuse? » — « Non, certainement, » s'écria l'Indienne étonnée; « mais je le demanderai à Céluta. »

L'ame de la jeunesse, en prenant son essor, essaie de tous les sentiments, goûte, comme l'enfant, à toutes les coupes douces ou amères, et n'apprend à s'y connaître que par l'expérience. Attirée d'abord par René, Mila trouva bientôt en lui quelque chose de trop loin d'elle. Le cœur d'Outougamiz était le cœur qui convenait à celui de Mila; leur sympathie une fois déclarée promettait d'être durable, et cette sympathie allait naître.

Hélas! ces simples et gracieuses amours qui avaient dû couler sous un ciel tranquille, se formaient au moment des orages! Malheureux, ô vous qui commencez à vivre quand les révolutions éclatent! Amour, amitié, repos, ces biens qui composent le bonheur des autres hommes, vous manque-

ront; vous n'aurez le temps ni d'aimer ni d'être aimés. Dans l'âge où tout est illusion, l'affreuse vérité vous poursuivra; dans l'âge où tout est espérance, vous n'en nourrirez aucune : il vous faudra briser d'avance les liens de la vie, de peur de multiplier des nœuds qui sitôt doivent se rompre!

René vivant en lui-même, et comme hors du monde qui l'environnait, voyait à peine ce qui se passait autour de lui; il ne faisait rien pour détruire des calomnies qu'il ignorait, ou qu'il aurait méprisées s'il les eût connues; calomnies qui n'en allaient pas moins accumuler sur sa tête des malheurs publics et des chagrins domestiques. Se renfermant au sein de ses douleurs et de ses rêveries, dans cette espèce de solitude morale, il devenait de plus en plus farouche et sauvage : impatient de tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendait lui pesaient; on le fatiguait en l'aimant. Il ne se plaisait qu'à errer à l'aventure; il ne disait jamais ce qu'il deve-

nait, où il allait; lui-même ne le savait pas. Était-il agité de remords ou de passions? cachait-il des vices ou des vertus? c'est ce qu'on ne pouvait dire. Il était possible de tout croire de lui, hors la vérité.

Assise à la porte de sa cabane, Céluta attendait son mari des journées entières. Elle ne l'accusait point; elle n'accusait qu'elle-même : elle se reprochait de n'avoir ni assez de beauté ni assez de tendresse. Dans la générosité de son amour, elle allait jusqu'à croire qu'elle pourrait devenir l'amie de toute autre femme, maîtresse du cœur de René; mais quand elle portait son enfant à son sein, elle ne pouvait s'empêcher de le baigner de larmes. Lorsque le frère d'Amélie revenait, Céluta apprêtait le repas; elle ne craignait que de se rendre importune; elle ébauchait un sourire qui expirait à ses lèvres; et, lorsque jetant des regards furtifs sur René, elle le voyait pâle et agité, elle aurait donné toute sa vie pour lui rendre un moment de repos.

Chactas essayait quelquefois d'apaiser

par sa tranquille raison les troubles de l'ame du frère d'Amélie; mais il ne lui pouvait arracher son secret. « Qu'as-tu ? » lui disait-il. « Tu voulais la solitude; ne te « suffit-elle plus? Avais-tu pensé que ton « cœur était inépuisable? les sources cou- « lent-elles toujours ? »

— « Mais qui empêche, » répondait René, « quand on s'aperçoit de la fuite du « bonheur, de clore la vie? Pourquoi des « amis inséparables n'arrivent-ils pas en- « semble dans le monde où les félicités ne « passent plus ? »

— « Je n'attache pas plus de prix que « toi à la vie, » répliquait le Sachem expé- rimenté : « vous mourez, et vous êtes ou- « blié; vous vivez, et votre existence n'oc- « cupe pas plus de place que votre mémoire. « Qu'importent nos joies ou nos douleurs « dans la nature? Mais pourquoi t'occuper « toi-même de ce qui dure si peu? Tu as « déjà rempli parmi nous les devoirs d'un « homme envers ta patrie adoptive : il t'en « reste d'autres à accomplir. Peut-être n'at-

« tendras-tu pas long-temps ce que tu dé-
« sires. »

Les paroles de la vieillesse sont des oracles : tout, en effet, commençait à précipiter la catastrophe aux Natchez. Les messagers d'Ondouré étaient revenus avec des paroles favorables de la part des nations indiennes. Le commandant français, qui avait reçu de nouveaux soldats, n'avait pas besoin d'être excité secrètement, comme il l'était par Fébriano, pour exercer des violences contre René, Chactas et Adario. Chépar pressait Ondouré de tenir ses promesses relativement au partage des terres ; Ondouré répondait qu'il les mettrait à exécution aussitôt qu'on l'aurait débarrassé de ses adversaires.

Les calomnies répandues par Ondouré, à l'aide du jongleur, avaient produit tout leur effet contre le frère d'Amélie : pour les Natchez, l'impie René était le complice secret des mauvais desseins des Français ; pour les Français, le traître René était l'ennemi de son ancienne patrie.

La famille de Chactas, au milieu de laquelle Mila passait maintenant ses jours, prenait un matin son repas accoutumé dans la cabane de Céluta, lorsqu'elle vit entrer le grenadier Jacques : il était chargé d'un billet du capitaine d'Artaguette, adressé au fils adoptif de Chactas, ou, dans son absence, au vénérable Sachem lui-même. Ce billet informait René de l'ordre qui venait d'être donné de l'arrêter avec Adario. « Vous n'avez pas un moment à perdre pour « vous dérober à vos ennemis, mandait le « capitaine au frère d'Amélie. Vous êtes « dénoncé comme ayant porté les armes « contre la France; un Conseil de guerre « est déjà nommé afin de vous juger. Adario « qu'on retiendra prisonnier tant que les « terres ne seront pas concédées, répondra « de la conduite des Natchez. On n'ose « encore toucher à la tête de Chactas. »

A cette lecture Céluta fut saisie d'un tremblement; pour la première fois elle bénit l'absence de René; depuis deux jours il n'avait point paru. Céluta, Mila et Ou-

tougamiz convinrent de courir dans les bois, de chercher le frère d'Amélie, et de le tenir éloigné des cabanes; Chactas avec le reste de la famille se hâta de se rendre chez Adario.

Instruit du sort qu'on lui prépare, Adario refuse de fuir: il déploie une natte, s'assied à terre. Fatigué des cris qu'il entend: « Indigne famille! » dit-il d'une voix terrible, « que me conseillez-vous? Moi! me « cacher devant des brigands! donner un « tel exemple à la jeunesse! Chactas, j'at- « tendais d'autres sentiments d'un des pè- « res de la patrie. »

— « De quelle utilité peut être à la pa- « trie votre captivité ou votre mort? » répondit Chactas; « en vous retirant, au « contraire, dès demain peut-être, nous « pourrons nous défendre contre les op- « presseurs de notre liberté; mais aujour- « d'hui le temps nous manque; je ne sais « quelle main perfide a écarté la plupart « des jeunes guerriers. »

— « Non, » dit Adario, « je ne me reti-

« rerai point; je vous laisse le soin de me « venger. »

Adario se lève et prend ses armes : sa famille n'ose s'opposer à son dessein. Le Sachem se rassied : un profond silence règne autour de lui.

On entend au dehors les pas d'une troupe de concessionnaires conduits par Fébriano. A la gauche du Sachem était son fils, derrière lui sa vieille épouse, et sa jeune fille mère d'un enfant qu'elle tenait dans ses bras, devant lui Chactas appuyé sur un bâton blanc.

Fébriano entre, déploie un ordre, et commande à Adario de le suivre.

« Oui, je te vais suivre, » répond le Sachem, « je vois que tu m'as reconnu ; je « t'ai fait assez peur le jour de la bataille « pour que tu te souviennes de moi. »

Adario s'élance de sa natte, et appuie le bout d'un javelot sur la poitrine de Fébriano. Chactas, dont les regards ne dirigent plus les mains tremblantes, cherche en vain, dans la nuit qui l'environne, à

détourner les coups et à faire entendre des paroles pacifiques. Le renégat recule, et sa troupe avance. Des cris s'échappent de la multitude remplissant les lieux d'alentour. Les femmes éplorées se suspendent aux fusils des concessionnaires. Une voix s'élève, la bande armée tire : le fils d'Adario tombe mort à ses côtés. Le Sachem se défend quelque temps derrière le corps de son fils ; Chactas, renversé, est foulé aux pieds. Une épaisse fumée monte dans les airs ; la cabane est en flammes ; tout fuit. Lié des mains de Fébriano, Adario est conduit avec sa femme, sa fille et son petit-fils au fort Rosalie. D'autres sicaires du complice d'Ondouré, envoyés à la demeure de René, n'avaient trouvé que le silence et la solitude.

Les habitants de la colonie accoururent en foule sur le passage des prisonniers. Ceux-ci auraient inspiré une pitié profonde, s'il ne suffisait pas d'être malheureux parmi les hommes pour en être haï et persécuté. D'Artaguette, qui avait refusé de conduire

des soldats aux Natchez, subissait lui-même une captivité militaire, et ne pouvait plus être d'aucun secours à la famille enchaînée.

Le Conseil de Chépar s'étant assemblé, Fébriano déclara qu'Adario s'était armé, qu'il avait méprisé les ordres du roi, et qu'on avait été obligé de l'enlever de vive force. Deux avis furent ouverts : le premier, de transporter le rebelle aux îles, le second, de le vendre, avec sa famille, au fort Rosalie : ce dernier avis l'emporta. Le commandant choisit le parti le plus violent comme le plus capable de frapper les Natchez d'une épouvante salutaire : l'imprudence et la dureté paraissent souvent, aux esprits étroits, de l'habileté et du courage. Il fut donc résolu qu'Adario, sa femme et ses enfants seraient, à l'instant même, publiquement vendus, et employés aux travaux de la colonie.

Ondouré passa secrètement quelques heures au fort Rosalie : Fébriano l'informa

du jugement rendu par le Conseil; le Sauvage s'en réjouit ainsi que du meurtre du fils d'Adario et de l'incendie de la cabane. Il regrettait seulement de n'avoir pu abattre du premier coup sa principale victime, mais il s'en consolait dans la pensée que René n'avait échappé à son sort que pour peu de temps.

L'Indien espérait trouver la rage des Natchez à son comble, et les esprits disposés à tout entreprendre : il ne se trompait pas. Revenu du fort Rosalie, il se rendit au lieu où Chactas, après l'enlèvement d'Adario, avait rassemblé les tribus : c'était au bord du lac des bois, dans l'endroit où Mila s'était endormie sur les genoux de René.

Le chef parut avec un front triste au milieu de l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Les jeunes guerriers, à peine de retour d'une longue chasse, s'écrièrent : « Tuteur du Soleil, que nous « conseillez-vous ? »

— « Mon opinion, » répondit modestement le rusé Sauvage, « est celle des Sa-« chems. »

Les Sachems louèrent cette modération, excepté Chactas, qui découvrit l'hypocrite.

« Que la Femme-Chef s'explique, » dit-on de toutes parts.

— « O malheureux Natchez! » dit Akansie subjuguée et criminelle, « on conspire! » Et elle se tut.

« Il la faut forcer de parler! » fut le cri de la foule. Alors Ondouré :

« Remarquez, ô guerriers! que le fils « adoptif de Chactas, que l'on représentait « comme une des victimes désignées par « Chépar, a pourtant été soustrait à la « trahison de nos ennemis, tandis qu'A-« dario est dans les fers. Sachems et guer-« riers, avez-vous quelque confiance en « moi? »

— « Oui, oui! » répétèrent mille voix. Celle de Chactas, dans ce moment de passion, ne fut point écoutée.

« Voulez-vous faire, » reprit Ondouré, « ce que j'ordonnerai pour votre salut? »

— « Parlez, nous vous obéirons, » s'écria de nouveau l'assemblée.

« Eh bien! » dit Ondouré, « rentrez dans « vos cabanes; ne montrez aucun ressenti- « ment; ayez l'air soumis; supportez de « nouvelles injustices, et je vous promets... « Mais il n'est pas temps de parler. Je dé- « couvrirai au Grand-Prêtre ce qu'Athaën- « sic m'a inspiré. Oui, Natchez, Athaënsic « m'est apparue dans la vallée! ses yeux « étaient deux flammes; ses cheveux flot- « taient dans les airs comme les rayons du « soleil à travers les nuages de la tempête; « tout son corps était quelque chose d'im- « mense et d'indéfinissable : on ne pouvait « la voir sans ressentir les terreurs de la « mort. « Délivre la patrie, » m'a-t-elle dit; « concerte toute chose avec le serviteur de « mes autels....... » Alors l'Esprit m'a révélé « ce que je devais d'abord apprendre au « seul jongleur : ce sont des mystères re- « doutables. »

L'assemblée frémit. Le Grand-Prêtre s'écria : « N'en doutons point, Athaënsic a « remis sa puissance à Ondouré. Guerriers, « le tuteur du Soleil vous commande, par « ma voix, de vous séparer. Retirez-vous, « et reposez-vous sur le Ciel du soin de « votre vengeance. »

A ces mots les Sauvages se dispersèrent pleins d'une horreur religieuse, qu'augmentaient l'ombre et le calme des forêts.

Ondouré ne désirait point armer, dans ce moment, les Natchez contre les Français; ils n'étaient pas assez forts pour triompher, et tout se serait réduit à une action aussi peu décisive que la première. Ce n'était pas d'ailleurs un combat ouvert et loyal que voulait le Sauvage; il prétendait porter un coup plus sûr mais plus ténébreux. Or, tout n'était pas préparé, et le jour où le complot pouvait éclater avec succès était encore loin.

L'amant dédaigné de Céluta avait fait de l'absence de son rival un nouveau moyen de calomnie : non content de perdre René

dans l'opinion des Natchez, il le faisait chercher de toutes parts pour le livrer aux Français. Avec un dessein bien différent, Céluta s'était empressée de suivre les traces de son époux, mais elle avait en vain interrogé les rochers et les bruyères. Elle sortait de sa cabane, elle y revenait, dans la crainte que René n'y fût rentré par un autre chemin : quelquefois elle songeait à se rendre au fort Rosalie, se figurant que l'objet de sa tendresse y avait déjà été conduit; quelquefois elle s'asseyait au carrefour d'un bois, et ses regards s'enfonçaient dans les divers sentiers qui se déroulaient sous l'ombrage; elle n'osait appeler René, de peur de le trahir par les sons mêmes de sa voix. Amélie ne quittait point les bras maternels, et Céluta retrouvait des forces en pleurant sur ce cher témoin de sa douleur.

Outougamiz, toujours inspiré quand il s'agissait des périls de son ami, avait été plus heureux que sa sœur; depuis longtemps il s'était aperçu que le frère d'Amélie aimait à diriger ses pas vers une colline

qui bordait le Meschacebé, et dans le flanc de laquelle s'ouvrait une grotte funèbre : il commença ses recherches de ce côté. Un autre instinct conduisit Mila au même lieu : la colombe au loin transportée trouve, à travers les champs de l'air, le chemin qui la ramène à sa compagne.

Les deux fidèles messagers se rencontrèrent à l'entrée de la grotte. « Qui t'amène « ici ? » dit Mila à Outougamiz.

— « Mon Génie, » répondit le Sauvage ; et il montrait la chaîne d'or. « Et toi, Mila, « qui t'a conduite de ce côté ? »

— « Je n'en sais rien, » répliqua l'Indienne ; « quelque chose qui est peut-être « la femme de ton Génie. Tu verras que « nous avons deviné, et que le guerrier « blanc est ici. »

En effet, ils aperçurent René assis en face du fleuve, sous la voûte de la caverne : on voyait auprès de lui un livre, des fruits, du maïs et des armes. Cette caverne était un lieu redouté des Natchez : ils y avaient déposé une partie des os de leurs pères. On

racontait qu'un Esprit de la tombe veillait jour et nuit à cette demeure.

« Oh ! » s'écria Mila, « j'aurais bien peur « si le guerrier blanc n'était ici. »

Étonné de l'apparition de son frère et de la jeune Indienne, René crut qu'ils s'étaient donné rendez-vous dans ce sanctuaire propre à recevoir un serment, et comme il appelait leur union de tous ses vœux, il fut charmé de cette rencontre.

Outougamiz et Mila ne dirent rien au frère d'Amélie du véritable objet de leur descente à la grotte ; tant les cœurs naïfs deviennent intelligents quand il s'agit de ce qu'ils aiment ! Ils comprirent que s'ils révélaient à René les périls dont il était menacé, loin de pouvoir l'arrêter, il échapperait à leur tendresse. Le couple ingénu laissa donc l'homme blanc croire ce qu'il voudrait croire, et ne songea qu'à le retenir dans cette retraite par le charme d'un entretien amical.

Le frère de Céluta ignorait ce qui s'était passé aux Natchez : il supposait qu'Adario

se serait éloigné avec Chactas, jusqu'au moment où les enfants du Soleil pourraient venger leur injure. Outougamiz eût désiré calmer les inquiétudes de sa sœur, mais il ne voulait pas quitter René; il espérait que Mila trouverait quelque prétexte pour quitter la grotte, et pour aller rassurer la femme infortunée.

« Mon sublime frère, » dit René au jeune Sauvage avec un sourire qui rarement déridait son front, « accours-tu encore pour « me délivrer? Pourquoi ces armes? Je n'ai « aucun danger à craindre : je ne suis qu'a- « vec les morts, et tu sais qu'ils sont mes « amis. Et vous, petite Mila, que cherchez- « vous? la vie sans doute? elle n'est pas ici, « et vous ne pourriez la rendre à cette foule « poudreuse qui peut-être ne consentirait « pas à la reprendre. »

Le religieux Outougamiz gardait le silence; Mila tremblait, et dans sa frayeur se serrait fortement contre Outougamiz. Un faible rayon du jour, en pénétrant dans la caverne, ne servait qu'à en redoubler

l'horreur : les ossements blanchis reflétaient une lumière fantastique; on eût cru voir remuer et s'animer l'immobile et insensible dépouille des hommes. Le fleuve roulait ses ondes à l'entrée de la grotte, et des herbes flétries pendantes à la voûte frémissaient au souffle du vent.

Mila, en voulant s'avancer vers René, ébranla un tas d'ossements qui roulèrent sur elle. « J'en mourrai! j'en mourrai! » s'écria Mila : c'était comme quelque chose de si singulier!

— « Ma jeune amie, » dit le frère d'Amélie, « rassurez-vous. »

— « Je te jure, » répliqua l'Indienne, « que cela a parlé. »

— « Parlé! » dit Outougamiz.

René sourit, fit asseoir Mila auprès de lui, et prenant la main de l'enfant :

« Oui, » dit-il, « cela a parlé : les tom-
« beaux nous disent que dans leur sein
« finissent nos douleurs et nos joies; qu'a-
« près nous être agités un moment sur la
« terre, nous passons au repos éternel.

« Mila est charmante, son cœur palpite
« de toutes les sortes d'amour; mon admi-
« rable frère est tout ame : encore quelques
« soupirs sur la terre (et Dieu veuille qu'ils
« soient de bonheur), le cœur de Mila se
« glacera pour jamais, et les cendres de
« l'homme à qui l'amitié fit faire des pro-
« diges, seront confondues avec la pous-
« sière de celui qui n'a jamais aimé. »

René s'interrompit, appuya son front sur sa main, et regarda couler le fleuve.

« Parle encore, » dit Mila, « c'est si triste
« et pourtant si doux ce que tu dis. »

René ramenant ses regards dans l'intérieur de la caverne, et les fixant sur un squelette, dit tout à coup : « Mila, pour-
« rais-tu m'apprendre son nom? »

— « Son nom! » répéta l'Indienne épouvantée, « je ne le sais pas : ces morts se
« ressemblent tous. »

— « Tu me fais voir ce que je n'aurais
« jamais vu seul, » dit Outougamiz : « Est-ce
« que les morts sont si peu de chose? »

— « La nature de l'homme est l'oubli et

« la petitesse, » répondit le frère d'Amélie; « il vit et meurt ignoré. Dis-moi, Outougamiz, entends-tu l'herbe croître dans « cette tête que j'approche de ton oreille? « Non sans doute. Hé bien! les pensées qui « y végétaient autrefois ne faisaient pas « plus de bruit à l'oreille de Dieu. L'exis-« tence coule à l'entrée du souterrain de la « mort, comme le Meschacebé à l'entrée « de cette caverne : les bords de l'étroite « ouverture nous empêchent d'étendre nos « regards au-dessus et au-dessous sur le fleuve « de la vie; nous voyons seulement passer « devant nous une petite portion des hom-« mes voyageant du berceau à la tombe « dans leur succession rapide, sans que « nous puissions découvrir où ils vont et « d'où ils viennent. »

— « Je conçois bien ton idée, » s'écria Mila. « Si je disais à mon voisin, placé « dans une autre caverne au-dessus de celle « où nous sommes : Voisin, as-tu vu passer « ce flot qui était si brillant (je suppose « une jeune fille)? Il me répondrait peut-

« être : J'ai vu passer un flot troublé, car « il s'est élevé de l'orage entre ma caverne « et la tienne. »

— « Admirablement, Mila ! » dit René : « oui ! tels nous paraissons en fuyant sur « la terre; notre éclat, notre bonheur ne « vont pas loin, et le flot de notre vie se « ternit avant de disparaître. »

— « Voilà que tu m'enhardis, » s'écria Mila. « J'avais tant de peur en entrant dans « la grotte ! Maintenant je pourrais tou- « cher ce que je n'osais d'abord regarder. » La main de Mila prit la tête de mort que René n'avait pas replacée avec les autres. Elle en vit sortir des fourmis.

« La vie dans la mort, » dit René : « c'est « par ce côté que le tombeau nous ouvre « une vue immense. Dans ce cerveau qui « contenait autrefois un monde intellectuel, « habite un monde qui a aussi son mouve- « ment et son intelligence; ces fourmis pé- « riront à leur tour. Que renaîtra-t-il de « leur grain de poussière ? »

René cessa de parler. Animée par le pre-

mier essai de son esprit, Mila dit à Outougamiz :

« Je songeais que si j'allais t'épouser, et « que tu vinsses à mourir comme ceux qui « sont ici, je serais si triste que je mour- « rais aussi. »

— « Je t'assure que je ne mourrai pas, » dit vivement Outougamiz : « si tu veux « m'épouser, je te promets de vivre. »

— « Oui, » dit Mila, « belle promesse ! « Avec ton amitié pour le guerrier blanc, « tu me garderais bien ta parole ! »

Mila, qui avait oublié de rejeter la relique qu'elle tenait de la main de René, échauffait contre son sein l'effigie pâle et glacée : les beaux cheveux de la jeune fille ombrageaient en tombant le front chauve de la mort. Avec ses joues colorées, ses lèvres vermeilles, les graces de son adolescence, Mila ressemblait à ces roses de l'églantier qui croissent dans les cimetières champêtres, et qui penchent leurs têtes sur la tombe.

Les grandes émotions nées du spectacle

de la grotte funèbre, l'ardente amitié du frère de Céluta pour René, avaient pu seuls éloigner un moment de la pensée d'Outougamiz le souvenir du péril qui environnait ses parents et sa patrie. L'Indien fit un léger signe à Mila, qui comprit ce signe, et s'écria : « Qu'il y a long-temps que je suis ici! « Comme je vais être grondée. » Et elle s'enfuit, non pour aller trouver sa mère, mais pour aller apprendre à Céluta que le guerrier blanc était en sûreté. Le frère de Céluta demeura auprès du frère d'Amélie; feignant un peu de lassitude et de souffrance, il déclara qu'il se voulait reposer dans la grotte : c'était le moyen d'y retenir son ami.

Tandis qu'ils étaient renfermés dans ce tabernacle des morts, des scènes de deuil affligeaient le fort Rosalie.

Si Chactas, au lieu d'Adario, se fût trouvé prisonnier, il eût, par de sages discours, consolé ses amis : mais Adario, muet et sévère, ne savait point faire parler avec grace son cœur sur ses lèvres; il son-

geait peu à sa famille, encore moins à lui-même : toutes ses pensées, toutes ses douleurs étaient réservées à son pays.

Pour subir l'arrêt du Conseil, et pour être vendu à l'enchère, il avait été conduit sur la place publique où la foule était assemblée. Sa femme, et sa fille qui portait son jeune fils dans ses bras, le suivaient en pleurant. Le Sachem se tourna brusquement vers elles, et leur montra de la main les cabanes de la patrie : les deux femmes étouffèrent leurs sanglots. Un large cercle se forma autour de la famille indienne : les principaux marchands qui faisaient la traite des nègres et des Indiens s'avancèrent. On commença par dépouiller les esclaves. L'épouse et la fille d'Adario, cachant leur nudité de leurs mains, se pressaient honteuses et tremblantes contre le vieillard, dont le corps était tout couvert d'anciennes cicatrices et tout meurtri de nouveaux coups.

Les traitants, écartant les bras chastes des Indiennes, livraient ces femmes à des

regards encore plus odieux que ceux de l'avarice. Des femmes blanches, instruites dans l'abominable trafic, prononçaient sur la valeur des effets à vendre.

« Ce vieillard, » disait un colon, en frappant le Sachem de son bambou, « ne « vaut pas une pièce d'or : il est mutilé de « la main gauche ; il est criblé de blessures ; « il est plus que sexagénaire ; il n'a pas « trois années à servir. »

— « D'ailleurs, » disait un autre colon, qui cherchait à ravaler l'objet de l'encan pour l'obtenir à bas prix, « ces Sauvages « sont des brutes qui ne valent pas le quart « d'un nègre : ils aiment mieux se laisser « mourir, que de travailler pour un maître. « Quand on en sauve un sur dix, on est « bien heureux. »

Discutant de la sorte, on tâtait les épaules, les flancs, les bras d'Adario. « Touche-moi, misérable, » disait l'Indien, « je suis d'une autre espèce que toi ! »

« Je n'ai point vu de plus insolent vieil- « lard, » s'écria un des courtiers de chair

humaine; et il rompit sa gaule de frêle sur la tête du Sachem.

On fit ensuite des remarques sur les femmes : la mère était vieille, affaiblie par le chagrin; elle n'aurait plus d'enfants. La fille valait un peu mieux, mais elle était délicate, et les premiers six mois de travail la tueraient. L'enfant, qu'on arracha tout nu à la mère, fut à son tour examiné : il avait les membres gros; il promettait de grandir : « Oui, » dit un brocanteur, « mais « c'est un capital avancé, sans rentrée cer- « taine : il faut nourrir cela en attendant. »

La mère suivait avec des yeux où se peignaient la plus tendre sollicitude, les mouvements qu'on faisait faire à son fils; elle craignait qu'on ne l'en séparât pour toujours. Une fois l'enfant, trop serré, poussa un cri; l'Indienne s'élança pour reprendre le fruit de ses entrailles; on la repoussa à coups de fouet : elle tomba, toute sanglante, la face contre terre, ce qui fit rire aux éclats l'assemblée. On lui rejeta pourtant son fils, dont les membres

étaient à moitié disloqués. Elle le prit, l'essuya avec ses cheveux, et le cacha dans son sein. Le marché fut conclu : on rendit les vêtements à la famille.

Adario s'attendait à être brûlé ; quand il sut qu'il était esclave, sa constance pensa l'abandonner : ses yeux cherchaient un poignard, mais on lui avait enlevé tout moyen de s'affranchir. Un soupir, ou plutôt un sourd rugissement s'échappa du fond de la poitrine du Sachem, lorsqu'on le conduisit aux cases des nègres, en attendant le jour du travail. Là, avec sa famille, Adario vit danser et chanter autour de lui, ces Africains qui célébraient la bienvenue d'un Américain, enchaîné avec eux par des Européens, sur le sol où il était né. Dans ce troupeau d'hommes se trouvait le nègre Imley, accusé de vouloir soulever ses compagnons de servitude : on ne l'avait pu convaincre de ce crime ou de cette vertu ; il en avait été quitte pour cinquante coups de fouet. Il serra secrètement la main d'Adario.

Cette même nuit qui plaçait ce Sachem au rang des esclaves, apportait de nouveaux chagrins à Outougamiz : il ne pouvait plus prolonger l'erreur du frère d'Amélie, ni le retenir sous un vain prétexte dans la grotte funèbre ; il se détermina donc à rompre le silence.

« Tu m'as fait faire, » dit-il à René, « le premier mensonge de ma vie. Je ne « suis point malade, et Mila ne m'avait « pas donné de rendez-vous ici. Son bon « Génie, qui ne ressemble cependant pas « au mien, lui avait découvert ta retraite, « et nous étions accourus pour t'obliger à « te cacher. »

— « Me cacher ? » dit René ; « tu sais « que ce n'est guère ma coutume. »

— « C'est bien pour cela, » répondit Outougamiz, « que j'ai menti. Je savais « que je te fâcherais si je te proposais de « rester dans la caverne ; pourtant Chactas « t'ordonnait d'y rester. »

Outougamiz fit à sa manière le récit de ce qui s'était passé aux Natchez, ajoutant

qu'Adario aurait certainement pris le parti de se retirer, afin de mieux se préparer à combattre.

« Je n'en crois rien, » dit René se levant et saisissant ses armes; « mais allons dé- « fendre Céluta qui ignore où je suis, et « qui doit être dans une vive inquiétude. »

— « Et pourquoi donc, » reprit Outougamiz, « Mila nous a-t-elle quittés? Elle a « plus d'esprit que toi et que moi, et elle « vole comme un oiseau. »

René voulut sortir de la grotte; Outougamiz se jette au-devant de lui. « Il n'y a « pas encore assez long-temps que le soleil « est couché, » dit le jeune Sauvage; « at- « tends quelques moments de plus. Tu sais « que c'est la nuit que je te délivre. »

Ce mot arrêta le frère d'Amélie, qui pressa Outougamiz dans ses bras.

Ils ouïrent alors dans les eaux du fleuve le bruit d'une pirogue; cette pirogue aborde presque aussitôt à la grotte: elle était conduite par le grenadier Jacques et par d'Ar-

taguette lui-même. Le capitaine saute sur le rocher, et dit à René :

« Vous êtes découvert ; Ondouré vous a « fait suivre ; il vient d'indiquer au com- « mandant le lieu de votre retraite. Instruit « par le hasard, de cette nouvelle, j'ai forcé « mes arrêts pendant la nuit ; je me suis « jeté dans cette pirogue avec Jacques ; « grace au ciel nous arrivons les premiers ! « Mais fuyez ; il y a des vivres dans l'embar- « cation ; traversez le fleuve, vous serez en « sûreté sur l'autre bord. Ne balancez pas ! « Adario n'a pas voulu se retirer, il a été « pris avec sa famille : son fils a été tué à « ses côtés ; le Sachem lui-même conduit au « fort a été vendu comme esclave. Nous tâ- « cherons de réparer le mal : vous ne feriez « que l'aggraver en tombant entre les mains « de nos ennemis. »

L'étonnement et l'indignation soulevaient la poitrine de René : « Capitaine, » dit-il, « tandis qu'on égorge mes amis, ce « n'est pas sans doute sérieusement que

« vous me proposez la fuite. Adario esclave! « son fils massacré! Et ma femme et ma « fille, que sont-elles devenues? Courons « les défendre; soulevons la nation; déli- « vrons la terre généreuse qui m'a donné « l'hospitalité...! »

— « Nous prendrons soin de votre femme, « de votre fille, de Chactas, de tous vos « amis, » dit d'Artaguette en interrompant René; « mais vous les perdez dans ce mo- « ment, si vous vous obstinez à vous mon- « trer. Partez encore une fois; épargnez-moi « le malheur de vous voir saisir sous mes « yeux. Songez que vous exposez ce brave « grenadier. »

— « Quelle vie que la mienne! » s'écria René avec l'accent du désespoir; puis tout à coup: « Hé bien! généreux d'Artaguette, « je ne vous exposerai point; je n'exposerai « point ce brave grenadier; je ne compro- « mettrai point, comme vous me le dites, « ma femme, ma fille, Chactas et mes amis; « mais ne comptez pas m'ébranler dans la « résolution que je viens de prendre; je ne

« suis point un scélérat, obligé de me ca-
« cher le jour dans les cavernes, la nuit
« dans les forêts. J'accepte votre pirogue,
« je pars, je descends à la Nouvelle-Orléans,
« je me présente au gouverneur, je demande
« quel est mon crime, je propose ma tête
« pour celle d'Adario : j'obtiendrai sa grace
« ou je périrai. »

Le capitaine, en admirant la résolution de René, tâcha de le dissuader de la suivre : « Vos ennemis, » lui dit-il, « sont de petits « hommes : ils ne sentiront ni votre mé-
« rite, ni le prix de votre action. Étranger,
« inconnu, sans protecteurs, vous ne réus-
« sirez pas ; vous ne parviendrez même pas
« à vous faire entendre. Je ne vous le puis
« cacher : d'après les calomnies répandues
« contre vous, d'après la puissance de vos
« calomniateurs, la rigueur de l'autorité
« militaire dans une colonie nouvelle peut
« vous être funeste. »

— « Tant mieux, » répondit brusquement le frère d'Amélie ; « le fardeau est trop
« pesant, et je suis las. Je vous recommande

« Céluta, sa fille, ma seconde Amélie!...
« Chactas, mon second père!... » Puis se tournant vers Outougamiz qui n'avait rien compris à leur langage français, il lui dit en natchez :

« Mon ami, je vais faire un voyage;
« quand nous reverrons-nous? qui le sait?
« peut-être dans un lieu où nous aurons
« plus de bonheur : il n'y a rien sur la terre
« qui soit digne de ta vertu. »

— « Tu peux partir si tu veux, » répondit Outougamiz, « mais tu sais bien que je
« sais te suivre et te retrouver. Je vais aller
« chercher Mila qui a plus d'esprit que moi;
« j'apprendrai par elle ce que tu ne me dis
« pas. »

On entendit le bruit des armes. « Je ne
« cherche plus à vous retenir, » dit le capitaine. « J'écrirai pour vous à mon frère
« le général, et à mon ami le conseiller
« Harlay. » D'Artaguette ordonne au grenadier de sortir de la pirogue; il y fait entrer René : celui-ci repoussant le rivage

avec un aviron, est entraîné par le cours du fleuve.

Fébriano ne trouva plus le frère d'Amélie; il rencontra seulement le capitaine d'Artaguette et le grenadier; il ne douta point que René ne dût son salut à leur dévouement : il y a des hommes qu'on peut toujours accuser d'avoir fait le bien, comme il y en a d'autres qu'on peut toujours soupçonner d'avoir fait le mal. D'Artaguette jeta un regard de mépris à Fébriano, qui n'y répondit que par un geste menaçant adressé à Jacques. Outougamiz, en voyant s'éloigner le frère d'Amélie, s'était dit : « Je le suivrais bien à la nage; mais il faut « que je consulte Mila. » Et il était allé consulter Mila.

On peut juger du soulagement de Céluta quand, après de longues heures d'attente, elle vit accourir sa jeune amie, dont le visage riant annonçait de loin que le guerrier blanc était en sûreté. « Céluta, » s'écria Mila toute haletante, « tu aurais été assise

« trois unes de suite à pleurer, que tu n'au-
« rais rien trouvé. Moi j'ai été tout droit,
« sans qu'on me le dît, à la grotte où était
« mon libérateur; Outougamiz y arrivait
« en même temps que moi. Grand Esprit!
« j'aurais eu tant de peur, si je n'avais eu
« tant de plaisir! Imagine-toi que ton frère
« garde ton mari dans la grotte où ils par-
« lent comme deux aigles. »

Céluta comprit sur-le-champ que René était dans la caverne funèbre avec Outougamiz. Elle embrassa la petite Indienne, lui disant : « Charmante enfant, tu me fais « à présent autant de bien que tu m'as fait « de mal. »

« Je t'ai fait du mal! » repartit Mila. « Comment? est-ce que tu ne veux pas que « j'épouse ton frère Outougamiz-le-Simple? « Nous venons pourtant de nous promettre « de nous marier dans la grande caverne. » Et Mila fuit de nouveau, disant : « Je re- « viens, je reviens; mais il faut que je « m'aille montrer à ma mère. »

Céluta remplit une corbeille de gâteaux

et de fruits, suspendit sa fille à ses épaules, et appuyée sur un roseau, s'avança vers la grotte des Ancêtres. Il était plus de minuit lorsqu'elle y arriva : elle ne se put défendre d'une secrète terreur à l'abord de ce lieu redoutable. Elle s'arrête, écoute : aucun bruit ne frappe son oreille; elle nomme à voix basse Outougamiz, n'osant nommer René : aucune voix ne répond à sa voix.

« Ils dorment peut-être, » se dit-elle; et elle pénètre dans le souterrain; elle marche sur des os roulants, répétant à chaque pas ces mots : « Êtes-vous là ? » Ses accents s'évanouissent dans le silence de la mort. L'Indienne se sent prête à défaillir; elle promène ses regards dans les ombres de ce tombeau; nul être vivant n'y respire.

Céluta sort épouvantée : elle gravit la rive escarpée, jette les yeux sur le fleuve et sur les campagnes à peine visibles à la lueur des étoiles; elle appelle René et Outougamiz, se tait, recommence ses cris, les suspend encore, s'épuise en courses inutiles, et ne se résout à reprendre le che-

min de sa cabane que quand elle aperçoit les premières teintes du jour.

La fille de Tabamica traversait le grand village, abandonné par la plupart des Indiens depuis l'enlèvement d'Adario; elle entend marcher derrière elle; elle tourne la tête, et aperçoit son frère : « Où est ton « ami? » s'écrie-t-elle. — « Il est parti, » répond Outougamiz; « il ne reviendra peut-« être jamais; mais qu'est-ce que cela fait, « puisque je le vais rejoindre? Je ne sais pas « où il est allé; mais Mila me le dira. » Mila, échappée à sa mère, arrive dans ce moment. Elle voit Céluta en pleurs, et Outougamiz avec cet air inspiré qu'il avait lorsque l'amitié faisait palpiter son cœur. Elle apprend le sujet de leurs nouvelles alarmes : « Vous voilà bien embarrassés « pour rien, » leur dit-elle : « allons au fort « Rosalie; l'autre bon guerrier blanc nous « apprendra où est mon libérateur. » Elle ouvrit la corbeille que portait Céluta, distribua les fruits et les gâteaux, en prit sa

part, et se mit à descendre vers la colonie, se faisant suivre du frère et de la sœur.

Le soleil éclairait alors une scène affreuse. Adario avait été reçu avec des chants et des danses par les hommes noirs, compagnons de sa servitude : la nuit s'écoula dans cette joie des chaînes. Au lever du jour, le chef de l'atelier conduisit le Sachem au champ du travail avec un troupeau de bœufs et de nègres. Des soldats campaient sur les défrichements.

La captivité d'Adario et de sa famille était un exemple dont le commandant prétendait effrayer ce qu'il appelait les mutins. On avait appris que la nuit s'était passée tranquillement aux Natchez, et l'on ignorait que cette tranquillité était l'effet des complots même d'Ondouré. Chépar crut les Indiens abattus, et pour achever de dompter leur esprit d'indépendance, il leur voulut montrer le plus fameux de leurs vieillards, après Chactas, réduit à la condition d'esclave. L'ordre fut donné de lais-

ser approcher les Sauvages, mais sans armes, s'ils se présentaient au champ du travail.

Le commandeur des Nègres, un fouet à la main, fit un signe à Adario, et lui prescrivit de sarcler les herbes dans une plantation de maïs : le Sachem ne daigna pas même jeter un regard sur le pâtre d'hommes. Mais déjà la femme du Sachem et sa fille, qui portait son enfant sur ses épaules, étaient courbées sur un sillon : « Que faites-« vous ? » leur cria Adario d'une voix terrible. Elles se relevèrent ; le fouet les contraignit de se courber de nouveau. Adario recevait les coups qui s'adressaient à lui, et qui lui enlevaient des lambeaux de chair, comme si son corps eût été le tronc d'un chêne.

Dans ce moment on vit venir un vieillard aveugle conduit par un enfant ; c'était Chactas. Malgré la délibération du Conseil et l'opposition d'Ondouré, Chactas s'était présenté seul avec le calumet de paix à la porte du fort Rosalie. Chépar avait refusé

de recevoir le Sachem, qui s'était fait mener alors au champ du travail.

Chactas était si respecté, même des Européens, que le commandeur ne crut pas devoir l'empêcher d'approcher de son ami. Les deux vieillards demeurèrent quelque temps serrés dans les bras l'un de l'autre : « Adario, » dit Chactas, « j'ai aussi porté « des fers. »

— « Tu ne voyais pas les arbres de la « patrie, » reprit Adario.

— « Tu reprendras bientôt ta liberté, » dit Chactas : « nous périrons tous, ou tu « seras délivré. »

— « Peu importe, » répliqua Adario : « mes mains sont désormais déshonorées. « Après tout je n'ai qu'un jour à vivre, mais « cet enfant que tu vois, le fils du fils que « les brigands ont tué hier à mes côtés! Cet « enfant! toute une vie esclave! »

— « Vieillards, c'est assez, » s'écria le commandeur; « séparez-vous. »

— « Attends du moins, » répondit Adario, « que Chactas ait embrassé mon der-

« nier enfant. Ma fille, apporte-moi mon « petit-fils : que je le dépose dans les bras « de mon vieil ami; que cet ami libre lui « donne une bénédiction qui n'appartient « plus à ces mains enchaînées. »

La fille d'Adario remet en tremblant l'enfant à son aïeul : Adario le prend, le baise tendrement, l'élève vers le ciel, le reporte de nouveau à sa bouche paternelle, penche sa tête sur le visage de l'enfant qui sourit : le Sachem presse le nourrisson sur son sein, fait un pas à l'écart comme pour verser des larmes sur le dernier né de sa race, et reste quelques moments immobile.

Adario se retourne : il tient par un pied l'enfant étranglé! Il le lance au milieu des Français. « Le premier est mort libre, » s'écrie-t-il, « j'ai délivré le second : le « voilà! »

Des clameurs confuses s'élèvent : O crime! disaient les uns; ô vertu! disaient les autres. Les Sauvages présents à ce spectacle, bien qu'ils eussent déposé leurs armes, selon les ordres, se précipitent sur les sol-

dats; une rude mêlée s'engage, les Indiens sont repoussés. Adario est plongé dans les cachots du fort; sa fille seule est avec lui, sa fille qui ne nourrit plus l'enfant ravi à son sein par la main paternelle! La vieille épouse d'Adario, frappée d'un glaive inconnu au milieu de l'émeute, était allée rejoindre dans la tombe son fils et son petit-fils.

Tout était possible désormais à l'ambition et aux crimes d'Ondouré, l'indignation des Natchez ne connaissait plus de bornes; il les pouvait faire entrer dans tous les desseins par lesquels il avait promis de les venger. Il ne s'agissait plus que de calmer une tempête trop violemment excitée, et dont Ondouré n'était pas encore prêt à recueillir les ravages. Il fallait atteindre René échappé aux premiers complots; il fallait parvenir, au milieu du massacre des Français, à immoler le frère d'Amélie, à ravir Céluta, et à monter enfin au rang suprême, en rétablissant l'ancien pouvoir des Soleils : telles étaient les noires pensées

que le chef indien roulait dans son ame.

Le frère d'Amélie avait à peine perdu de vue le pays des Natchez, que se contentant de gouverner la pirogue avec un aviron placé en arrière, il s'était abandonné au cours des flots. La beauté des rivages, le premier éclat du printemps dans les forêts, ne faisait point diversion à sa tristesse.

Il traça quelques lignes au crayon sur des tablettes :

« Me voici seul. Nature qui m'environnez! mon cœur vous idolâtrait autrefois; « serais-je devenu insensible à vos charmes? Le malheur m'a touché; sa main « m'a flétri.

« Qu'ai-je gagné en venant sur ces bords? « Insensé! ne te devais-tu pas apercevoir « que ton cœur ferait ton tourment, quels « que fussent les lieux habités par toi?

« Rêveries de ma jeunesse, pourquoi re« naissez-vous dans mon souvenir? Toi « seule, ô mon Amélie, tu as pris le parti « que tu devais prendre! Du moins, si tu

« pleures, c'est dans les abris du port : je
« gémis sur les vagues, au milieu de la
« tempête. »

En approchant de la Nouvelle-Orléans, René vit une croix plantée par des missionnaires sur de hautes collines, dans l'endroit où l'on avait trouvé le corps d'un homme assassiné. Il aborde au rivage, attache sa pirogue sous un peuplier, et accomplit un pèlerinage à la croix : il ne devait point être exaucé, car il allait demander non le pardon de ses fautes, mais la rémission de ces souffrances que Dieu impose à tous les hommes. Arrivé au pied du calvaire, il s'y prosterne :

« O toi qui as voulu laisser sur la terre
« l'instrument de ton supplice comme un
« monument de ta charité et de l'iniquité
« du méchant! Divin Voyageur ici-bas,
« donne-moi la force nécessaire pour con-
« tinuer ma route. J'ai à traverser encore
« des pays brûlés par le soleil; j'ai faim de
« ta manne, ô Seigneur! car les hommes
« ne m'ont vendu qu'un pain amer. Rap-

« pelle-moi vite à la patrie céleste : je n'ai
« pas ta résignation pour boire la lie du
« calice; mes os sont fatigués; mes pieds
« sont usés à force de marcher : aucun hôte
« n'a voulu recevoir l'étranger; les portes
« ont été fermées contre moi. »

René dépose au pied de la croix une branche de chêne en *ex-voto*. Il descend les collines, rentre dans sa pirogue, et bientôt découvre la capitale de la Louisiane.

Il passe au milieu des vaisseaux à l'ancre ou amarrés le long des quais. Comme il traversait un labyrinthe de câbles, il fut hêlé du bord d'une frégate à laquelle était dévolue la police du port. On lui cria en français avec un porte-voix : « De quelle « nation indienne êtes-vous ? » Il répondit : « Natchez. » On ordonne au frère d'Amélie d'aborder la frégate.

Le capitaine, étonné de rencontrer un Français sous l'habit d'un Indien, lui demanda ses passe-ports : René n'en avait point. Questionné sur l'objet de son voyage,

il déclara ne pouvoir s'en ouvrir qu'au gouverneur. Sa pirogue étant visitée, on y découvrit les tablettes dont les pages crayonnées parurent inintelligibles et suspectes. René fut consigné à bord de la frégate, et un officier expédié à terre : celui-ci était chargé d'apprendre au gouverneur qu'on avait arrêté un Français déguisé en Sauvage ; que les réponses de cet homme étaient embarrassées et ses manières extraordinaires. Le capitaine ajoutait dans sa lettre que l'étranger refusait de dire son nom, et qu'il demandait à parler au gouverneur : l'officier portait aussi les tablettes trouvées dans la pirogue.

L'alarme était vive à la Nouvelle-Orléans : depuis le combat livré aux Natchez, et dans lequel ces Sauvages avaient montré tant d'habileté et de valeur, on n'avait cessé d'être inquiet. Le commandant du fort Rosalie faisait incessamment partir des courriers chargés de rapports formidables sur l'indocilité des Indiens. Les divers chefs se trouvaient nommés dans ces dépêches :

c'étaient ceux que Fébriano, à l'instigation d'Ondouré, prenait soin de dénoncer au crédule Chépar. Adario, Chactas même, et René surtout, étaient représentés comme les auteurs d'une conspiration permanente, comme des hommes qui, voulant la rupture des traités et la continuation de la guerre, s'opposaient à l'établissement des concessionnaires. Un dernier messager annonçait la capture d'Adario, et faisait craindre un mouvement parmi les Sauvages.

Si Ondouré accablait René de ses calomnies, Fébriano lui prêtait ses crimes : le peuple racontait que le frère d'Amélie avait marché sur un crucifix, qu'il avait vendu son ame au Démon, qu'il passait sa vie dans les forêts avec une femme indienne abandonnée à la magie, qu'ayant été tué dans une bataille contre les Illinois, un Sauvage, nécromancien comme lui, lui avait rendu la vie : élévation du génie, dévouement de l'amour, prodiges de l'amitié

et de la vertu, vous serez toujours incompréhensibles aux hommes.

Le gouverneur, à la lecture de la lettre du capitaine, ne douta pas que l'étranger ne fût cet homme inconnu, naturalisé Natchez : il ordonna de le conduire devant lui. Le bruit se répandit aussitôt dans la ville que le fameux chef français des Natchez était fait prisonnier : les rues furent obstruées d'une foule superstitieuse, et les fenêtres bordées de spectateurs. Au milieu de ce tumulte, René, escorté d'un détachement de soldats de marine, débarque à la cale du port; des cris de *Vive le Roi!* retentissent, comme si l'on eût remporté quelque victoire. Cependant l'étonnement fut extrême lorsque, au lieu du personnage attendu, on ne vit qu'un beau jeune homme dont la démarche était noble sans fierté, et qui n'avait sur le front ni insolence ni remords.

Le gouverneur reçut René dans une galerie où se trouvaient réunis les officiers,

les magistrats et les principaux habitants de la ville. Adélaïde, fille du gouverneur, avait aussi voulu voir celui qu'elle connaissait par les récits du capitaine d'Artaguette, et dont elle venait de lire les tablettes avec un mélange d'intérêt et d'étonnement. Lorsque René parut, il se fit un profond silence. Il s'avança vers le gouverneur, et lui dit : « Je vous étais venu chercher. La fortune, pour la première fois « de ma vie, m'a été favorable : elle m'a« mène devant vous plus tôt que je ne « l'aurais espéré. »

La contenance, les regards, la voix de l'étranger surprirent l'assemblée; on ne pouvait retrouver en lui le vagabond sans éducation et sans naissance que dénonçait la renommée. Le gouverneur, d'un caractère froid et réservé, fut lui-même frappé de l'air de noblesse du frère d'Amélie : il y avait dans René quelque chose de dominateur, qui s'emparait fortement de l'ame. Adélaïde paraissait tout agitée, mais son père, loin d'être mieux disposé

en faveur de l'inconnu, le regarda dès-lors comme infiniment plus dangereux que l'homme vulgaire dont parlaient les dépêches du fort Rosalie.

« Puisque vous m'étiez venu chercher, » dit le gouverneur, « vous aviez sans doute « quelque chose à me dire : quel est votre « nom ? »

— « René, » répondit le frère d'Amélie.

— « Tout le monde l'avait supposé, » répliqua le gouverneur. « Vous êtes Fran-« çais et naturalisé Natchez ? Hé bien ! que « me voulez-vous ? »

— « Puisque vous savez déjà qui je suis, » répondit René, « vous aurez sans doute « aussi deviné le sujet qui m'amène. Adopté « par Chactas, illustre et sage vieillard de « la nation des Natchez, j'ai été témoin de « toutes les injustices dont on s'est rendu « coupable envers ce peuple. Un vil ramas « d'hommes enlevés à la corruption de « l'Europe, a dépouillé de ses terres une « nation indépendante. On a troublé cette « nation dans ses fêtes, on l'a blessée dans

« ses mœurs, contrariée dans ses habitudes.
« Tant de calamités l'ont enfin soulevée ;
« mais avant de prendre les armes, elle
« vous a demandé, et elle a espéré de vous
« justice : trompée dans son attente, de
« sanglants combats ont eu lieu. Quand
« on a vu qu'on ne pouvait dompter les
« Natchez à force ouverte, on a eu recours
« à des trèves mal observées par les chefs
« de la colonie. Il y a peu de jours que le
« commandant du fort Rosalie s'est porté
« aux derniers outrages ; j'ai été désigné
« avec Adario, frère du père de ma femme,
« comme une des premières victimes. On a
« saisi le Sachem, on l'a vendu publique-
« ment : j'ignore les malheurs qui ont pu
« suivre cette monstrueuse violence. Je me
« suis venu remettre en vos mains, et me
« proposer en échange pour Adario.

« Je n'entrerai point dans des justifica-
« tions que je dédaigne, ne sachant d'ail-
« leurs de quoi on m'accuse : le soupçon
« des hommes est déjà une présomption
« d'innocence. Je viens seulement vous dé-

« clarer que s'il y a quelque conspirateur « parmi les Natchez, c'est moi, car je me « suis toujours opposé à vos oppressions. « Comme Français je vous puis paraître « coupable; comme homme je suis inno- « cent. Exercez donc sur moi votre rigueur; « mais souffrez que je vous le demande : « pouvez-vous punir Adario d'avoir dé- « fendu son pays? Revenez à des senti- « ments plus équitables; brisez les fers d'un « généreux Sauvage, dont tout le crime « est d'avoir aimé sa patrie. Si vous m'ôtez « la liberté et si vous la rendez au Sachem, « vous satisferez à la fois la justice et la « prudence. Qu'on ne dise pas qu'on nous « peut retenir tous deux : en brisant les « fers d'Adario, vous disposerez en votre « faveur les Indiens qui révèrent ce vieil- « lard, et qui ne vous pardonneraient ja- « mais son esclavage; en portant sur moi « vos vengeances, vous n'armerez pas un « bras contre vous; personne, pas même « moi, ne réclamera contre la balle qui me « percera la poitrine. »

On ne saurait décrire l'effet que ce discours produisit sur l'assemblée. Adélaïde versait des larmes : appuyée sur le dos du fauteuil de son père, elle avait écouté avidement les paroles du frère d'Amélie ; on voyait se répéter sur le visage de cette jeune femme tous les mouvements de crainte ou d'espérance que le prisonnier faisait éprouver à son cœur.

« Avez-vous porté les armes contre les « Français ? » dit le gouverneur.

— « Je ne me suis point trouvé au com- « bat des Natchez, » répondit René ; « j'é- « tais alors dans les rangs des guerriers qui « marchaient contre les Illinois ; mais si « j'avais été au grand village, je n'aurais « pas hésité à combattre pour ma nouvelle « patrie. » Le gouverneur se leva et dit : « C'est au Conseil de guerre à prononcer. » Il ordonna de déposer l'étranger à la prison militaire.

René fut conduit à la prison, et le lendemain, transféré de la prison au Conseil. On lui avait nommé un défenseur, mais

il refusa de s'entretenir avec lui, et ne le voulut pas même voir. Ce défenseur, Pierre de Harlay, ami du capitaine d'Artaguette, était au moment d'épouser Adélaïde; il partageait avec la fille du gouverneur l'attrait qu'elle se sentait pour René : le refus même que celui-ci avait fait de l'entendre, ne le rendit que plus ardent dans la cause d'un homme ressemblant si peu aux autres hommes.

La salle du Conseil était remplie de tout ce qu'il y avait de plus puissant dans la colonie. Les militaires chargés de l'instruction du procès firent à René les questions d'usage; quelques lettres du commandant du fort Rosalie furent produites contre lui. On lui demanda ce que signifiaient les phrases écrites sur ses tablettes, si ce nom d'Amélie n'était point un nom emprunté et cachant quelque mystère; l'infortuné jeune homme pâlit. Une joie cruelle s'était glissée au fond de son cœur : se sentir innocent et être condamné par la loi, était, dans la nature des idées de René, une es-

pèce de triomphe sur l'ordre social. Il ne répondit que par un sourire de mépris aux accusations de trahison; il fit l'éloge le plus touchant de Céluta, dont on avait prononcé le nom. Il répéta qu'il était venu uniquement pour solliciter la délivrance d'Adario, oncle de sa femme, et qu'on pouvait au reste faire de lui tout ce qu'il plairait à Dieu.

Harlay se leva :

« Mon client, » dit-il, « n'a pas plus « voulu s'expliquer avec moi qu'avec ses « juges; il a refusé de se défendre; mais « n'est-il pas aisé de trouver dans ses courtes « réponses quelques mots qui jettent de la « lumière sur un complot infame? Avec « quelle vivacité il a parlé de l'Indienne « unie à son sort! Et quelle est cette femme? « c'est cette Céluta connue de toute la co- « lonie pour avoir arraché aux flammes « un de nos plus braves officiers. Ne se- « rait-il pas possible que la beauté de cette « généreuse Sauvage eût allumé des pas- « sions qui poursuivent aujourd'hui leur

« vengeance sur la tête d'un innocent? Je « n'avance point ceci sur de simples con- « jectures. Cette nuit même j'ai examiné « tous les papiers; j'ai fait des recherches, « et je me suis procuré la lettre que je vais « lire au conseil. »

Ici Pierre de Harlay lut une lettre datée du fort Rosalie : cette lettre était écrite par le grenadier Jacques à sa mère, qui demeurait à la Nouvelle-Orléans. Le soldat exprimait, dans toute la franchise militaire, son admiration pour son capitaine, d'Artaguette, son estime pour René, sa compassion pour Céluta, son mépris pour Fébriano et pour Ondouré.

« Cette lettre, » s'écria le défenseur de René, « porte un caractère d'honnêteté et « de vérité auquel on ne se peut méprendre. « La justice doit-elle aller si vite? N'est-il « pas de son devoir d'entendre les témoins « en faveur de l'accusé? Je sais qu'une com- « mission militaire juge sans appel et som- « mairement; mais cette procédure rapide « n'exclut pas l'équité. Je ne veux pour

« preuve de l'innocence de l'accusé que
« la démarche qui le livre aujourd'hui au
« glaive des lois! Quoi! vous accepteriez
« cette tête qu'il est venu vous offrir pour
« la tête d'un vieillard? Il est aisé de per-
« sécuter un homme sans amis et sans pro-
« tecteurs; il est aisé de lui prodiguer les
« épithètes de vagabond et de traître : la
« seule présence de mon client a déjà donné
« un démenti à ces basses calomnies. Enfin,
« quand on s'obstinerait dans une accusa-
« tion qui ne porte que sur des faits dé-
« nués de preuve, je soutiens que René
« n'est plus Français, et qu'il ne vous ap-
« partient pas de le juger.

« J'ignore quels motifs ont pu porter
« l'homme qui comparaît aujourd'hui de-
« vant vous, à quitter la France; mais que
« l'on ait le droit de changer de patrie,
« c'est ce que l'on ne saurait contester.
« Des tyrans m'auront enchaîné, des en-
« nemis m'auront persécuté, j'aurai été
« trompé dans mes affections, et il ne me
« serait pas permis d'aller chercher ailleurs

« la liberté, le repos et l'oubli de l'amitié « trahie! La nature serait donc plus géné- « reuse que les hommes, elle qui ouvre « ses déserts à l'infortuné, elle qui ne lui « dit pas : « Tu habiteras telle forêt ou telle « autre; » mais qui lui dit : « Choisis les « abris les plus convenables aux disposi- « tions de ton ame. » Soutiendriez-vous « que les Sauvages de la Louisiane sont « sujets du roi de France? Abandonnez « cette odieuse prétention. Assez long- « temps ont été opprimés ces peuples qui « jouissaient du bonheur et de l'indépen- « dance, avant que nous eussions intro- « duit la servitude et la corruption dans « leur terre natale. Soldats-juges, vous por- « tez aujourd'hui deux épées; Dieu vous a « remis le glaive de sa puissance et celui « de sa justice; prenez garde de les lui « rendre ébréchés ou couverts de taches : « on émousse le premier en frappant la « liberté, on souille le second en répandant « le sang innocent. »

L'orateur cessa de parler. L'auditoire

était visiblement ému. Adélaïde, cachée dans une tribune, ne se put empêcher d'applaudir; ce fut la plus douce récompense de Harlay : ce couple que les liens d'un amour heureux allaient unir, prenait seul, par une sympathie touchante, la défense d'un étranger qui devait à une passion tous ses malheurs.

On fit retirer l'accusé; les juges délibérèrent. Ils inclinaient à trouver René coupable; mais ils se divisèrent sur la question de droit, relative au changement de patrie. Ils remirent au lendemain la prononciation de la sentence. René dit à Harlay : « Je ne « vous connaissais pas quand j'ai refusé de « vous entendre; je ne vous remercie pas, « car vous m'avez trop bien défendu. Dites « à la fille du gouverneur que je lui souhai- « terais le bonheur, si mes vœux n'étaient « des malédictions. »

Le frère d'Amélie fut reconduit en prison, entre deux rangs de marchands d'esclaves, de mariniers étrangers, de trafiquants de tous les pays, de toutes les

couleurs, qui l'accablaient d'outrages sans savoir pourquoi.

Rentré dans la tour de la geôle, René désira écrire quelques lettres. Le gardien lui apporta une mauvaise feuille de papier, un peu d'encre dans le fond d'un vase brisé, et une vieille plume; laissant ensuite le prisonnier, il ferma la porte qu'il assujettit avec les verroux. Demeuré seul, René se mit à genoux au bord du lit de camp dont la planche lui servit de table, et éclairé par le faible jour qui pénétrait à travers les barreaux d'une fenêtre grillée, il écrivit à Chactas; il chargeait le Sachem de traduire les deux lettres qu'il adressait en même temps à Céluta et à Outougamiz.

La femme du geôlier entra; un enfant de six à sept ans lui aidait à porter une partie du souper. René demanda à cette femme si elle n'aurait pas quelque livre à lui prêter : elle répondit qu'elle n'avait que la Bible. Le prisonnier pria la geôlière de lui confier le livre saint. Adélaïde n'avait point oublié René, et lorsqu'il demanda

une lampe pour passer la nuit, le gardien, adouci par les présents de la fille du gouverneur, ne refusa point cette lampe.

Le lendemain on trouva aux marges de la Bible quelques mots à peine lisibles. Auprès du quatrième verset du septième chapitre de l'Ecclésiastique, on déchiffrait ces mots :

« Comme cela est vrai! *la tristesse du* « *cœur est une plaie universelle!* Dans le « chagrin toutes les parties du corps de« viennent douloureuses; les os meurtris « ne trouvent plus de couche assez molle. « Tout est triste pour le malheureux, tout « saigne comme son cœur : *c'est une plaie* « *universelle!* »

D'autres passages étaient commentés dans le même esprit.

Ce premier verset du dixième chapitre de Job, *mon ame est fatiguée de ma vie*, était souligné.

Une des furieuses tempêtes de l'équinoxe du printemps s'était élevée pendant la nuit : les vents mugissaient; les vagues du

fleuve s'enflaient comme celles de la mer; la pluie tombait en torrents. René crut distinguer des plaintes à travers le fracas de l'orage : il ferma la Bible, s'approcha de la fenêtre, écouta, et n'entendit plus rien. Comme il regagnait le fond de sa prison, les plaintes recommencèrent; il retourna à la fenêtre : les accents de la voix d'une femme parviennent alors distinctement à son oreille. Il dérange la planche qui recouvrait la grille de la croisée, regarde à travers les barreaux, et à la lueur d'un réverbère agité par le vent, il croit distinguer une femme assise sur une borne en face de la prison : « Malheureuse créature ! » lui cria René, « pourquoi restez-vous ex- « posée à l'orage? Avez-vous besoin de « quelques secours ? »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il voit l'espèce de fantôme se lever et accourir sous la tourelle. Le frère d'Amélie reconnaît le vêtement d'une femme indienne; une lueur mobile du réverbère vient en même temps éclairer le visage pâle de Cé-

luta; c'était elle! René tombe à genoux, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Dieu « tout-puissant, » dit-il, « sauve cette « femme! » Céluta a entendu la voix de René; les entrailles de l'épouse et de la mère tressaillent de douleur et de joie. La sœur d'Outougamiz fut quelques moments sans pouvoir prononcer une parole; recouvrant enfin la voix, elle s'écrie : « Guerrier, « où es-tu? je ne te vois pas dans l'ombre « et à travers la pluie. Excuse-moi; je t'im- « portune; je suis venue pour te servir. « Voici ta fille. »

— « Femme, » répondit René, « c'est « trop de vertu! retire-toi; cherche un abri; « n'expose pas ta vie et celle de ta fille. Oh! « qui t'a conduite ici? »

Céluta répondit : « Ne crains rien, je « suis forte : ne suis-je pas Indienne? Si j'ai « fait quelque chose qui te déplaise, punis- « moi, mais ne me renvoie pas. »

Cette réponse brisa le cœur de René : « Ma bien-aimée, » lui dit-il, « ange de lu-

« mière, fuis cette terre de ténèbres; tu es « ici dans un antre où les hommes te dévo- « reront. Du moins pour le moment, tâche « de trouver quelque retraite. Tu revien- « dras, si tu le veux, quand l'orage sera « dissipé. »

Cette permission vainquit en apparence la résistance de Céluta. « Bénis ta fille, » dit-elle à René, « avant que je ne m'éloi- « gne; elle est faible : la pâture a manqué « au petit oiseau, parce que son père n'a « pu lui aller chercher des graines dans la « savane. »

En disant cela, la mère ouvrit le méchant manteau chargé de pluie, sous lequel elle tenait sa fille bien abritée; elle éleva l'innocente créature vers la tourelle pour recevoir la bénédiction de René. René passa ses mains à travers les barreaux, les étendit sur la petite Amélie, et s'écria : « Enfant! « ta mère te reste. »

Céluta cacha de nouveau son trésor dans son sein, et feignit de se retirer; mais elle

n'essaya point de retourner aux pirogues qui l'avaient amenée, et elle s'arrêta à quelque distance de la prison.

Céluta, Mila et Outougamiz étaient arrivés au fort Rosalie au moment où Adario, après avoir étouffé son fils, venait d'être plongé dans les cachots : ils furent arrêtés, comme parents et complices du Sachem et de René. La colonie se croyait au moment d'être attaquée par les Natchez : on ne voyait que des hommes et des femmes occupés à mettre à l'abri les meubles et les troupeaux de leurs habitations, à élever des redoutes, à creuser des fossés, tandis que les soldats sous les armes occupaient toutes les avenues du fort. Le mouvement de la foule avait séparé Céluta de Mila et d'Outougamiz : celui-ci, en voulant défendre l'Indienne dont l'extrême gentillesse provoquait la grossièreté d'une troupe d'habitants débauchés, fut traité de la manière la plus barbare.

Chactas n'était plus au fort Rosalie quand la fille de Tabamica y vint chercher des

renseignements sur le voyage de René. Les jeunes Sauvages avaient enlevé le Sachem au milieu du tumulte, et l'avaient reporté aux Natchez; mais Céluta retrouva son protecteur accoutumé. Le péril, qui paraissait imminent, avait forcé Chépar de lever les arrêts de d'Artaguette : le capitaine rencontra Céluta comme Fébriano la faisait traîner en prison, avec une espérance impure qu'il ne dissimulait point. « Je réclame « ma sœur, » dit d'Artaguette, en poussant rudement Fébriano; « j'en répondrai au « commandant. Quant à vous, Monsieur, » ajouta-t-il, en regardant le misérable soldat jusqu'au fond de l'ame, « vous savez où me « trouver. »

Après avoir conduit Céluta dans une maison au bord du fleuve, le capitaine envoya le grenadier Jacques chercher la négresse Glazirne, qui parlait la langue des Natchez. Cette pauvre femme accourut avec son enfant, et servit de truchement à une autre femme infortunée comme elle. D'Artaguette apprit alors à Céluta que René

était descendu à la Nouvelle-Orléans, dans le dessein de solliciter la délivrance d'Adario. « Je ne l'ai pu retenir, » dit-il, « et « peut-être n'ai-je qu'un moment pour « vous sauver vous-même. Où voulez-vous « aller ? »

— « Retrouver mon mari, » répondit Céluta.

La négresse traduisit aisément ces simples paroles : la langue et le cœur des épouses sont les mêmes sous les palmiers de l'Afrique et sous les magnolias des Florides.

Des Yazous, qui se trouvaient au fort Rosalie, étaient prêts à se rendre à la Nouvelle-Orléans : d'Artaguette proposa à sa sœur adoptive de la confier à ces Sauvages ; elle accepta avec joie la proposition. Le capitaine lui donna un billet pour le général d'Artaguette, et un autre pour Harlay : il recommandait le couple infortuné à son frère et à son ami. Céluta s'embarqua sur les pirogues qui déployèrent au souffle du nord leurs voiles de jonc et de plumes.

La flottille des Yazous toucha à la Nou-

velle-Orléans le jour même où le frère d'Amélie avait comparu devant le Conseil. Céluta ne put descendre à terre que le soir: pour comble de malheur, elle avait perdu les billets du capitaine. La nièce d'Adario savait à peine quelques mots de français; elle pria le chef indien, qui venait souvent à la Nouvelle-Orléans échanger des pelleteries contre des armes, de s'informer du sort de René. Le Sauvage n'alla pas loin sans apprendre ce que Céluta désirait connaître : il sut que le fils adoptif de Chactas était enfermé dans la hutte du sang [1], et qu'on lui devait casser la tête; tel était le bruit populaire.

La fille de Tabamica, au lieu d'être abattue par ce récit, sentit son ame s'élever : celle qui, timide et réservée, rougissait à la seule vue d'un étranger, se trouva tout à coup le courage d'affronter une ville remplie d'hommes blancs; elle demanda au chef sauvage s'il savait où était la hutte du

1. La prison.

sang, et s'il l'y pourrait conduire : sur la réponse affirmative du chef, Céluta, portant Amélie à son sein, suivit son guide. La nuit était déjà avancée, et la pluie commençait à tomber lorsqu'ils arrivèrent au noir édifice. Le Yazou le montrant de la main à la femme Natchez, lui dit : « Voilà « ce que tu cherches, » et la quittant, il retourna à ses pirogues.

Restée seule dans la rue, Céluta contemplait les hauts murs de la prison, ses tourelles, ses doubles portes, ses guichets surbaissés, ses fenêtres étroites défendues par des grilles; demeure formidable qui avait déjà l'air antique de la douleur, sur cette terre nouvelle, dans une colonie d'un jour. Les Européens n'avaient point encore de tombeaux en Amérique, qu'ils y avaient déjà des cachots : c'étaient les seuls monuments du passé pour cette société sans aïeux et sans souvenirs.

Consternée à la vue de cette bastille, Céluta demeura d'abord immobile, puis frappa doucement à une porte; le soldat

de garde contraignit l'Indienne à se retirer. Elle fit le tour de la prison par des rues de plus en plus désertes : le ciel continuant à se charger de nuages, et les roulements de la foudre se multipliant, l'infortunée s'assit sur la borne où René l'aperçut du haut de la tour. Elle mit sa fille sur ses genoux, se pencha sur elle pour la garantir de la pluie et la réchauffer contre son cœur. Un violent coup de tonnerre ayant fait lever les yeux à Céluta, elle fut frappée d'un rayon de lumière qui s'échappait à travers une fenêtre grillée : par un instinct secret, elle ne cessa plus de regarder cette lumière qui éclairait l'objet d'un si tendre et si fidèle amour. Plusieurs fois Céluta appela René; les vents emportèrent ses cris. Ce fut alors qu'elle commença à chanter de longues chansons, dont l'air triste et les paroles plaintives lui servirent à la fois à se faire entendre de son mari et à endormir son enfant.

Cette pauvre jeune mère, après avoir été reconnue du frère d'Amélie, s'était retirée

pour lui obéir. Elle languissait à quelque distance : ses membres étaient engourdis; le froid et la pluie avaient pénétré jusqu'à sa fille, qui se glaçait au sein maternel.

Céluta promenait des regards tristes sur ces déserts habités où pas une cabane ne s'ouvrait à ses misères, quand elle découvrit auprès d'elle une petite lueur qui semblait sortir de terre. Une trappe se leva; une femme âgée mit la tête au soupirail pour voir si l'orage commençait à s'éloigner. Cette vieille aperçut Céluta. « Oh! pauvre « Indienne, » s'écria-t-elle, « descends vite « ici. » Elle acheva d'ouvrir la trappe, et, avançant une main ridée, elle aida l'épouse de René à descendre dans le caveau dont elle referma l'entrée.

Il n'y avait dans cette espèce de souterrain qu'un lit recouvert d'un lambeau de laine : une serge grossière, clouée à une poutre, servait de rideau à cette couche. Deux morceaux de bois vert, dans le milieu d'un large foyer, jetaient, sans se consumer, de grosses fumées : une lampe de

fer suspendue à un crochet, brûlait dans le coin noirci de ce foyer. Une escabelle était placée devant un rouet dont la fusée de coton annonçait le travail de la maîtresse de ce réduit.

La vieille femme jeta dans le feu quelques copeaux, et prenant son escabelle, elle en voulut faire les honneurs à Céluta.

« Femme-Chef de la cabane profonde, » dit l'Indienne, « tu es une matrone; tu dois « être la lumière du Conseil des guerriers « blancs, si j'en juge par ton hospitalité. « A toi appartient la natte; moi je ne suis « encore qu'une jeune mère. »

En disant cela, Céluta s'assit sur la pierre du foyer, débarrassa sa fille de ses langes trempés d'eau, et la présenta à la flamme.

« Bon! voici un enfant à présent! » s'écrie la vieille dans la langue de la sœur d'Outougamiz. « Tu es Natchez? J'ai été « long-temps aux Natchez; mais, pauvre « chétive créature, comme tu es mouillée! « que tu as l'air malade! Et puis voilà un « enfant! »

Céluta fondit en larmes, en entendant des paroles si affectueuses prononcées dans la langue de son pays; elle se jeta au cou de la matrone. « Attends, attends, » dit celle-ci. Elle courut en trébuchant à son lit, en arracha la couverture qu'elle vint chauffer au feu, dépouilla malgré elle Céluta d'une partie de ses vêtements, et l'enveloppa avec le nourrisson dans la couverture brûlante.

« Vénérable femme blanche, aussi bonne « que la femme noire du fort, » disait Céluta, « je suis bien malheureuse de ne t'avoir « pas reçue dans ma cabane aux Natchez. »

La femme blanche n'écoutait pas; elle préparait du lait dans une calebasse. Elle l'offrit à l'Indienne, qui fut obligée d'y porter ses lèvres, afin de ne pas déplaire à son hôtesse.

La vieille prit alors la petite Amélie, et la déposa dans son tablier; chantant d'une voix cassée, elle faisait danser devant la flamme l'enfant qui souriait. Céluta regardait ces jeux avec des yeux de mère, tandis

que toutes ses pensées se reportaient vers son mari.

« Jacques était tout comme cela quand « il était petit, » dit la vieille ; « bon enfant ! « ne pleurant jamais ! Il avait seulement les « cheveux plus noirs que ceux de cette mi- « gnonne. »

— « Quel était ce Jacques, ma mère ? » dit Céluta.

— « Comment ! » reprit la vieille femme avec vivacité, « Jacques, mon fils ! tout le « monde le connaît : un des plus beaux gre- « nadiers qui soient dans les troupes du « roi, et un des plus vaillants aussi. Le « brave garçon ! c'est lui qui me nourrit ; « sans lui je ne pourrais pas vivre, car je « suis trop vieille pour travailler. Je suis « bien fâchée de n'avoir pas la dernière « lettre que mon fils m'écrivait, je te la « lirais : si le capitaine d'Artaguette savait « ce que Jacques dit de lui, il serait bien « fier. Ils ont été ensemble, Jacques et le « capitaine, chercher un gentilhomme ap- « pelé René dans une grande caverne... »

Céluta interrompit cette effusion de la tendresse et de l'orgueil maternels, en jetant de nouveau ses beaux bras autour de son hôtesse. « Grand Esprit, » s'écria-t-elle en sanglotant, « tu es la mère de ce pauvre « guerrier, compagnon de mon frère d'Ar- « taguette! C'est la mère de ce guerrier qui « me reçoit dans sa cabane!

— « Qu'as-tu? » demanda la vieille.

— « Ce que j'ai, » dit Céluta; « ne suis-je « pas la femme de René?

— « Comment? » s'écria à son tour la mère de Jacques, « tu serais cette Céluta « qui a sauvé le capitaine, et à cause de « cela ils veulent tuer ton mari! » Le coup frappa Céluta au cœur : elle s'évanouit.

Ayant bientôt repris ses sens par les soins de sa charitable hôtesse, elle lui dit : « Femme blanche, voilà le jour; laisse-moi « retourner à la hutte du sang, je veux re- « joindre mon mari. » La vieille trouva que c'était juste; elle couvrit sa tête d'une petite cornette blanche, et ses épaules d'un petit mantelet rouge; elle prit sa béquille

dans sa main, et se prépara à conduire l'Indienne à la prison.

« Je ne te puis blâmer, » disait-elle à Céluta; « si Jacques fait quelque chose de « bien, et qu'il soit envoyé aux galères, « j'irai aussi avec lui. »

Céluta, vêtue de nouveau de sa tunique indienne, et ayant enveloppé sa fille dans les peaux séchées, monta les degrés perpendiculaires qui conduisaient à la trappe; la vieille la suivit avec peine : quand elles se trouvèrent dans la rue, l'orage était dissipé. Le soleil émergeant d'une nuit sombre, éclairait le fleuve, les campagnes et la ville, de même que sortirent de leur demeure ténébreuse les deux merveilles de l'amour conjugal et de l'amour maternel.

« Nous touchons à la prison, » dit la mère de Jacques; « on ne t'en ouvrira pas « la porte, et tu ne pourras pas parler à « René : si tu m'en crois, nous irons plutôt « chez le gouverneur. » Céluta se laissa conduire par sa vénérable hôtesse.

Elles se mirent en route. Chemin faisant

elles entendirent un bruit confus de cloches et de musique : la vieille se signa pour l'agonie que sonnait la cloche, et s'avança vers le palais du gouvernement, où la musique annonçait une fête.

En réjouissance du mariage prochain d'Adélaïde avec le défenseur de René, un bal avait été donné malgré le procès du frère d'Amélie et l'orage de la nuit; il était dans le caractère du gouverneur de ne rien changer aux choses préparées, quels que fussent les événements. Le bal durait encore, lorsque le jour parut. La mère de Jacques et Céluta entrèrent dans les premières cours du palais; les esclaves blancs et noirs qui attendaient leurs maîtres, s'attroupèrent autour des étrangères : les éclats de rire et les insultes furent prodiguées à l'infortune et à la jeunesse qui se présentaient sous la protection de la vieillesse et de l'indigence. « Si Jacques était ici, » disait la vieille, « comme il vous obligerait à me « faire place! »

Les deux femmes pénétrèrent avec peine jusqu'aux soldats de garde aux portes : ils reconnurent la mère de leur camarade, et la laissèrent passer. Plus loin elle fut arrêtée de nouveau par le concierge. La fête finissait; on commençait à sortir du palais. Adélaïde se montra à une fenêtre avec Harlay; le couple généreux parlait avec vivacité, et semblait oublier la fête; en jetant les yeux dans la cour, il aperçut les étrangères repoussées par le concierge. Le vêtement indien frappa Adélaïde, qui fit signe à la vieille de s'approcher sous le balcon : « Ma jeune dame, » dit la mère de Jacques, « c'est la femme de René qui veut parler à « votre père, et l'on ne nous veut pas lais« ser entrer.

— « La femme du prisonnier ! » s'écria Adélaïde; « cette jeune Sauvage qui a sauvé « le capitaine d'Artaguette ! » Adélaïde, obéissant aux mouvements de son bon cœur, ouvre les portes, et, dans toute la parure du bal d'un brillant hyménée, se précipite

au-devant de la malheureuse Céluta. L'Indienne lui présentait sa fille et lui disait : « Jeune femme blanche, le Grand Esprit « vous bénira : vous aurez un petit guer« rier qui sera plus heureux que ma fille. »
— « Que je suis fâchée de ne pas la com« prendre ! » disait Adélaïde ; « je n'ai jamais « entendu une plus douce voix. »

Dans la pompe de ses adversités, Céluta paraissait d'une beauté divine : son front pâli était ombragé de ses cheveux noirs ; ses grands yeux exprimaient l'amour et la mélancolie ; son enfant, qu'elle portait avec grace sur son sein, montrait son visage riant auprès du visage attristé de sa mère : le malheur, l'innocence et la vertu ne se sont jamais prêté tant de charmes.

Tandis qu'on se pressait autour de Céluta, on entendit au dehors prononcer ces mots dans la foule : « Vous ne passerez pas ! » Une voix d'homme répondait à des menaces, mais dans une langue inconnue. Le mouvement s'accroît ; un Sauvage, défen-

dant une femme, se débat au milieu des soldats, et poussé et repoussé arrive jusqu'à la porte du palais. Il disait, les yeux étincelants :

« Je suis venu chercher mon ami par « l'ordre de ce Manitou (et il montrait une « chaîne d'or); je ne veux faire de mal à « personne. Mais est-il ici un guerrier qui « m'ose empêcher de passer? »

— « Mon frère! » s'écria Céluta.

— « Oh! bien! » dit Mila : « Outougamiz, « voici ta sœur! »

La mère de Jacques expliquait ce colloque à Adélaïde, qui fit entrer tous ces Sauvages dans le palais.

« Bon Manitou! » disait Mila en embrassant son amie, « que je hais ces chairs blan- « ches! Nous avons frappé à leurs cabanes « pour demander l'hospitalité, et on nous « a presque battus. Et puis de grandes huttes « si larges! si vilaines! des guerriers si sau- « vages! »

— « Tu parles trop, » dit Outougamiz.

« Cherchons Ononthio[1]; il faut qu'il me « rende mon ami à l'instant. »

Outougamiz quitte Céluta, et, suivi de Mila, fend la presse à travers les salles. Les spectateurs regardaient avec surprise ce couple singulier qui, occupé d'un sentiment unique, n'avait pas l'air d'être plus étonné au milieu de ce monde nouveau, que s'il eût été dans ses bois.

« Ne me déclarez pas la guerre, » disait Outougamiz en avançant toujours, « vous « vous en repentiriez. » Faisant tourner son casse-tête, il ouvrait à Mila un large chemin. La confusion devient générale : la musique se tait, le bal cesse, les femmes fuient. Le roulement des carrosses qui veulent s'éloigner, le bruit du tambour qui rappelle les soldats, la voix des officiers qui font prendre les armes, ajoutent au sentiment de terreur, et augmentent le désordre. Adélaïde, la mère de Jacques, Céluta, Mila, Outougamiz, sont emportés et séparés par

1. Le gouverneur

la foule : le gouverneur montra un grand ressentiment de cette scène.

Le Conseil de guerre s'était assemblé afin de prononcer l'arrêt qui devait être lu à René dans la prison. Les charges examinées de nouveau ne parurent pas suffisantes pour motiver la peine de mort, mais le frère d'Amélie fut condamné à être transporté en France, comme perturbateur du repos de la colonie. Un vaisseau du roi devait mettre à la voile dans quelques heures; le gouverneur, irrité du bruit dont René avait été l'objet, ordonna d'exécuter sur-le-champ la sentence et de transporter le prisonnier à bord de la frégate.

René connut presque à la fois le jugement qui le condamnait à sortir de la Louisiane, et l'ordre de l'exécution immédiate de ce jugement : il se serait réjoui de mourir, il fut consterné d'être banni. Renvoyer en France le frère d'Amélie, c'était le reporter à la source de ses maux. Cet homme, étranger sur ce globe, cherchait en vain un coin de terre où il pût reposer sa tête :

partout où il s'était montré, il avait créé des misères. Que retrouverait-il en Europe? une femme malheureuse. Que laisserait-il en Amérique? une femme malheureuse. Dans le monde et dans le désert son passage avait été marqué par des souffrances. La fatalité qui s'attachait à ses pas le repoussait des deux hémisphères; il ne pouvait aborder à un rivage qu'il n'y soulevât des tempêtes : sans patrie entre deux patries, à cette ame isolée, immense, orageuse, il ne restait d'abri que l'Océan.

En vain René demanda à ne pas subir le supplice de l'existence; en vain il sollicita la commutation de la peine de vivre en un miséricordieux arrêt de mort : on ne l'écouta point. Il désira parler à Céluta; on n'admit pas que cette Indienne fût sa femme légitime; on lui refusa toute communication avec elle pour abréger des scènes qui troublaient, disait-on, la tranquillité publique.

L'arrivée d'une troupe d'Yazous, suivie de celle d'Outougamiz, avait donné lieu à mille bruits : on prétendait que des Sau-

vages s'étaient introduits en grand nombre dans la ville avec le dessein de délivrer leur chef, le guerrier blanc. Ces bruits parurent assez inquiétants au gouverneur, pour qu'il fît border d'infanterie et de cavalerie la route que René devait suivre en se rendant de la prison au fleuve.

Le palais du gouvernement n'était pas loin de la prison : Céluta suivant le cours de la foule, se retrouva bientôt devant le sombre édifice dont le souvenir était trop bien gravé dans sa mémoire. Là, le torrent populaire s'était élargi et arrêté; Céluta ignorait ce qui se passait; mais en voyant cette multitude autour de la hutte du sang, elle comprit qu'un nouveau désastre menaçait la tête de René. Repoussée d'un peuple ennemi des Sauvages, elle ne trouva de pitié que chez les soldats; ils la laissèrent entrer dans leurs rangs : les mains armées sont presque toujours généreuses; rien n'est plus ami de l'infortune que la gloire.

Deux heures s'étaient écoulées de cette

sorte, lorsqu'un mouvement général annonça la translation du prisonnier. Un piquet de dragons, le sabre nu, sort de la cour intérieure de la prison; il est suivi d'un détachement d'infanterie, et derrière ce détachement, entre d'autres soldats, marche le frère d'Amélie.

Céluta s'élance et tombe aux pieds de son mari avec son enfant; René se penche sur elles, les bénit de nouveau; mais la voix lui manque pour dire un dernier adieu à la fille et à la mère. Le cortège s'arrête, les larmes coulent des yeux des soldats. Céluta se relève, entoure René de ses bras, et s'écrie: « Où menez-vous ce « guerrier? pourquoi m'empêcheriez-vous « de le suivre? son pays n'est-il pas le « mien? »

— « Ma Céluta, » disait René, « retourne « dans tes forêts, va embellir de ta vertu « quelque solitude que les Européens n'aient « point souillée; laisse-moi supporter mon « sort, je ne te l'ai déjà que trop fait par- « tager! »

— « Voilà mes mains, » répondit Céluta, « qu'on les charge de fers; que l'on « me force, comme Adario, à labourer le « sillon : je serai heureuse si René est à « mes côtés. Prends pitié de ta fille; je « l'ai portée dans mon sein. Permets que « je te suive comme ton esclave, comme la « femme noire des blancs. Me refuseras-tu « cette grace? »

Cette scène commençait à attendrir la foule impitoyable qui, un moment auparavant, trouvait la sentence trop douce, et qui aurait salué avec des hurlements de joie le supplice de René. Le commissaire chargé de faire exécuter l'arrêt du Conseil, ordonne de séparer les deux époux et de continuer la marche; mais un Sauvage se courbant et passant sous le ventre des chevaux se réunit au couple infortuné et s'écrie : « Me voici encore! Je l'ai sauvé des « Illinois, je le sauverai bien de vos mains, « guerriers de la chair blanche! »

— « C'est vrai, » dit Mila sortant à son tour de la foule.

— « Et si Jacques était ici, » dit une vieille femme, « tout cela ne serait pas ar-« rivé. »

Forcés, à regret, d'obéir, les militaires écartèrent Céluta, Mila, Outougamiz et la mère de Jacques : René est conduit au rivage du Meschacebé. La chaloupe de la frégate que montaient douze forts matelots, et que gardaient des soldats de marine, attendait le prisonnier : on l'y fait entrer. Au coup de sifflet du pilote, les douze matelots enfoncent à la fois leurs rames dans le fleuve : la chaloupe glisse sur les vagues, comme la pierre aplatie, qui, lancée par la main d'un enfant, frappe le flot, se relève, bondit et rebondit en effleurant la surface de l'onde.

Céluta s'était traînée sur le quai. Une frégate était mouillée au milieu du Meschacebé; virée à pic sur une ancre, elle plongeait un peu la proue dans le fleuve : son pavillon flottait au grand mât; ses voiles étaient à demi déferlées : on apercevait des matelots sur toutes les vergues et

de grands mouvements sur le pont. La chaloupe accoste le vaisseau : tous ceux qui étaient dans cette chaloupe montent à bord; la chaloupe elle-même est enlevée et suspendue à la poupe du bâtiment. Une lumière et une fumée sortent soudain de la frégate, et le coup de canon du départ retentit : de longues acclamations y répondent du rivage. Céluta avait aperçu René : elle tombe évanouie sur des balles de marchandises qui couvraient le quai.

Ce fut alors qu'un Sauvage s'élança dans le Meschacebé, s'efforçant de suivre à la nage le vaisseau qui fuyait devant une forte brise, tandis qu'une Indienne se débattait entre les bras de ceux qui la retenaient, pour l'empêcher de se précipiter dans les flots.

Un murmure lointain se fait entendre; il approche : la foule qui commençait à se disperser se rassemble de nouveau. Voici venir un officier qui disait à des soldats : « Où est-elle? où est-elle? » et ils répondaient : « Ici, mon capitaine, » lui mon-

trant Céluta sur les ballots. D'Artaguette se précipite aux genoux de Céluta. « Femme, » s'écria-t-il, « que ton ame, au séjour de « paix qu'elle habite, reçoive les vœux de « celui qui te doit la vie et que tu honorais « du nom de frère ! »

A ces paroles, les soldats mettent un genou en terre comme leur capitaine; la multitude, emportée par ce sentiment du beau qui touche quelquefois les ames les plus communes, se prosterne à son tour et prie pour l'Indienne : le bruit du fleuve qui battait ses rives accompagnait cette prière, et la main de Dieu pesait sur la tête de tant d'hommes involontairement humiliés aux pieds de la vertu.

Céluta ne donnait aucun signe de vie; la profonde léthargie dans laquelle elle était plongée ressemblait absolument à la mort; mais sa fille vivait sur son sein et semblait communiquer quelque chaleur au cœur de sa mère. L'épouse de René avait la tête penchée sur le front d'Amélie, comme si, en voulant donner un dernier baiser à son

enfant, elle eût expiré dans cet acte maternel.

En ce moment on vint dire à d'Artaguette qu'il y avait là tout auprès, une autre Indienne qui ne cessait de pleurer. « C'est Mila ! » s'écria le capitaine ; « qu'on « lui dise mon nom, et elle va venir. » Les soldats apportent dans leurs bras Mila échevelée, le visage meurtri, les habits déchirés. Elle n'eut pas plus tôt reconnu d'Artaguette qu'elle se jeta dans son sein s'écriant : « C'est lui qui est une bonne chair blanche ! « Il ne m'empêchera pas de mourir, » et suspendant ses bras au cou du capitaine, elle se serrait fortement contre lui.

Mais tout à coup elle aperçoit Céluta, elle quitte d'Artaguette, se précipite sur son amie, en disant : « Céluta ! ma mère ! « meilleure que ma mère ! sœur d'Outou-« gamiz ! femme de René ! voici Mila ! elle « est seule ! Comment vais-je faire pour « enterrer tes os, car tu n'es pas aux Nat-« chez ? Il n'y a ici que des méchants qui « n'entendent rien aux tombeaux. »

Les soldats firent alors un mouvement : ils répétaient tous ces mots : « Entrez, « entrez, notre mère. » Et la mère de Jacques avec sa cornette blanche, son manteau d'écarlate et sa béquille, s'avança dans le cercle des grenadiers.

« Mon capitaine, » dit-elle à d'Artaguette, « voici la mère de Jacques, qui « vient aussi voir ce que c'est que tout ceci. « Je suis bien vieille pourtant, comme dit « le conseiller Harlay qui est un honnête « homme, et Dieu soit loué ! car il n'y en « a guère. »

La vieille avisant Céluta : « Bon Dieu ! « n'est-ce pas là la jeune femme à qui j'ai « donné à manger cette nuit? Comme elle « parlait de vous, mon capitaine ! » — « Pauvre vieille créature, » dit d'Artaguette ! « seule dans toute une ville, rece- « voir, réchauffer, nourrir Céluta ! Et toi- « même nourrie de la paye de ce digne « soldat ! »

La mère de Jacques examinait attentivement Céluta ; elle prit une de ses mains.

« Retire-toi, matrone blanche, » lui dit Mila : « tu ne sais pas pleurer. »

— « Je le sais aussi bien que toi, » repartit en natchez la vénérable française.

— « Magicienne, » s'écria Mila effrayée, « qui t'a appris la langue des chairs rou-« ges ? »

— « Capitaine, » dit la mère de Jacques sans écouter Mila, « cette jeune femme « n'est pas morte : vite du secours ! » Mille voix répètent : « Elle n'est pas morte ! »

Céluta donnait en effet quelques signes de vie. « Allons, grenadiers, » dit la vieille à qui on laissait tout faire, « il faut sauver « cette femme qui a sauvé votre capitaine ; « portons la mère et l'enfant chez le gé-« néral d'Artaguette. »

Un dragon prêta son manteau ; on y coucha Céluta ; Mila prit dans ses bras la petite Amélie, et ne pleurait plus qu'Outougamiz et René. Des soldats soulevant le manteau par les quatre coins enlevèrent doucement la fille de Tabamica ; le cortège se mit en marche.

Le soleil, qui se couchait, couvrait d'un réseau d'or les savanes et la cime aplatie des cyprières sur la rive occidentale du fleuve; sur la rive orientale, la métropole de la Louisiane opposait ses vitrages étincelants aux derniers feux du jour : les clochers s'élevaient au-dessus des ondes, comme des flèches de feu. Le Meschacebé roulait entre ces deux tableaux ses vagues de rose, tandis que les pirogues des Sauvages et les vaisseaux des Européens présentaient aux regards leurs mâts ou leurs voiles teints de la pourpre du soir.

Déposée sur une couche, dans un salon de l'habitation du frère du capitaine d'Artaguette, Céluta ne parlait point encore; ses yeux entr'ouverts étaient enveloppés d'une ombre qui leur dérobait la lumière. Des cris prolongés de *Vive le Roi!* se font entendre au dehors; la porte de la salle s'ouvre avec fracas : le grenadier Jacques, tête nue, sans habit, les reins serrés d'une forte ceinture, paraît : « Les voici, » dit-il. René entre avec Outougamiz : personne ne

pouvait parler dans le saisissement de l'étonnement et de la joie.

« Mon capitaine, » reprit le grenadier, adressant la parole à d'Artaguette, « j'ai « exécuté vos ordres; mais on m'a remis « les paquets trop tard; la frégate était « partie. J'ai couru le plus vite que j'ai pu « à travers les marais, afin de la rejoindre « au Grand Détour : heureusement elle « avait été obligée de laisser tomber l'an- « cre, le vent étant devenu contraire. Je « me suis jeté à la nage pour aller à bord, « et j'ai rencontré au milieu du fleuve ce « terrible Sauvage que j'avais vu au combat « du fort Rosalie; il était prêt à se noyer « quand je suis arrivé à lui. »

Mila a volé dans les bras d'Outougamiz; René est auprès de Céluta; Jacques soutient sa vieille mère, qui lui essuie le front et les cheveux; Adélaïde et Harlay se viennent joindre à leurs amis.

Céluta commençait à faire entendre quelques paroles inarticulées d'une douceur extrême. « Elle vient de la patrie des Anges, »

dit le capitaine; « elle en a rapporté le lan-« gage. » Mila, qui regardait Adélaïde, disait : « C'est Céluta ressuscitée en femme « blanche. » Tous les cœurs étaient pleins des plus beaux sentiments : la religion, l'amour, l'amitié, la reconnaissance se mêlaient à ce soulagement qui suit une grande douleur passée. Ce n'était pas, il est vrai, un retour complet au bonheur, mais c'était un coup de soleil à travers les nuages de la tempête. L'ame de l'homme, si sujette à l'espérance, saisissait avec avidité ce rayon de lumière, hélas trop rapide! « Tout « le monde pleure encore! » disait Mila; « mais c'est comme si l'on riait. »

Ces rencontres en apparence si mystérieuses s'expliquaient avec une grande simplicité. Le capitaine d'Artaguette avait tour à tour sauvé et délivré au fort Rosalie René, Céluta, Mila et Outougamiz; Céluta, Mila et Outougamiz avaient suivi René à la Nouvelle-Orléans, tous trois entraînés par le dévouement au malheur, tous trois arrivés à quelques heures de distance les

uns des autres, pour se mêler à des scènes de deuil et d'oppression.

D'une autre part, Ondouré s'était vu au moment d'être pris dans ses propres pièges: s'il avait désiré une attaque de Chépar contre Adario et Chactas, pour se délivrer du joug de ces deux vieillards, il ne s'attendait pas à la scène que produisit l'esclavage du premier Sachem. Il craignit que ces violences, en amenant une rupture trop prompte entre les Français et les Sauvages, ne fissent avorter tout son plan. Dans cette extrémité, l'édile, fécond en ressources, se hâta d'offrir l'abandon des terres pour le rachat de la liberté d'Adario; Chépar accepta l'échange, et d'Artaguette fut chargé de porter la convention à la Nouvelle-Orléans.

Le capitaine arriva à l'instant même où le Conseil venait de prononcer la sentence contre René. D'Artaguette, après avoir annoncé au gouverneur la pacification des troubles, réclama le prisonnier comme son ami et comme son frère. Il montra des let-

tres d'Europe qui prouvaient que René tenait à une famille puissante. Cette découverte agit plus que toute autre considération sur un homme à la fois prudent et ambitieux :

« Si vous croyez, » dit le gouverneur au capitaine, « qu'on a trop précipité cette af-« faire, il est encore temps d'envoyer un « contre-ordre; mais qu'on ne me parle « plus de ce René, en faveur duquel Har-« lay et Adélaïde n'ont cessé de m'importu-« ner depuis trois jours. »

La cédule pour l'élargissement du prisonnier fut signée; mais délivrée trop tard, elle serait devenue inutile sans le dévouement du grenadier Jacques : le capitaine avait amené avec lui ce fidèle militaire. Tandis que celui-ci suivait la frégate, d'Artaguette, instruit de toutes les circonstances de l'apparition de Céluta, de Mila et d'Outougamiz, s'empressa de chercher ces infortunés : il fut ainsi conduit par les soldats au lieu où il trouva Céluta expirante.

Le bonheur, ou ce qui semblait être le

bonheur comparé aux maux de la veille, rendit à l'épouse de René, sinon toutes ses forces, du moins tout son amour. Le capitaine d'Artaguette et le général son frère se proposèrent de donner à leurs amis une petite fête, bien différente de celle qu'avait entrevue Céluta au palais du gouverneur. Adélaïde et Harlay y furent invités les premiers; Jacques et sa mère étaient du nombre des convives. La riante *villa* du général avait été livrée à ses hôtes, et Mila et Outougamiz s'en étaient emparés comme de leur cabane.

Le simple couple n'avait pas plus tôt vu tout le monde heureux, qu'il ne s'était plus souvenu de personne: après avoir parcouru les appartements et s'être miré dans les glaces, il s'était retiré dans un cabinet rempli de toutes les parures d'une femme.

« Eh bien ! » dit Mila, « que penses-tu « de cette grande hutte? »

— « Moi, » dit Outougamiz, « je n'en « pense rien. »

— « Comment ! tu n'en penses rien ? » répliqua Mila en colère.

— « Écoute, » dit Outougamiz, « tu « parles maintenant comme une chair blan-« che, et je ne t'entends plus. Tu sais que « je n'ai point d'esprit : quand René est fait « prisonnier par les Illinois ou par les « Français, je m'en vais le chercher. Je « n'ai pas besoin de penser pour cela ; je ne « veux point penser du tout, car je crois « que c'est là le mauvais Manitou de « René. »

— « Outougamiz, » dit Mila en croisant les bras et s'asseyant sur le tapis, « tu me « fais mourir de honte parmi toutes ces « chairs blanches ; il faut que je te ramène « bien vite. J'ai fait là une belle chose de te « suivre ! Que dira ma mère ? Mais tu m'é-« pouseras, n'est-ce pas ? »

— « Sans doute, » dit Outougamiz, « mais dans ma cabane et non pas dans cette « grande vilaine hutte. As-tu vu ce Sachem « à la robe noire, qui était pendu au mur,

« qui ne remuait point, et qui me suivait « toujours des yeux [1] ? »

— « C'est un Esprit, » répondit Mila. « La « grande salle où je me voyais quatre fois [2], « me plaît assez : elle n'est cependant bonne « que pour les Blancs, chez lesquels il y a « plus de corps que d'ames. »

— « N'est-ce pas de la salle des ombres « dont tu veux parler? » dit Outougamiz. « Elle ne me plaît point du tout à moi : je « voyais plusieurs Mila, et je ne savais la- « quelle aimer. Retournons à nos bois, nous « ne sommes pas bien ici. »

— « Tu as raison, » dit Mila, « et j'ai « peur d'être jugée comme René. »

— « Comment jugée? » s'écria Outougamiz.

— « Bon, » repartit Mila, « est-ce que je « ne t'aime pas? est-ce que je n'ai pas pitié « de ceux qui souffrent? est-ce que je ne suis « pas juste, belle, noble, désintéressée? N'en

1. Un portrait.

2. Des glaces.

« voilà-t-il pas assez pour me faire juger et « mourir, puisque c'est pour cela qu'ils vou- « laient casser la tête à René? »

— « Partons, Mila! » dit Outougamiz. « Léger nuage de la lune des fleurs! le ma- « tin ne te colorerait point ici dans un ciel » bleu; tu ne répandrais point la rosée sur « l'herbe du vallon; tu ne te balancerais « point sur les brises parfumées. Sous le ciel « nébuleux des chairs blanches, tu demeu- « rerais sombre; la pluie de l'orage tombe- « rait de ton sein, et tu serais déchirée par « le vent des tempêtes. »

Mila se souvint que l'heure du festin approchait. On lui avait dit que tout ce qui était dans le cabinet était pour elle : elle se plaça devant une glace, essayant les robes qu'elle ne savait comment arranger; elle finit cependant par se composer, avec des voiles, des plumes, des rubans et des fleurs, un habillement que n'aurait pas repoussé la Grèce. Suivie d'Outougamiz avec un mélange d'orgueil et de timidité, elle se rendit à la salle du festin.

Céluta était aussi parée, mais parée à la manière des Indiennes : elle avait refusé un vêtement européen malgré les prières d'Adélaïde. Sur un lit de repos, elle recevait les marques de bienveillance qu'on lui prodiguait avec une confusion charmante, mais sans cet air d'infériorité que donne chez les peuples civilisés une éducation servile : elle n'avait au visage que cette rougeur que les bienfaits font monter d'un cœur reconnaissant sur un front ouvert.

Mila fit la joie du festin. Tous les yeux étaient fixés avec admiration sur Outougamiz, dont René avait raconté les miracles. « Comme il ressemble à sa sœur, » disait Adélaïde qui ne se lassait point de le regarder. « Quel frère et quelle sœur ! » répétait-elle. A ces noms de frère et de sœur, René avait baissé la tête.

« Mila la blanche, » dit la future épouse d'Outougamiz à Adélaïde, « tu ris, mais « j'ai cependant noué ma ceinture aussi « bien que toi. » René servait d'interprète. Adélaïde fit demander à Mila pourquoi elle

l'appelait Mila la blanche. Mila posa la main sur le cœur de Harlay son voisin, ensuite sur celui d'Adélaïde qui rougissait, et elle se prit à rire : « Bon, » s'écria-t-elle, « demande-moi encore pourquoi je t'appelle « Mila la blanche! Voilà comme je rougis « quand je regarde Outougamiz. »

On ne brise point la chaîne de sa destinée : pendant le repas, d'Artaguette reçut une lettre du fort Rosalie. Cette lettre écrite par le père Souël, momentanément revenu aux Natchez, avertissait le capitaine qu'une nouvelle dénonciation contre René venait d'être envoyée au gouverneur-général ; que malgré la délivrance d'Adario, on conservait de grandes inquiétudes ; que divers messagers étaient partis des Natchez dans un dessein inconnu ; qu'Ondouré accusait Chactas et Adario de l'envoi des messagers, tandis qu'il était probable que ces négociations secrètes avec les nations indiennes étaient l'œuvre même d'Ondouré et de la Femme-Chef. Le père Souël ajoutait que si René avait été rendu à la liberté, il lui con-

seillait de ne pas rester un seul moment à la Nouvelle-Orléans, où ses jours ne lui paraissaient pas en sûreté.

D'Artaguette, après le repas, communiqua cette lettre à René, et l'invita à retourner sur-le-champ aux Natchez. « Moi-« même, » dit-il, « je partirai incessamment « pour le fort Rosalie; ainsi nous allons « bientôt nous retrouver. Quant à Céluta, « vous n'avez plus rien à craindre : il lui « serait impossible dans ce moment de vous « suivre, mais mon frère, Adélaïde et Har-« lay lui serviront de famille; lorsqu'elle « sera guérie, elle reprendra le chemin de « son pays : vous la pourrez venir chercher « vous-même à quelque distance de la Nou-« velle-Orléans. »

René voulait apprendre son départ à Céluta : le médecin s'y opposa, disant qu'elle était hors d'état de soutenir une émotion violente et prolongée. Le capitaine se chargea d'annoncer à sa sœur indienne la triste nouvelle quand René serait déjà loin : il se flattait de rendre le coup moins

rude par toutes les précautions de l'amitié.

Avant de quitter la Nouvelle-Orléans, le frère d'Amélie remercia ses hôtes! Jacques et sa mère, le général d'Artaguette, Adélaïde et Harlay. « Je suis sans doute, » leur dit-il, « un homme étrange à vos yeux; « mais peut-être que mon souvenir vous sera « moins pénible que ma présence. »

René se rendit ensuite auprès de sa femme; il la trouva presque heureuse; elle tenait son enfant endormi sur son sein. Il serra la mère et la fille contre son cœur avec un attendrissement qui ne lui était pas ordinaire : reverrait-il jamais Céluta? quand et dans quelles circonstances la reverrait-il? Rien n'était plus déchirant à contempler que ce bonheur de Céluta : elle en avait si peu joui! et elle semblait le goûter au moment d'une séparation qui pouvait être éternelle! L'Indienne elle-même, effrayée des étreintes affectueuses de son mari, lui dit : « Me faites-vous des adieux? » Le frère d'Amélie ne répondit rien : malheur à qui

était pressé dans les bras de cet homme! il étouffait la félicité.

Dès la nuit même René quitta la Nouvelle-Orléans avec Outougamiz et Mila. Ils remontèrent le fleuve dans un canot indien : en arrivant aux Natchez, un spectacle inattendu se présenta à leurs regards.

Des colons poussaient tranquillement leurs défrichements jusqu'au centre du grand village, et autour du temple du soleil; des Sauvages les regardaient travailler avec indifférence, et semblaient avoir abandonné à l'étranger la terre où reposaient les os de leurs aïeux.

Les trois voyageurs virent Adario qui passait à quelque distance; ils coururent à lui : au bruit de leurs pas, le Sachem tourna la tête, et fit un mouvement d'horreur en apercevant le frère d'Amélie. Le vieillard frappa dans la main de son neveu, mais refusa de prendre la main du mari de sa nièce : René venait d'offrir sa vie pour racheter celle d'Adario!

« Mon oncle, » dit Outougamiz, « veux-« tu que je casse la tête à ces étrangers « qui sèment dans le champ de la patrie? » — « Tout est arrangé, » répondit Adario d'une voix sombre, et il s'enfonça dans un bois.

Outougamiz dit à Mila : « Les Sachems « ont tout arrangé, il ne reste plus à faire « que notre mariage. » Mila retourna chez ses parents dont elle eut à soutenir la colère; elle les apaisa, en leur apprenant qu'elle allait épouser Outougamiz. René se rendit à la cabane de Chactas : le Sachem était au moment de partir pour une mission près des Anglais de la Géorgie.

Devenu le maître de la nation, Ondouré avait dérobé à Chactas la connaissance d'un projet que la vertu de ce Sachem eût repoussé; il éloignait l'homme vénérable, afin qu'il ne se trouvât pas au Conseil général des Indiens, où le plan du conspirateur devait être développé.

Le noble et incompréhensible René garda avec Chactas et le reste des Natchez,

un profond silence sur ce qu'il avait fait pour Adario; il ne lui resta de sa bonne action que les dangers auxquels il s'était exposé. Le frère d'Amélie se contenta de parler à son père adoptif de la surprise qu'il avait éprouvée en voyant les Français promener leur charrue aux environs des Bocages de la Mort : le vieillard apprit à René que cet abandon des terres était le prix de la délivrance d'Adario. Chactas ne connaissait pas la profondeur des desseins d'Ondouré; il ignorait que la concession des champs des Natchez avait pour but de séparer les colons les uns des autres, de les attirer au milieu du pays ennemi, et de rendre ainsi leur extermination plus facile. Par cette combinaison infernale, Ondouré, en délivrant Adario, gagnait l'affection des Natchez, de même qu'il obtenait la confiance des Français en leur payant la rançon d'Adario; rançon qui leur devait être si funeste.

« Au reste, » dit Chactas à René, « les « Sachems m'ont commandé une longue

« absence : ils prétendent que mon expé-
« rience peut être utile dans une négocia-
« tion avec des Européens. Mon grand âge
« et ma cécité ne peuvent servir de prétexte
« pour refuser cette mission : plus on me
« suppose d'autorité, plus je dois l'exemple
« de la soumission, à une époque où per-
« sonne n'obéit. Que ferais-je ici ? Le Grand
« Chef a disparu, le malheur a rendu Adario
« intraitable, ma voix n'est plus écoutée,
« une génération indocile s'est élevée, et
« méprise les conseils des vieillards. On se
« cache de moi, on me dérobe des secrets :
« puissent-ils ne pas causer la ruine de ma
« patrie !

« Toi, René, conserve ta vie pour la
« nation qui t'a adopté ; écarte de ton cœur
« les passions que tu te plais à y nourrir ;
« tu peux voir encore d'heureux jours. Moi
« je touche au terme de la course. En ache-
« vant mon pèlerinage ici-bas, je vais tra-
« verser les déserts où je l'ai commencé,
« ces déserts que j'ai parcourus, il y a

« soixante ans, avec Atala. Séparé de mes « passions et de mes premiers malheurs par « un si long intervalle, mes yeux fermés ne « pourront pas même voir les forêts nou- « velles qui recouvrent mes anciennes tra- « ces et celles de la fille de Lopez. Rien de « ce qui existait au moment de ma capti- « vité chez les Muscogulges, n'existe au- « jourd'hui; le monde que j'ai connu est « passé : je ne suis plus que le dernier arbre « d'une vieille futaie tombée; arbre que le « temps a oublié d'abattre. »

René sortit de chez son père le cœur serré, et présageant de nouveaux malheurs. Arrivé à sa cabane, il la trouva dévastée; il s'assit sur une gerbe de roseaux séchés, dans un coin du foyer dont le vent avait dispersé les cendres. Pensif, il rappelait tristement ses chagrins dans sa mémoire, lorsqu'un nègre lui apporta une lettre de la part du père Souël : ce missionnaire était encore retenu pour quelques jours au fort Rosalie. La lettre venait de France;

elle était de la Supérieure du couvent de.... ; elle apprenait à René la mort de la sœur Amélie de la Miséricorde.

Cette nouvelle, reçue dans une solitude profonde, au milieu des débris de la cabane abandonnée de Céluta, réveilla au fond du cœur du malheureux jeune homme des souvenirs si poignants, qu'il éprouva, pendant quelques instants, un véritable délire. Il se mit à courir à travers les bois comme un insensé. Le père Souël, qui le rencontra, s'empressa d'aller chercher Chactas ; le sage vieillard et le grave Religieux parvinrent un peu à calmer la douleur du frère d'Amélie. A force de prières, le Sachem obtint de la bouche de l'infortuné, un récit long-temps demandé en vain. René prit jour avec Chactas et le père Souël, pour leur raconter les sentiments secrets de son ame. Il donna le bras au Sachem qu'il conduisit, au lever de l'aurore, sous un sassafras, au bord du Meschacebé ; le missionnaire ne tarda pas à arriver au rendez-vous. Assis entre ses

deux vieux amis, le frère d'Amélie leur révéla la mystérieuse douleur qui avait empoisonné son existence [1].

Quelques jours après cette confession déplorable, René fut mandé au Conseil des Natchez : Chactas était parti pour la Géorgie; le père Souël avait repris le chemin de sa mission.

René trouva quelques Sachems, presque tous parents d'Akansie, assemblés dans la cabane du jeune Soleil : Ondouré était à leur tête; il rayonnait de la joie du crime. Les vieillards, fumant leurs calumets dans un profond silence, reçurent le mari de Céluta avec un visage menaçant.

« Prends ces colliers, » lui dit Ondouré d'un air moqueur; « va traiter avec les « Illinois : tu fus la cause de la guerre, « beau prisonnier; sois l'instrument de la « paix. »

Qu'importaient au frère d'Amélie ces

1. Ici se trouvait le récit de René. Voyez l'épisode de *René*, au tome IX de cette collection.

insultes! Qu'était-ce que ces peines communes, auprès des chagrins qui rongeaient son cœur? Il prit les colliers, et sortit en déclarant qu'il obéirait aux ordres des Sachems.

Dans la disposition où se trouvait alors René, ce n'était pas sans un amer plaisir, qu'il se voyait obligé à s'éloigner de Céluta : il la supposait au moment de revenir aux Natchez. Une course solitaire parmi les déserts convenait encore en ce moment au frère d'Amélie : il se pourrait du moins livrer à sa douleur sans être entendu des hommes! Il ne chercha point son frère, alors occupé de son mariage avec Mila : il était trop juste que, pour tant de courage et de sacrifices, Outougamiz jouît d'une lueur de félicité.

Il entrait dans les précautions d'Ondouré d'éloigner le guerrier blanc : il craignait que celui-ci, demeuré aux Natchez, ne démêlât quelque chose des trames ourdies. Le tuteur du Soleil désirait encore que Céluta, à son retour de la Nouvelle-Or-

léans, se trouvât seule, afin qu'elle pût être livrée sans défense aux persécutions d'un détestable amour. Ce chef avait calculé le temps que devait durer le voyage du frère d'Amélie : selon ce calcul de la jalousie et de la vengeance, René ne pouvait revenir aux Natchez que quelques jours avant la catastrophe, assez tôt pour y être enveloppé, trop tard pour la prévenir.

Furieux d'avoir vu sa proie échapper à ses premiers piéges, Ondouré s'était abandonné à de nouvelles calomnies contre le fils adoptif de Chactas. Dans un Conseil assemblé la nuit sur les décombres de la cabane d'Adario, le tuteur du Soleil avait dépeint René comme l'auteur de tous les maux de la nation. Remontant jusqu'au jour de l'arrivée de l'étranger aux Natchez, il avait rappelé les présages sinistres qui signalèrent cette arrivée, la disparition du Serpent sacré, le meurtre des femelles de castor, la guerre contre les Illinois, suite de ce meurtre, et la mort du vieux Soleil,

résultat de cette guerre : Ondouré chargeait ainsi l'innocence de ses propres iniquités.

Entrant dans la vie privée de son rival, le Chef parla de la prétendue infidélité de René envers Céluta, du maléfice du baptême employé pour faire périr un enfant devenu odieux à un père criminel ; il parla du Manitou funeste donné à Outougamiz pour altérer la raison du naïf Sauvage. Ondouré représenta les liaisons du frère d'Amélie et du capitaine d'Artaguette comme la première cause de toutes les trahisons et de toutes les violences des Français.

« Quant aux persécutions que cet homme « semble essuyer de ses compatriotes, » ajouta-t-il, « ce n'est évidemment qu'un jeu entre « des conspirateurs. Remarquez que René « échappe toujours à ces persécutions ap- « parentes : il n'a point été pris aux Nat- « chez avec Adario. Sous le prétexte de « délivrer ce Sachem, il est allé rendre « compte à la Nouvelle-Orléans de ce qui « se passait au fort Rosalie. On a feint de

« juger le mari de Céluta; mais la preuve « que ce n'était qu'un vain appareil, dé- « ployé pour nous donner plus de confiance « dans un traître, c'est que ce traître n'a « point subi sa sentence, et qu'à la grande « surprise des Français eux-mêmes, il est « revenu sain et sauf aux Natchez. Vous « ne douterez pas un moment des perni- « cieuses intrigues de ce misérable, si vous « observez son inclination à errer seul dans « les bois : il craint que sa conscience ne « se montre sur son visage, et il se dérobe « aux regards des hommes. »

Ondouré obtint un succès complet; le Conseil fut convaincu : comment ne l'au- rait-il pas été? Quelle liaison dans les faits! quelle vraisemblance dans les accusations! Tout se transforme en crime : pas un sou- rire qui ne soit interprété, pas une démar- che qui n'ait un but! Les sentiments que René inspire deviennent des sujets de ca- lomnie : s'il a sauvé Mila, c'est qu'il l'a séduite; s'il a fait d'Outougamiz le modèle d'une amitié sublime, c'est qu'il a jeté un

sort à ce simple jeune homme. Des rapports d'estime avec d'Artaguette sont une trahison; un acte religieux est un infanticide; un noble dévouement pour un Sachem, est une basse délation; les persécutions, les souffrances même ne sont que des moyens de tromper, et si René cherche la solitude, c'est qu'il y va cacher des remords ou méditer des forfaits. Dieu tout-puissant! quelle est la destinée de la créature, lorsque le malheur s'attache à ses pas! quelle lumière as-tu donnée aux mortels pour connaître la vérité? quelle est la pierre de touche où l'innocence peut laisser sa marque d'or?

Les Sachems déclarèrent que René méritait la mort et qu'il se fallait saisir du perfide. Ondouré loua le vertueux courroux des Sachems, mais il soutint qu'il était prudent de ne sacrifier le principal coupable qu'avec les autres coupables, une mort prématurée et isolée pouvant faire avorter le plan général. Il proposa donc d'éloigner seulement René jusqu'au jour

où le grand coup serait frappé. Le jongleur déclara que telle était la volonté des Génies : le Conseil adopta l'opinion d'Ondouré.

L'intégrité d'Adario avait elle-même été surprise : l'erreur dans laquelle il était, fut la cause des regards farouches qu'il lança au frère d'Amélie, lorsque celui-ci revint de la Nouvelle-Orléans. Si les Indiens rencontraient l'homme blanc dans les bois, ils se détournaient de lui comme d'un sacrilège. René, qui ne voyait rien, qui n'entendait rien, qui ne se souciait de rien, partit pour le pays des Illinois, ignorant que la sentence de mort dont des juges civilisés l'avaient menacé à la Nouvelle-Orléans, avait été prononcée contre lui aux Natchez par des juges sauvages.

On voit quelquefois à la fin de l'automne une fleur tardive; elle sourit seule dans les campagnes et s'épanouit au milieu des feuilles séchées qui tombent de la cime des bois : ainsi les amours de Mila et d'Outougamiz répandaient un dernier charme sur

des jours de désolation. Avant de demander la jeune fille en mariage, le frère de Céluta se conforma à la coutume indienne, appelée l'*Épreuve du flambeau* : éteindre le flambeau qu'on lui présente, c'est pour une vierge donner son consentement à un hymen projeté.

Outougamiz tenant une torche odorante à la main sortit au milieu de la nuit ; les brises agitaient les rayons d'or de l'étoile amoureuse, comme on raconte que les zéphyrs se jouaient à Paphos, dans la chevelure embaumée de la mère des Graces. Le jeune homme entrevoit le toit de sa maîtresse : des craintes et des espérances soulèvent son sein. Il s'approche, il relève l'écorce suspendue devant la porte de la cabane de Mila, et se trouve dans la partie même de cette cabane, où l'Indienne dormait seule.

La jeune fille était couchée sur un lit de mousse. Un voile d'écorce de mûrier se roulait en écharpe autour d'elle ; ses bras

nus reposaient croisés sur sa tête, et ses mains avaient laissé tomber des fleurs.

Un pied tendu en arrière, le corps penché en avant, Outougamiz contemplait, à la lueur de son flambeau, la scène charmante. Agitée par les illusions d'un songe, Mila murmure quelques mots; un sourire se répand sur ses lèvres. Outougamiz croit distinguer son nom dans des paroles à demi formées; il s'incline au bord de la couche, prend une branche de jasmin des Florides échappée à la main de Mila, et réveille la fille des bois, en passant légèrement sur sa bouche virginale la fleur parfumée.

Mila s'éveille, fixe des regards effrayés sur son amant, sourit, reprend son air d'épouvante, sourit encore. « C'est moi! » s'écrie Outougamiz, « moi, le frère de Cé-« luta, le guerrier qui veut être ton époux. » Mila hésite, avance ses lèvres pour éteindre la torche de l'hymen, retire la tête avec précipitation, rapproche encore sa bouche du flambeau..., la nuit s'étend dans la cabane.

Quelques instants de silence suivirent l'invasion des ombres. Outougamiz dit ensuite à Mila : « Je t'aime comme la lumière « du soleil ; je veux être ton frère. »

— « Et moi ta sœur, » répondit Mila.

— « Tu deviendras mon épouse, » continua l'ami de René ; « un petit guerrier te « sourira ; tu baiseras ses yeux, tu lui chan- « teras les exploits de ses pères ; tu lui « apprendras à prononcer le nom d'Outou- « gamiz. »

— « Tu me fais pleurer, » répondit Mila : « moi je t'accompagnerai dans les forêts, « je porterai tes flèches, et j'allumerai le « bûcher de la nuit. »

La lune descendait alors à l'occident : un de ses rayons, pénétrant par la porte de la hutte, vint tomber sur le visage et sur le sein de Mila. La reine des nuits se montrait au milieu d'un cortège d'étoiles : quelques nuages étaient déployés autour d'elle, comme les rideaux de sa couche. Dans les bois régnait une sorte de douteuse obscurité, semblable à celle d'une ame qui s'entr'-

ouvre pour la première fois aux tendres passions de la vie. Le couple heureux tomba dans un recueillement d'esprit involontaire : on n'entendait que le bruit de la respiration tremblante de la jeune Sauvage. Mais bientôt Mila :

« Il faut nous quitter : l'oiseau de l'aube « a commencé son premier chant; retourne « sans être aperçu à ta demeure. Si les « guerriers te voyaient, ils diraient : « Ou- « tougamiz est faible; les Illinois le pren- « dront dans la bataille, car il fréquente « la cabane des Indiennes. »

Outougamiz répondit : « Je serai la liane « noire qui se détourne dans la forêt de « tous les autres arbres, et qui va chercher « le sassafras auquel elle veut uniquement « s'attacher. »

Mila se couvrit la tête d'un manteau, et dit : « Guerrier, je ne te vois plus. »

Outougamiz enterra le flambeau nuptial à la porte de la cabane, et s'enfonça dans les bois.

Le mariage fut célébré avec la pompe

ordinaire chez les Sauvages. Les deux époux souffraient de cet appareil et se disaient : « Nous ne nous marions pas pour être heu-« reux, puisque nos amis ne le sont pas. » Laissés seuls dans leur cabane nouvelle, ils y goûtèrent une joie digne de leur innocence. Ils pleurèrent aussi, comme ils en avaient fait le projet. Les larmes qui coulaient de leurs yeux descendaient jusqu'à leurs lèvres, et Mila disait en recevant les embrassements d'Outougamiz : « Ta bouche « touche la mienne à travers les malheurs « de René. »

Hélas ! le fidèle Indien allait verser bien d'autres pleurs ! Ce n'était pas assez pour le tuteur du Soleil d'avoir perdu le frère d'Amélie auprès de la foule, de l'avoir fait condamner au Conseil des vieillards, il le voulait frapper jusque dans le cœur d'un ami.

Le succès des complots d'Ondouré exigeait qu'Outougamiz assistât à la grande assemblée des Sauvages, où le plan général devait être développé :

Si Outougamiz était absent de cette assemblée, il ne porterait point le joug du serment que l'on y devait prononcer, et il pourrait dans ce cas s'opposer au complot à l'instant de l'exécution;

Si Outougamiz ne croyait pas René coupable de trahison envers les Natchez, rien n'empêcherait le frère de Céluta, aussitôt qu'il connaîtrait le secret, de le confier au frère d'Amélie :

Il fallait donc, combinaison digne de l'enfer! qu'Outougamiz fût enchaîné par un serment, et que, persuadé en même temps du crime de René, il se trouvât placé entre la nécessité de perdre son ami pour sauver sa patrie, ou de perdre sa patrie pour sauver son ami.

Le lendemain du mariage de l'héroïque ami et de la courageuse amie de René, le jour même où Mila, toute brillante de ses félicités, conversait avec Outougamiz sur une natte semée de fleurs, Ondouré entra dans la cabane.

« Mauvais Esprit! » s'écria Mila, « que

« viens-tu faire ici, viens-tu nous porter « malheur? »

Ondouré affectant un sourire ironique s'assit à terre et dit :

« Outougamiz! je viens t'offrir les vœux « que je fais pour toi : tu méritais d'être « heureux. »

— « Heureux! » repartit Outougamiz, « et quel homme l'est plus que moi? Où « pourrais-tu rien trouver de comparable à « ma femme et à mon ami? »

— « Je ne veux point détruire tes illu- « sions, » dit Ondouré d'un air attristé; « mais si tu savais ce que toute la nation « sait! quel méchant Manitou t'a lié avec « cette chair blanche! »

— « Tuteur du Soleil! » répliqua Outougamiz rougissant, « je te respecte; mais ne « calomnie pas mon ami. Il vaudrait mieux « pour toi que tu n'eusses jamais existé. »

Ondouré repartit : « Admirable jeune « homme! que n'as-tu trouvé une amitié « digne de la tienne? »

— « Chef! » s'écria Outougamiz avec

l'accent de l'impatience, « tu me tourmentes « comme le vent qui agite la flamme du « bûcher; qu'y a-t-il? que veux-tu? que « cherches-tu? »

— « O Patrie! Patrie! » dit avec un soupir Ondouré.

Au mot de patrie, les yeux d'Outougamiz se troublent; il se lève précipitamment de sa natte et s'approche d'Ondouré, qui s'était levé à son tour. La crainte de quelque affreux secret avait passé à travers le cœur du frère de Céluta.

« Qu'y a-t-il donc dans la patrie? » dit le noble Sauvage. « Faut-il prendre les armes? « Marchons : où sont les ennemis? »

— « Les ennemis! » dit Ondouré, « ils « sont dans nos entrailles! Nous étions « vendus, livrés comme des esclaves; un « traître..... »

— « Un traître! nomme-le, » s'écria Outougamiz d'une voix où mille sentiments contraires avaient mêlé leurs accents; « nomme-le; mais prends garde à ce que tu « vas dire. »

Ondouré observe Outougamiz, dont les mains tremblaient de colère; il saisit le bras du jeune homme pour prévenir le premier coup, il s'écrie : « René! »

— « Tu mens, » réplique Outougamiz cherchant à dégager son bras; « je t'arra-« cherai ta langue infernale; je ferai de toi « un mémorable exemple. »

Mila se jette entre les deux guerriers : « Laisse vivre ce misérable, » dit-elle à Outougamiz; « chasse-le seulement de ta ca-« bane. »

A la voix de Mila les transports d'Outougamiz s'apaisent.

« Tuteur du Soleil! » dit-il, « je le vois à « présent, tu te voulais amuser de ma sim-« plicité; mais ne renouvelle pas ces jeux, « cela me fait trop de mal. »

— « Je te quitte, » dit Ondouré; « bien-« tôt tu me rendras plus de justice; inter-« roge le prêtre du soleil et ton oncle Ada-« rio. » Ondouré sort de la cabane.

Outougamiz veut paraître tranquille, il ne l'est plus; il se veut reposer, et il ne sait

comment les joncs de sa natte sont plus piquants que les épines de l'acacia. Il se relève, marche, s'assied de nouveau. Mila lui parle et il ne l'entend pas. « Pourquoi, » murmurait-il à voix basse, « pourquoi ce « Chef a-t-il parlé! J'étais si heureux! »

— « N'y pense plus, » lui dit Mila; « les « paroles du méchant sont comme le sable « qu'un vent brûlant chasse au visage : il « aveugle et fait pleurer le voyageur. »

— « Tu as raison, Mila, » s'écrie Outougamiz; « me voilà bien tranquille à « présent. »

Infortuné! le coup mortel est frappé : tu ne trouveras plus le repos; ton sommeil, naguère léger comme ton innocence, se va charger de songes funestes! Tel est le bonheur des hommes; un mot suffit pour le détruire. Douce confiance de l'ame, union intime et sacrée, adieu pour toujours! Sainte amitié, elles sont passées tes délices, tes tourments commencent! finiront-ils jamais?

« Mila, » dit Outougamiz, « je me sens

« malade, je veux aller voir le jongleur. »

— « Le jongleur! » repartit Mila. « Ne « va pas voir cet homme-là. René t'aime, « tu l'aimes; il te doit suffire comme tu me « suffis. Si la colombe prête l'oreille à la « voix de la corneille, celle-ci lui dira des « choses qui la troubleront, parce qu'elle « ne parle pas son langage. »

— « Ce n'est pas pour parler de René « que je veux voir le jongleur, » dit Outougamiz; « je suis malade, il me guérira. »

Mila posa la main sur le cœur d'Outougamiz, et dit à son époux, en le regardant avec un demi-sourire : « Malade! oui, bien « malade, puisqu'un mensonge vient de « sortir de tes lèvres. »

Outougamiz s'obstina à vouloir consulter le jongleur, qu'Ondouré lui avait exprès nommé dans ses révélations mystérieuses. « Va donc, » dit Mila, « pauvre abeille de « la savane; mais évite de te reposer sur la « fleur empoisonnée de l'acota. »

L'homme ne peut être parfait; aux qualités les plus héroïques Outougamiz mêlait

une faiblesse: de la crainte de Dieu, crainte salutaire sans laquelle il n'y a point de vertu, Outougamiz était descendu jusqu'à la plus aveugle crédulité. La simplicité de son caractère le rendait facile à tromper; un prêtre était pour le frère de Céluta un oracle; et si ce ministre du Grand Esprit parlait au nom de la patrie, de la patrie si chère aux Sauvages, quel moyen pour Outougamiz d'échapper à ce double pouvoir de la terre et du ciel?

L'ami de René arrive à la porte de la cabane du jongleur: dans ce moment même, Ondouré sortait de la demeure du prêtre, et avec un regard qui disait tout, il laissa le passage libre à l'ami de René. Le jongleur apercevant Outougamiz se mit à tracer des cercles magiques: Outougamiz élève vers lui une voix suppliante.

« Qui parle? » s'écrie le prêtre d'un air égaré. « Quel audacieux mortel trouble « l'interprète des Génies? Fuyez, profane! « la patrie demande seule mes prières. O « Patrie! tu nourrissais un monstre dans

« ton sein ! L'infame étranger méditait ta « ruine : par lui les femelles des castors ont « été massacrées ; il trahissait Céluta ; il « versait sur la tête de son enfant l'eau « mortelle du maléfice ! Comme il trompait « ce jeune et innocent Outougamiz ! Mal- « heur à toi, époux de Mila ! si désormais « tu ne te séparais de ce traître, si tu refu- « sais de croire à ses crimes ! Les fantômes « s'attacheraient à tes pas, et les os de tes « aïeux s'agiteraient dans leur tombe. »

Le jongleur bondit hors de sa cabane et se jeta dans une forêt où on l'entendit pousser des hurlements.

Le frère de Céluta demeure anéanti : une sueur froide qu'il croit sentir découler de son cœur et pénétrer à travers ses membres, l'inonde. Il faudrait avoir fait les prodiges d'amitié d'Outougamiz pour pouvoir peindre sa douleur : René un traître ! lui ? Qui l'ose ainsi calomnier ? Où est-il le calomniateur, qu'Outougamiz le puisse dévorer ? Mais n'est-ce pas le prêtre du soleil ? celui qui commerce avec les Esprits ! celui

qui parle au nom de la patrie! Malheureux! tu ne crois pas quand le Ciel même t'ordonne de croire!..... Non, cet ami n'est point coupable; des monstres seuls ont élevé la voix contre lui. Le frère de Céluta vengera René aux yeux de la nation; l'éloquence descendra sur les lèvres d'Outougamiz, il s'exprimera mieux que Chactas; il proposera de combattre les accusateurs... Je pars, je vole où m'appelle le Manitou d'or... Insensé! n'entends-tu pas le cri des fantômes? ne vois-tu pas se lever les os de tes pères qui viennent témoigner des crimes de ton ami?

Telle est la faible peinture des combats qui se passaient dans l'ame du frère de Céluta. Il quitte la cabane du jongleur; lent et pâle, il se traîne sur la terre; il croit ouïr des bruits dans l'air et l'herbe murmurer sous ses pas. Où va-t-il...? il l'ignore. Quelque chose de fatal le pousse involontairement vers Adario. Adario est son oncle; Adario lui tient lieu de père; Adario, dans l'absence de Chactas, est le premier Sachem

de la nation; enfin, Adario est le plus affligé des hommes. Le malheur est aussi une religion : il doit être consulté; il rend des oracles : la voix de l'infortune est celle de la vérité. Voilà ce que se disait Outougamiz, en allant chercher le rigide vieillard.

Le Sachem avait vu tuer son fils à ses côtés et les flammes dévorer sa cabane; le Sachem avait étouffé son petit-fils de ses propres mains; la femme du Sachem était tombée dans l'émeute qui suivit l'affreux sacrifice : il ne restait de toute sa famille, à Adario, que la fille même dont il avait étranglé l'enfant. Renfermé, avec cette fille, dans les cachots du fort Rosalie, il avait dû terminer ses jours à un gibet : « Élève-moi « bien haut, » disait-il au bourreau qui le conduisait au supplice, « afin que je puisse « découvrir, en expirant, les arbres de ma « patrie. » On sait pourquoi, comment, à quel prix et dans quel dessein Ondouré racheta la vie d'Adario.

Ce fut un grand spectacle que le retour de l'ami de Chactas aux Natchez. Le Sachem

ressemblait à un squelette échappé de la tombe : quelques cheveux gris, souillés de poussière, tombaient des deux côtés de sa tête chauve : ses vêtements pendaient en lambeaux. Il cheminait en silence, les yeux baissés ; sa fille venait derrière lui, dans le même silence, comme la victime marche après le sacrificateur : elle portait, attachés à ses épaules, un berceau vide et les langes désormais inutiles d'un nouveau-né.

Adario ne voulut point relever sa cabane : il établit sa demeure au milieu des bois. Sa fille suivait de loin son terrible père, n'osant lui parler, veillant sur ses jours, s'asséyant quand il s'asséyait, avançant quand il poursuivait sa route. Quelquefois le Sachem contemplait les Français qui labouraient les champs de sa patrie : l'ange exterminateur n'aurait pas lancé des regards plus dévorants sur un monde dont le Dieu vivant aurait retiré sa main.

Après la délivrance d'Adario, Ondouré déroula, aux yeux du vieillard, le plan d'une grande vengeance. Il lui présenta pour but

la liberté des Natchez, et l'expulsion de la race des blancs de tous les rivages de l'Amérique; il lui cacha les ressorts secrets, les sentiments honteux, les mystérieuses lâchetés qui faisaient mouvoir cette conspiration : Adario n'eût jamais emprunté le voile du crime pour couvrir un seul moment la vertu.

Le Sachem assista au Conseil secret convoqué la nuit par Ondouré; il approuva ce que le tuteur du Soleil exposa de ses desseins; savoir : la convocation des nations indiennes dans une assemblée générale, afin de prendre contre les étrangers une mesure commune; il ratifia la condamnation de René, de René qu'il croyait coupable d'impiété et de trahison. Ces résolutions adoptées, les vieillards voulurent déterminer Adario à se livrer à ses occupations ordinaires.

« Tant que je respirerai, » dit le Sachem, « je n'aurai d'abri que la voûte du ciel. « Comme défenseur de la patrie, je suis « innocent; comme père, je suis criminel.

« Je consens à vivre encore quelques jours « pour mon pays ; mais Adario s'est réservé « le droit de se punir, lorsque les Natchez « auront cessé d'avoir besoin de lui. »

C'était à ce cœur inflexible, c'était à l'homme le moins compatissant aux sentiments de la nature, à l'homme le plus aigri par le chagrin, que l'ami de René allait demander des conseils en sortant de l'audience du prêtre.

Outougamiz trouva le Sachem à moitié nu, assis au bord d'un torrent sur la pointe d'un roc : il lui raconte les inspirations du jongleur. Adario fait à son neveu le tableau des prétendus crimes de René. « Tu me tues « comme ton fils ! » s'écrie le frère de Céluta, avec un accent dont le Sachem même fut touché.

Jamais le malheur ne se grava si subitement et d'une manière plus énergique sur le front d'un homme que sur celui d'Outougamiz : plus le marbre est pur, plus l'inscription est profonde. L'infortuné s'éloigne d'Adario : il saisit la chaîne d'or, la regarde

avec passion, la veut jeter dans le torrent, puis la presse contre son cœur et la suspend de nouveau sur sa poitrine. Cependant Outougamiz ignorait le sort réservé à René : Adario avait peint l'homme blanc coupable, mais il n'avait pas voulu accabler entièrement son neveu ; il s'était abstenu de l'instruire de la sentence des Sachems ; sentence prononcée d'ailleurs sous le sceau du secret. Le souvenir de Mila vint, comme une brise rafraîchissante, soulager un peu le brûlant chagrin d'Outougamiz : le jeune époux songe que l'épouse nouvelle qui porte encore sur sa tête la couronne du premier matin, est déjà demeurée veuve sous son toit ; il se détermine à chercher des consolations auprès de sa compagne.

Mila vole à lui : elle s'aperçoit qu'il chancelle ; elle le soutient en disant : « C'est la « liane qui appuie maintenant le tulipier ! « Hé bien ! je te l'avais prédit ! assieds-toi « et repose ta tête sur mon sein. Que t'ont « dit les méchants ? »

— « Ils m'ont répété ce que m'avait dit Ondouré, » répondit Outougamiz : « Ada-« rio parle aussi comme le jongleur. »

— « Quand ce serait Kitchimanitou lui-« même, » s'écria Mila, « je soutiendrais « qu'il fait un mensonge : moi! je croirais « aux calomnies répandues contre mon ami! « Celui qui t'a donné le Manitou d'or croi-« rait-il le mal qu'on lui dirait de toi? »

Cette question fit monter les larmes dans les yeux d'Outougamiz; Mila pleurant à son tour : « Ah! c'est un bon guerrier que « le guerrier blanc! ils le tueront, j'en suis « sûre. »

— « Ils le tueront! » reprit Outougamiz, « qui t'a dit cela? »

— « Je le devine, » répondit l'Indienne, « si tu ne sauves René une troisième fois, « ils le mettront dans le Bocage de la « Mort. »

— « Non, non, » s'écria Outougamiz, « ou j'y dormirai près de lui. Que ne suis-« je déjà au lieu de mon repos! Tout est si

« agité à la surface de la terre ! tout est si « calme, une longueur de flèche au-dessous ! « Mais Mila, la patrie ! »

— « La patrie ! » repartit Mila, « et que « me fait à moi la patrie si elle est injuste ? « J'aime mieux un seul cheveu d'Outougamiz « innocent que toutes les têtes grises « des Sachems pervertis. Qu'ai-je besoin « d'une cabane aux Natchez ? j'en puis bâtir « une dans un lieu où il n'y aura personne : « j'emmènerai mon mari et son ami avec « moi, malgré vous tous, méchants. Voilà « comme j'aurais parlé au jongleur. Il au« rait fait des tours, tracé des cercles, bondi « trois fois comme un orignal ; j'aurais ri « à sa face, joué, tourné, sauté comme lui « et mieux que lui. Il y a là un Génie » (et elle appuyait la main sur son cœur) « qui « n'obéit point aux noirs enchantements. »

— « Comme tu me consoles ! comme tu « parles bien ! » s'écrie l'excellent Sauvage ; « tu me voudrais donc suivre dans le dé« sert ? »

Mila le regarda et lui dit : « C'est comme

« si le ruisseau disait à la fleur qu'il a dé-
« tachée de son rivage et qu'il entraîne dans
« son cours : Fleur, veux-tu suivre mon
« onde? la fleur répondrait : Non, je ne le
« veux pas; et cependant les flots la pous-
« seraient doucement devant eux. »

L'aimable Indienne avait préparé le repas du soir; après avoir mouillé ses lèvres dans la coupe, elle retourna à ce lit nuptial non chanté, qui ne tirait sa pompe que de sa simplicité et de la grace des deux époux. Les jeunes bras de Mila bercèrent et calmèrent les chagrins d'Outougamiz, comme ces légères bandes de soie qui pressent et soulagent à la fois la blessure d'un guerrier.

Heures fugitives, dérobées par l'amour à la douleur, que vous deviez promptement disparaître! Déjà le Conseil des Sachems avait reçu les premiers colliers de ses messagers secrets : toutes les nuits Ondouré rassemblait quelques-uns des chefs dans les cavernes. Le gouverneur de la Louisiane, moins facile à tromper que le commandant du fort Rosalie, ne s'endormait point au

milieu des périls : il regrettait d'avoir rendu la liberté au frère d'Amélie, et s'il ne fit pas arrêter Céluta, c'est qu'il se laissa fléchir aux larmes d'Adélaïde.

Lorsque Céluta apprit le départ de René, on essaya inutilement de la retenir à la Nouvelle-Orléans. En vain Adélaïde, Harlay, le général d'Artaguette (le capitaine avec le grenadier étaient retournés aux Natchez) lui représentèrent que ses forces ne suffiraient pas aux fatigues d'un si long voyage; elle conjura sa sœur et ses frères de la chair blanche, comme elle les appelait, de la laisser reprendre le chemin de son pays : il fallut céder à ses ardentes prières que traduisait la vieille mère de Jacques; Céluta embrassa avec émotion cette pauvre et vénérable matrone, son hôtesse dans la nuit funeste. « Mon frère et « ma sœur, » dit-elle à Harlay et à Adélaïde, « souvenez-vous de Céluta quand vous serez « au pays des blancs. J'espère vous retrou-« ver quelque jour dans la contrée des ames, « si l'on permet l'entrée de la belle forêt

« que vous habiterez, à de misérables In-
« diennes comme moi. »

La fille du gouverneur conduisit son amie jusqu'aux pirogues d'un grand parti de Pannis qui se préparaient à remonter le fleuve : là se renouvelèrent de tendres adieux. Céluta s'embarqua sur la flotte pannisienne. « Adieu, » disait-elle à Adélaïde qui pleurait assise au rivage; « que
« les bons Génies vous rendent vos bien-
« faits! je ne vous reverrai plus sur la
« terre où vous resterez long-temps après
« moi, mais je tâcherai de faire le moins
« de mal que je pourrai dans mon rapide
« passage, afin de me rendre digne de votre
« souvenir. » Les pirogues s'éloignèrent.

Lorsque Céluta sortit de la ville des Français, son front était couvert de la pâleur des chagrins et d'une maladie cessant à peine. Sa fille, qui montrait déjà dans son regard quelque chose de la beauté et de la tristesse d'Amélie, sa fille, dont le jour natal n'avait point encore été éclairé deux fois par le soleil, semblait elle-même

au moment d'expirer. Céluta la tenait suspendue à ses épaules, dans des peaux blanches d'hermine : tel un cygne qui transporte ses petits, les place entre son cou flexible et ses ailes un peu soulevées ; les charmants passagers se jouent à demi cachés dans le duvet de leur mère.

L'ame entière de Céluta était partagée entre son enfant et son époux : que de maux déjà passés ! quels étaient ceux qui devaient naître encore ? Les pirogues avaient à peine remonté le Meschacebé pendant quelques heures, que les Pannis, par un de ces caprices si fréquents chez les Sauvages, s'arrêtèrent sur la rive orientale du fleuve. Céluta descendit à terre avec ses conducteurs ; mais ceux-ci, par un autre caprice, se dispersèrent bientôt, les uns commençant une chasse, les autres se rembarquant sans bruit. Céluta s'était assoupie à l'écart, derrière un rocher qui lui cachait le fleuve : la nuit était venue. Quand l'épouse de René se réveilla, elle était abandonnée.

L'insouciance indienne l'avait délaissée, le courage indien la soutint : elle était accoutumée à la solitude. Les ténèbres empêchaient les Pannis de voir la sœur d'Outougamiz, et le vent ne leur permettait pas d'entendre ses cris ; résignée, elle attendit le jour.

Lorsque l'aurore parut, Céluta sortit de l'abri du rocher ; regardant les différents points du ciel, elle se dit : « Mon « mari est de ce côté-là. » Et ses pas se dirigèrent vers le septentrion. Elle n'eut pas même la pensée de retourner à la Nouvelle-Orléans ; elle se trouvait plus en sûreté dans les bois que parmi les hommes. Pour sa nourriture elle comptait sur les fruits sauvages, et son sein suffirait au besoin de sa fille.

Tout le jour elle marcha, cueillant çà et là quelques baies dans les buissons.

A l'heure où la hulotte bleue commence à voltiger dans les forêts américaines, Céluta atteignit le sommet d'une colline ; elle se détermina à passer la nuit au pied d'un

tamarin, dans le tronc caverneux duquel les Indiens allumaient quelquefois le feu du voyageur. Au midi on découvrait la ville des blancs, au couchant le Meschacebé, au nord de hautes falaises où s'élevait une croix.

Prenant dans ses bras la fille de l'homme des passions, Céluta lui présenta son sein que l'enfant débile serrait à peine dans ses lèvres : un jardinier arrose une plante qui languit ; mais elle continue de dépérir, car la terre ne l'a point reçue favorablement à sa naissance. Dans son effroi maternel, Céluta n'osait regarder le tendre nourrisson, de peur d'apercevoir les progrès du mal ; ses yeux, chargés de pleurs, erraient vaguement sur les objets d'alentour. Telles furent vos douleurs dans la solitude de Bersabée, malheureuse Agar, lorsque, détournant la vue d'Ismaël, vous dîtes : « Je « ne verrai point mourir mon enfant. » La nuit fut triste et froide.

Au lever du jour, après avoir fait un repas de pommes de mai et de racines de

canneberge, la voyageuse, chargée de son trésor, reprit sa route. La monotonie du désert n'était interrompue que par la vue encore plus monotone de la croix. Cette croix était celle où René avait accompli un pèlerinage en descendant à la Nouvelle-Orléans : Dieu seul savait ce qu'avait demandé en secret le fervent pèlerin. Une pierre encore tachée du sang de l'homme assassiné gisait près de l'arbre expiatoire : un torrent s'écoulait à quelque distance.

La sœur d'Outougamiz s'assit sur la pierre du meurtre : elle prit involontairement dans sa main la branche de chêne que René avait déposée en *ex-voto* au pied du calvaire; les regards de l'Indienne se fixaient sur le rameau desséché qu'elle balançait lentement, comme si elle eût trouvé une ressemblance de destinée entre elle et la branche flétrie. Céluta rêvait au bruit aride du vent dans le bois de la croix et dans la cime de quelques chardons qui perçaient les rochers. Plusieurs fois, elle crut entendre des voix, comme si les anges de

la Croix et de la Mort eussent conversé invisiblement dans ce lieu.

L'épouse de René se hâta de quitter un monument de douleur, qu'elle supposait gardé par les Esprits redoutables des Européens. Le large vallon qui terminait le plateau des bruyères, la conduisit au bord d'un courant d'eau. Dans le fond de ce vallon s'élevaient de petits tertres couverts de tulipiers, de liquidambars, de cyprès, de magnolias, et autour desquels se repliait l'onde qui portait son tribut au Meschacebé. Du sein de la terre échauffée sortait le parfum de l'angélique et de différentes herbes odorantes.

Attirée et presque rassurée par le charme de cette solitude, Céluta s'assied sur la mousse et prépare le banquet maternel. Elle couche Amélie sur ses genoux, et déroule l'une après l'autre les peaux d'hermine dont l'enfant était enveloppé. Quelques larmes, tombées des yeux de la mère, ranimèrent la fille souffrante, comme si cet

enfant ne devait tenir la vie que de la douleur.

Quand Céluta eut prodigué à sa fille ses caresses et ses soins, elle chercha pour elle-même un peu de nourriture.

Les lieux où elle se trouvait avaient naguère été habités par une tribu indienne. On voyait encore dans un champ anciennement moissonné quelques rejets de maïs, et l'épi de ce blé sauvageon était rempli d'une crème onctueuse : il servit au repas de Céluta.

Vers le baisser du soleil, la sœur d'Outougamiz se retira à l'entrée d'une grotte tapissée de jasmin des Florides, et environnée de buissons d'azaléas. Dans cette grotte se vinrent réfugier une foule de nonpareilles, de cardinaux, d'oiseaux moqueurs, de perruches, de colibris qui brillaient comme des pierreries au feu du couchant.

La nuit se leva revêtue de cette beauté qu'elle n'a que dans les solitudes américaines. Le ciel étoilé était parsemé de nuages

blancs semblables à de légers flocons d'écume, ou à des troupeaux errants dans une plaine azurée. Toutes les bêtes de la création, les biches, les caribous, les bisons, les chevreuils, les orignaux, sortaient de leur retraite pour paître les savanes. Dans le lointain on entendait les chants extraordinaires des raines, dont les unes imitant le mugissement du bœuf laboureur, les autres le tintement d'une cloche champêtre, rappelaient les scènes rustiques de l'Europe civilisée, au milieu des tableaux agrestes de l'Amérique sauvage.

Les zéphyrs embaumés par les magnolias, les oiseaux cachés sous le feuillage, murmuraient d'harmonieuses plaintes que Céluta prenait pour la voix des enfants à naître; elle croyait voir les petits Génies des ombres et ceux qui président au silence des bois, descendre du firmament sur les rayons de la lune; légers fantômes qui s'égaraient à travers les arbres et le long des ruisseaux. Alors elle adressait la parole à sa fille couchée sur ses genoux; elle lui di-

sait : « Si j'avais le malheur de te perdre à « présent, que deviendrais-je? Ah! si ton « père m'aimait encore, je t'aurais bientôt « retrouvée! Je découvrirais mon sein; j'é- « pierais ton ame errante avec les brises de « l'aube, sur la tige humectée des fleurs, et « mes lèvres te recueilleraient dans la rosée. « Mais ton père s'éloigne de moi, et les « ames des enfants ne rentrent jamais dans « le sein des mères qui ne sont point ai- « mées. »

L'Indienne versait, en prononçant ces mots, des larmes religieuses, semblable à un délicieux ananas qui a perdu sa couronne, et dont le cœur exposé aux pluies, se fond et s'écoule en eau.

Des pélicans, qui volaient au haut des airs, et dont le plumage couleur de rose réfléchissait les premiers feux de l'aurore, avertirent Céluta qu'il était temps de reprendre sa course. Elle dépouilla d'abord son enfant pour le baigner dans une fontaine où se désaltéraient, en allongeant la tête, des écureuils noirs accrochés à l'ex-

trémité d'une liane flottante. La blanche et souffreteuse Amélie, couchée sur l'herbe, ressemblait à un narcisse abattu par l'orage, ou à un oiseau tombé de son nid avant d'avoir des ailes. Céluta enveloppa dans des mousses de cyprès plus fines que la soie sa fille purifiée ; elle n'oublia point de la parer avec des graines de différentes couleurs et des fleurs de divers parfums ; enfin elle la renferma dans les peaux d'hermine, et la suspendit de nouveau à ses épaules, par une tresse de chèvre-feuille : la pèlerine qui s'avance pieds nus dans les montagnes de Jérusalem, porte ainsi les présents sacrés qu'elle doit offrir au saint Tombeau.

La fille de Tabamica traversa, sur un pont de liane, la rivière qui lui fermait le chemin. Elle avait à peine marché une heure, qu'elle se trouva engagée au milieu d'un terrain coupé de flaques d'eau remplies de crocodiles. Tandis qu'elle hésite sur le parti qu'elle doit prendre, elle entend haleter derrière elle ; elle tourne la tête et voit briller les yeux vitrés et sanglants d'un

énorme reptile. Elle fuit; mais elle heurte du pied un autre monstre, et tombe sur les écailles sonores. Le dragon rugit; Céluta se relève, et ne sent plus le poids léger que portaient ses épaules. Elle jette un cri; prête à être dévorée, elle n'est attentive qu'à ce qu'elle a perdu. Tout à coup les deux monstres, dont elle sentait déjà la brûlante haleine sur ses pieds, se détournent; ils se hâtent vers une autre proie. Que les regards d'une mère sont perçants! ils découvrent parmi de hautes herbes l'objet qui attire les affreux animaux! Céluta s'élance, saisit son enfant, et ses pas, que n'aurait point alors devancés le vol de l'hirondelle, la portent au sommet d'un promontoire d'où l'œil suit au loin les détours du Meschacebé.

Victoire d'une femme! qui dira ton orgueil et tes joies? L'astre des nuits, qui vient de dissiper dans le ciel les nuages d'une tempête, paraît moins beau que la pâle Céluta, triomphante au désert. Amélie avait ignoré le péril; elle ne s'était pas

même réveillée dans son lit de mousse; sa parure conservait la fraîcheur et la symétrie. Chargée du berceau où l'innocence dormait sous des fleurs, Céluta avait accompli sa fuite, comme l'élégante Canéphore achevait sa course, sans déranger dans sa corbeille les guirlandes et les couronnes. Mais la frayeur, qui n'avait pu troubler l'enfant, avait exercé son pouvoir sur la mère; le sein de Céluta s'était tari: ainsi, quand la terre est ébranlée par les secousses de l'Etna, disparaît une fontaine dans les champs de la Sicile, et l'agneau demande en vain l'eau salutaire à la source épuisée.

Que Céluta manquât de nourriture pour son enfant; que son sein fût stérile quand son cœur surabondait de tendresse; voilà ce que l'Indienne ne pouvait comprendre. Elle accusait sa faiblesse, elle se reprochait jusqu'à ses douleurs, jusqu'à l'excès de sa frayeur maternelle. Elle cherchait une cause à ce châtiment du Grand Esprit: elle se demandait si elle avait cessé d'être fidèle à

son époux, si elle avait aimé assez sa fille, si elle avait été injuste envers ses amis, si elle avait souhaité du mal à ses ennemis, si sa cabane, sa famille, sa tribu, son pays, les Manitous, les Génies n'avaient point eu à se plaindre d'elle? Les yeux levés vers le séjour du père nourricier des hommes, elle montrait au ciel son sein desséché, réclamant sa fécondité première, se plaignant d'une rigueur non méritée.

Tout à coup Amélie déposée sur l'herbe pousse un gémissement; elle sollicite le festin accoutumé; ses mains suppliantes se tournent vers sa mère. Le désespoir s'empare de la sœur d'Outougamiz; elle prend son enfant dans ses bras, le presse sur son sein avec des sanglots : que ne pouvait-elle l'abreuver de ses larmes! du moins cette source était inépuisable.

Une inspiration funeste fait battre le cœur de la femme délaissée : Céluta se dit que le lait maternel n'était que le sang de son époux, que c'était René qui retirait à lui cette source de vie; mais ne pouvait-

elle pas elle-même s'ouvrir une veine, et remplacer par son propre sang le sang qui se refusait aux lèvres de sa fille?

Peut-être aurait-elle pris quelque résolution extrême, si ses regards n'avaient aperçu des fumées qui montaient des deux côtés du Meschacebé, et qui annonçaient l'habitation de l'homme. Cette vue rendit des forces à Céluta; l'Indienne n'était pas d'ailleurs tout-à-fait déterminée à mourir, car son époux vivait et vivait infortuné. Elle descendit donc du promontoire portant le cher et funeste gage de son amour; mais le fleuve était plus éloigné qu'il ne le lui avait paru, et lorsqu'elle arriva sur ses bords la nuit enveloppait le ciel.

La fumée des cabanes s'était perdue dans les ombres; la lune en se levant versa sur les flots du Meschacebé moins de lumière que de mélancolie et de silence. Céluta cherchait des yeux quelque nacelle. Ses regards suivaient, dans leur succession rapide, les lames passagères qui tour à tour élevaient leur sommet brillant vers l'astre

de la nuit. Elle aperçut un objet flottant.

Bientôt elle vit sortir du fleuve, à quelques pas d'elle, un jeune nègre presque entièrement nu : une pagne lui ceignait les reins, à la mode de son pays, et sa tête était ornée d'une couronne de plumes rouges. Il chantait à demi-voix quelque chose de doux dans sa langue ; il étendait les bras vers les eaux, et semblait adresser à un objet invisible des paroles passionnées. Céluta reconnut Imley, qui la reconnut à son tour ; il s'approcha d'elle en s'écriant : « Céluta ! ô redoutable Niang[1] ! « Céluta ici ! »

Céluta répondit : « Je viens de la ville « des Pleurs ; la biche des Natchez va per- « dre son faon que voilà, car son sein est « tari. »

Alors Imley : « La biche des Natchez ne « perdra point son faon ; nous trouverons « une mère pour le nourrir. Céluta est « belle comme une Fétiche bienfaisante. »

1. Dieu du mal : l'arimane des Nègres.

— « Comment Imley est-il dans ce lieu? » dit Céluta.

— « Mon ancien maître, » répondit Imley, « après m'avoir battu parce que j'ai-« mais ma liberté, m'a vendu à l'habitant « des cases voisines. Venez avec moi, je « vous donnerai du maïs et une femme « noire de mes bois pour allaiter l'enfant « rouge de vos forêts; les blancs ne sauront « rien de tout cela. »

Céluta se mit à suivre son guide.

« Et tu es toujours infortunée, pauvre « Céluta! » disait en marchant l'Africain. « Et moi aussi je suis bien malheureux le « jour, mais la nuit.....! » Imley posa un doigt sur sa bouche en signe de mystère.

— « Et la nuit tu es moins à plaindre, » dit Céluta; « moi je pleure toujours. »

— « Céluta, » reprit Imley, « si tu savais! « elle est belle comme le palmier des sables! « Quand elle dit au sourire de venir visi-« ter ses lèvres, ses dents ressemblent aux « perles de la rosée dans les feuilles rouges « du Béthel. »

L'enfant de Chaïn arrêtant tout à coup Céluta, et lui montrant le fleuve : « Vois-tu « la cime argentée de ces copalmes, là-bas, « sur les eaux ? Vois-tu tout auprès les om- « bres de ces hêtres pourpres, presque aussi « belles que celles du front de ma maî- « tresse? Vois-tu les deux colonnes de ces « papayas entre lesquelles apparaît la face « de la Lune, comme la tête de mon Izé- « phar entre ses deux bras levés pour me « caresser? Hé bien! ce sont les arbres « d'une île. Ile de l'Amour, île d'Izéphar, « les ondes ne cesseront de baigner tes ri- « vages, les oiseaux d'enchanter tes bois, « et les brises d'y soupirer la volupté! C'est « là Céluta!... Elle habite sur l'autre bord « du Meschacebé; moi j'ai ma case sur cette « rive; chaque nuit elle traverse à la nage « le bras du fleuve pour se rendre dans l'île : « son Imley s'y trouve toujours le premier. « Je reçois Izéphar au moment où elle sort « de l'onde; je la cache dans mon sein; je « lui sers d'abri et de vêtement; nos baisers « sont plus lents que ceux des brises qui

« caressent les fleurs de l'aloës au déclin du « jour; deux beaux serpents noirs s'entre- « lacent moins étroitement : nous sommeil- « lons au bord du fleuve, en disputant de « paresse avec ses ondes.

« Souvent aussi nous parlons de la pa- « trie : nous chantons Niang, Zanhar[1], et « les amours des lions. Je reprends toutes « les nuits la parure que tu me vois, et que « je portais quand j'étais libre sous les ba- « naniers de Madinga. J'agite la force de « ma main dans les airs; il me semble que « je lance encore la zagaie contre le tigre, « ou que j'enfonce dans la gueule de la pan- « thère mon bras entouré d'une écorce. Ces « souvenirs remplissent mes yeux de larmes « plus douces que celles du benjoin, ou « que la fumée de la pipe chargée d'encens. « Alors je crois boire avec Izéphar le lait « du coco sous l'arcade de figuiers; je m'i- « magine errer avec ma gazelle à travers les

1. Dieu du bien.

« forêts de girofliers, d'acajous et de san-
« dals. Que tu es belle, ô mon Izéphar! tu
« rends délicieux tout ce qui touche à tes
« charmes. Je voudrais dévorer les feuilles
« de ton lit, car ta couche est divine, ô
« fille de la Nuit! divine comme le nid des
« hirondelles africaines, comme ce nid
« qu'on sert à la table de nos rois, et que
« composent, avec des débris de fleurs, les
« aromates les plus précieux. »

Ainsi disait Imley : il baisait l'air en feu autour de lui, et chargeait l'éther brûlant d'aller trouver les lèvres de la femme aimée par la route impatiente des désirs.

La petite Amélie vint alors à jeter un cri. Imley imposa ses deux mains sur la tête de la mère, et dit : « Vous êtes la femme « des tribulations. »

A quoi Céluta répondit : « Je prie le Grand « Esprit qu'Izéphar ait des entrailles plus « heureuses que les miennes. »

Enfant des peuples de Caïn, vous répliquâtes avec une grande vivacité : « J'aime

« Izéphar comme une perle, mais son sein « ne portera jamais un esclave : l'éléphant « m'a enseigné sa sagesse. »

En conversant de la sorte, l'épouse de René et son guide étaient arrivés aux cases des nègres de l'habitation. Les toits écrasés de ces cases se montraient entre de hauts tournesols. Imley et Céluta traversèrent des carrés d'ignames et de patates, que l'esclave africain cultive dans ses courts moments de loisirs, pour sa subsistance et pour celle de sa famille. Un calme profond régnait dans ces lieux : sur cette terre étrangère, dans la couche de la servitude, le sommeil berçait ces exilés des illusions de la liberté et de la patrie. Imley dit à voix basse à Céluta : « Ils dorment mes frères « noirs! les insensés! ils prennent des forces « afin de travailler pour un maître. Moi... »

L'Américaine et l'Africain entrèrent dans une case dont Imley poussa doucement la porte. Il se dépouilla de sa pagne, qu'il cacha sous des chaumes : « Car, » disait-il, « nos maîtres prétendent que l'habit de

« mon pays est une Fétiche qui leur portera « malheur. » Il reprit l'habit de l'esclave et réveilla une femme. Cette femme descend de son hamac de coton bleu, souffle des charbons assoupis, en jetant dans le foyer des cannes de sucre desséchées; une grande flamme éclaire subitement l'intérieur de la case. Céluta reconnaît la négresse Glazirne! Glazirne demeure immobile d'étonnement. Les deux femmes se prennent à pleurer.

« Bonne mère des pays lointains, » dit Céluta, « votre petite fille indienne est prête « à mourir; mon sein s'est fermé : j'espère « que le vôtre est resté ouvert à votre fils. »

Glazirne répondit : « Je croyais ne plus « vous revoir. Mon maître, aux Natchez, « m'a vendue avec Imley, parce que j'avais « eu trop de pitié de vous chez le bon blanc « Artaguette. Mon maître n'aimait point la « pitié : voilà ma joie dans son berceau. »

Glazirne découvrit un berceau caché sous une natte, prit son nourrisson, le mit à l'une de ses mamelles, suspendit à l'autre l'enfant de Céluta, et s'assit à terre.

Quand l'épouse de René vit cette pauvre esclave presser sur son sein les deux petites créatures si étrangères par leur pays, si différentes par leur race, si ressemblantes par leur misère; quand elle la vit les nourrir en leur prodiguant ces petits chants, ce langage maternel, le même en tous climats, elle adressa au ciel la prière de la reconnaissance. Elle regardait les deux enfants; comparant la faiblesse de sa fille à la force du fils de Glazirne, elle dit avec un mélange de joie, de douleur et d'une tendre jalousie : « Femme noire, que ton fils est « grand et fort! Il est pourtant de l'âge de « ma fille! »

— « Femme rouge, » dit Glazirne en se levant, « j'ai commencé par ta fille, prends « maintenant pour toi ces ignames, et bois « ce suc d'une plante de mon pays qui te « rendra la fécondité. Mais hâte-toi de t'é- « loigner, le jour va naître; mon nouveau « maître hait les femmes indiennes; ne re- « viens plus aux cases. Cache-toi dans la « forêt; Imley te conduira à un lieu secret

« connu de nous autres esclaves. Au milieu « du jour je t'irai porter la pâture, et au « milieu de la nuit pleurer avec toi. Mon « cœur n'est point fait de l'acier des blancs; « je ne suis point née sans père ni sans « mère, quoique ma mère m'ait vendue « pour un collier. »

Glazirne remplit une coupe de bois de citronnier d'une liqueur particulière, et la présenta à la voyageuse, comme la Madianite offrait un vase d'eau à l'étranger, au bord du puits du Chameau. Céluta vida la coupe, et sortit avec Imley, qui la conduisit au lieu désigné.

A l'heure où les cigales, vaincues par l'ardeur du soleil, cessent leurs chants, Céluta entendit un cri: c'était celui que les nègres poussent dans le désert pour écarter les serpents et les tigres. Elle découvrit Glazirne qui regardait s'il n'y avait point de blancs à l'entour.

La négresse, se glissant dans le bois, déposa quelque chose au pied d'un arbre, et se retira. Céluta, s'avançant à son tour,

enleva la calebasse déposée. Il y avait du lait pour la fille, des fruits et des gâteaux pour la mère : ce commerce clandestin de l'infortune et de la misère se faisait à la porte du riche et de l'heureux.

Les ombres revinrent sur la terre. Céluta ouït vers le milieu de la nuit un bruissement léger; elle étendit la main dans les ténèbres et rencontra bientôt celle de Glazirne : le bonheur repousse le bonheur, mais les larmes appellent les larmes; elles viennent se mêler dans les cœurs des infortunés comme ces eaux sympathiques qui se cherchent à travers les feuilles d'un livre mystérieux, et qui y font paraître, en se confondant, des caractères disposés d'avance par l'amour.

La négresse apportait avec elle son fils : elle mit l'hostie pacifique entre les bras de l'Indienne, qui sentit ce compliment à la façon de la nature. Les deux femmes s'assirent ensuite sous un térébinthe dans une clairière; elles parlèrent de leur frère d'Artaguette, que l'une avait sauvé, que l'autre avait ramené blessé au camp des Français.

Glazirne prononça des paroles magiques de son pays sur la fille de Céluta, sur ce vaisseau à peine ébauché que la flamme avait à demi dévoré dans le chantier de la vie. Puis la négresse ouvrit le haut de sa tunique d'esclave dans laquelle elle tenait cachée une colombe; elle rendit la liberté à l'oiseau blanc qui, plein de frayeur, allongeait le cou hors du sein de l'Africaine. Cet emblème d'une ame pure qui s'envole vers les cieux, échappée des prisons de la vie, rappelait en même temps l'idée de la liberté que Glazirne avait perdue.

« Est-ce que tu crois que ma fille va mou-« rir, » dit Céluta, « puisque la colombe « s'est envolée ? »

— « Non, » dit Glazirne, « la colombe a « porté au redoutable Niang les paroles « que j'ai murmurées tout bas pour guérir « ta fille. »

— « Fais à la mode de ton pays, » repartit l'Indienne : « je m'y accoutumerai « mieux qu'à la mode du pays des blancs. »

Glazirne déroula une feuille de roseau

dans laquelle elle avait enveloppé un coquillage de l'océan africain; elle adressa à cette Fétiche des reproches et des prières. Céluta porte à ses lèvres ce Manitou du malheur. Religion des infortunés, vous êtes partout la même! les chagrins ont une source commune : cette source est le cœur de l'homme.

Ces femmes sauvages, si remplies des merveilles de Dieu, voulurent endormir leurs enfants : elles les placèrent sur des peaux moelleuses, l'un auprès de l'autre, dans les festons d'une liane fleurie qui descendait des branches d'un vieux liquidambar : le fils de Glazirne tout nu et obscur comme l'ébène; la fille de Céluta parée d'un collier et éclatante comme l'ivoire; ensuite elles agitèrent doucement le berceau suspendu. Céluta chantait, et la nature lui inspirait à la fois l'air et les paroles de son hymne au Sommeil.

« Enfants, plus heureux que vos mères,
« que votre sommeil soit également pai-

« sible et sans songes! N'êtes-vous point « sur cette branche de fleur les deux Génies « de la nuit et de la lumière? vous êtes blanc « et noir comme ces jumeaux célestes.

« L'un porte la chevelure dorée du ma- « tin; l'autre couvre son front du léger crêpe « du soir. Charmantes nonpareilles, reposez « ensemble dans ce nid : soyez plus heureux « que vos mères. »

Les accents de la voix de Céluta étaient pleins de mélodie; ils sortaient de son ame, et son ame était comme une lyre sous la main des Anges. Sollicité au repos par le ralentissement graduel du mouvement de la branche, le couple innocent s'endormit : les mères confièrent à la brise le soin de balancer encore leurs gracieux nourrissons.

Mais le maukawis commençait à chanter le réveil de l'aurore; les deux amies songèrent à se séparer; avant de quitter ce lieu, elles amassèrent quelques pierres pour en

faire une marque au siècle futur, et les appelèrent chacune dans sa langue : l'autel des Femmes Affligées.

L'Africaine promit de revenir. Cependant l'Indienne en vain espéra de revoir sa compagne; sa compagne ne reparut plus. Une fois seulement Céluta crut avoir entendu dans le lointain la voix de Glazirne : il arrive que les vents de l'automne jettent, le soir, sur nos bords, un oiseau de l'autre hémisphère; nous comptons retrouver au matin l'hôte de la tempête, mais il est déjà remonté sur le tourbillon, et son cri, du milieu des nuages, nous apporte son dernier adieu.

Après deux jours d'attente, Céluta se résolut à poursuivre sa route; il lui tardait de revoir ses amis. Elle part; elle franchit des ruisseaux sur des branches entrelacées, légers ponts que les Sauvages jettent en passant : elle traverse des marais, en sautant d'une racine à une autre racine; elle se cache quelquefois auprès d'une habitation où des blancs prennent leur repas dans

le champ par eux labouré; lorsqu'ils se sont retirés, elle accourt avec une nuée de petits oiseaux qui guettaient comme elle les miettes tombées de la table de l'homme. Après une marche longue et pénible, elle entre dans ses forêts natales, et arrive enfin aux Natchez.

Le premier Indien qu'elle aperçoit, c'est Ondouré. Le bourreau a reconnu la victime; il s'avance vers elle, et d'une voix adoucie, il la félicite de son retour. « Où « est René? » dit Céluta; « chef cruel, te « devais-je rencontrer le premier ! »

— « Ton mari, » répondit Ondouré avec une modération de langage que ses regards démentaient, « ton mari est allé, par ordre « des Sachems, chanter le calumet de paix « aux Illinois. »

Quand on s'est attendu à quelque malheur, tout ce qui n'est pas ce malheur semble un bien. « Il vit ! » s'écrie Céluta, et elle se sent soulagée.

Les Sauvages environnent bientôt la nièce d'Adario; Mila et Outougamiz fen-

dent la foule et se précipitent dans le sein de leur sœur.

« Je suis la femme de ton frère, » s'écrie Mila sanglotant de joie, « mais je suis tou« jours ta petite fille. »

— « Tu es la femme de mon frère, » dit Céluta avec un mouvement de plaisir dont elle ne se rendit pas compte; « aime-le et « partage ses peines ! »

— « Oh ! » dit Mila, « j'ai déjà plus pleuré « pour lui dans quelques jours, que je n'ai « pleuré pour moi dans toute ma vie. »

La voyageuse, conduite à sa cabane, la trouva dévastée, telle que René l'avait trouvée lui-même à son retour. Céluta jeta un regard triste sur la vallée, sur la rivière, sur le sentier de la colline à demi caché dans l'herbe, sur tous ces objets où son œil découvrait des traces de la fuite du temps. La cabane fut promptement rétablie dans son premier ordre par Outougamiz et par Mila; ils y vinrent demeurer avec leur sœur.

Cependant le couple ingénu n'osa ra-

conter à Céluta, déjà trop éprouvée, ce qui s'était passé aux Natchez pendant son absence; il n'osa lui dire les malheurs d'Adario, les calomnies dont René était la victime, les vertueuses inquiétudes d'Outougamiz. La fille de Tabamica voyait qu'on lui cachait quelque chose : tout lui paraissait extraordinaire, l'éloignement de Chactas et de René, l'établissement des Français sur le champ des Indiens, l'affectation des Indiens qui murmuraient des paroles de paix, du même air qu'ils auraient entonné l'hymne de guerre. Adario n'était point venu voir sa nièce, où était-il? Céluta résolut d'aller trouver son oncle, de lui demander l'explication de ces mystères, et de s'éclaircir du sort de René.

Enveloppée d'un voile, elle sort de sa cabane, lorsque les étoiles, déjà chassées de l'orient par le crépuscule, semblaient s'être réfugiées dans la partie occidentale du ciel. Elle glisse le long des prairies comme ces vapeurs matinales qui suivent le cours des ruisseaux; elle arrive au grand

village, cherche la cabane d'Adario, et ne trouve qu'un amas de cendres. Un chasseur vient à passer : « Chasseur, » lui dit Céluta, « où est maintenant la demeure d'Adario ? » Le chasseur lui montre un bois avec son arc, et continue sa route.

La sœur d'Outougamiz s'avance vers le bois ; elle aperçoit à l'entrée la fille d'Adario, sentinelle vigilante qui observait de loin les mouvements de son père. Le Sachem errait lentement entre les arbres, comme un de ces spectres de la nuit qui se retirent au lever du jour. Sa tête chauve et ses membres dépouillés étaient humides de rosée ; sa hache, si terrible dans les combats, reposant sur une de ses épaules nues près de son oreille, semblait lui conseiller la vengeance.

Céluta ne se sentait pas la hardiesse d'aborder le Sachem ; elle l'entendit pousser de profonds soupirs. Le vieillard tourne tout à coup la tête, et s'écrie d'une voix menaçante : « Qui suit mes pas ? » — « C'est « moi, » répond doucement Céluta.

— « C'est toi, ma nièce! Ne me présente « pas ton enfant, mes mains sont dévo- « rantes. »

— « Je n'ai point apporté ma fille, » reprend l'épouse de René, qui déjà embrasse les genoux du Sachem : « Et ma « cousine? » ajoute Céluta d'une voix suppliante.

— « Ta cousine! » dit Adario; « où est- « elle? qu'elle vienne! elle n'a plus rien à « craindre de mes embrassements. »

La fille d'Adario, assise à l'écart sur une pierre, regardait de loin cette scène avec un mélange de terreur et d'envie. Elle accourt au signe que lui fait Céluta : pour la première fois, depuis le retour du fort Rosalie, elle se sent pressée sur le cœur paternel par la main qui lui a ravi son fils. Adario, surmontant de la tête ces deux femmes, et les serrant contre sa poitrine avec son bras armé de la hache, ressemblait à un bûcheron qui va couper deux arbustes chargés de fleurs.

Le Sachem se dégageant des caresses de

ces femmes : « Il n'est pas temps de pleurer « comme un cerf; c'est du sang qu'il nous « faut. » Montrant d'une main la terre à Céluta, et de l'autre la voûte des arbres : « Voilà, » lui dit-il, « le lit et le toit que « les étrangers m'ont laissés. »

— « Est-ce eux qui ont incendié ta ca- « bane? » dit Céluta; « tes enfants t'en pour- « ront bâtir une autre. »

Le lèvres d'Adario tremblèrent, son regard parut égaré; il saisit sa nièce par la main : « Mes enfants, dis-tu; mes enfants, « ils sont libres! Ils ne rebâtiront point ma « hutte dans la terre de l'esclavage. »

Adario rejeta avec violence la main de Céluta. La fille du Sachem cachait dans ses cheveux son visage baigné de larmes. Céluta s'aperçut alors que sa cousine ne portait point son fils; elle eut un affreux soupçon de la vérité.

L'épouse de René crut devoir calmer ces douleurs, dont elle ne connaissait pas encore la source, par quelques paroles d'amour : « Sachem, » dit-elle, « tu es un

« rempart pour les Natchez; et j'espère que « mon mari reviendra bientôt chargé de « colliers pacifiques. »

— « N'appelle pas ton mari, » dit le vieillard, « l'infame que la colère d'Athaënsic a « vomi sur ces rivages. Si tu conserves en« core quelque attachement pour lui, ôte« toi de devant mes yeux; que le roc qui « me sert de couche ne soit pas souillé de « l'empreinte de tes pas. »

— « Ah! » s'écrie Céluta, « voici le com« mencement des mystères dont j'étais ve« nue demander l'explication! Hé bien! « Adario, qu'a donc fait René? Parle, je « t'écoute. »

Adario s'appuie contre un chêne, et répète à Céluta la longue série des calomnies inventées par Ondouré. A ce discours, qui aurait dû foudroyer l'Indienne, vous l'eussiez vue prendre un air serein, une contenance hardie: « Je respire! » dit-elle; « cher « et malheureux époux! si je t'avais jamais « soupçonné, maintenant tu serais pur à « mes yeux comme la rosée du ciel. Que le

« monde entier te déclare coupable, je te « proclame innocent; que l'univers te dé« teste, j'aurai le bonheur de t'aimer sans « rivale. Moi, t'abandonner, lorsque tu es « calomnié, persécuté! »

Les grandes ames s'entendent: Adario admira sa nièce. « Tu es de mon sang, » dit-il, « et c'est pour cela que l'amour de la patrie « triomphera dans ton cœur de l'amour d'un « homme. Que peux-tu opposer à ce que je « t'ai raconté? »

— « Ce que j'y oppose? » répliqua vivement Céluta : « le malheur de René. Mon « mari coupable! Il ne l'est point : tu en as « trop dit, Adario, pour me convaincre. « N'as-tu pas été jusqu'à me parler de Mila? « C'est à moi d'avoir affaire avec mon cœur, « de dévorer mes peines, si j'en ai; mais « chercher à me faire croire à des trahisons « envers les Natchez, par le ressentiment « d'une infidélité qui ne regarderait que « moi! Sachem, je rougis pour ta vertu! « j'ignorais que ton grand cœur fût si sen« sible à un chagrin de femme! »

La fureur d'Adario s'allume; il ne voit dans ce dévouement de l'amour conjugal que la faiblesse d'un esprit fasciné par la passion. Blessé des paroles de Céluta, il s'écrie : « Tremble, misérable servante d'un « blanc; tremble qu'un indigne amour te « fasse hésiter sur tes devoirs; apprends que « si ton sang était demandé par la patrie, « cette main qui a étouffé mon fils te saurait « bien retrouver! » Adario, s'arrachant du chêne contre lequel il est appuyé, va chercher la caverne des ours pour y fuir la vue des hommes; aussi insensible au mal qu'il a fait que le poignard qui ne sent pas les palpitations du cœur qu'il a percé.

Le coup a pénétré jusqu'aux sources de la vie : la victime s'est débattue contre le trait au moment où ce trait l'a frappée, mais à la blessure refroidie s'attache une douleur cuisante. Céluta ne croit point au crime de René, mais il suffit qu'on accuse celui qu'elle aime, pour qu'elle soit navrée de douleur; elle ne croit pas à l'inconstance de son époux; elle ne supposera ja-

mais René capable d'avoir donné pour femme sa maîtresse à son ami ; mais que font la raison, l'élévation des sentiments, la générosité de caractère contre ces vagues soupçons qui traversent le cœur ? on s'en défend, on les repousse ; vaine tentative ! ils renaissent comme ces songes qui se reproduisent dans le cours d'un pénible sommeil.

Céluta regagne à pas tremblants sa cabane, elle y trouve ses aimables hôtes. « Mon frère, » dit-elle en entrant, « je sais « tout : on trame quelque complot. Sau« vons ton ami ! »

— « C'est parler cela, » dit Mila en avançant d'un air courageux son joli visage. « Ce n'est pas comme toi, Outouga« miz, qui es triste comme un chevreuil « blessé : sauvons René ! c'est ce que je di« sais tantôt. »

Les deux sœurs et le frère s'assirent ensemble sur la même natte, approchèrent leurs trois têtes, et se mirent à examiner comment ils pourraient sauver René. Les

conspirations des bons ne sont pas comme celles des méchants : on nuit facilement, on répare avec peine. Le fond du secret était ignoré de la femme, de l'ami, et de l'amie de René : ils ne pouvaient donc apporter de remède à un mal dont la nature leur était inconnue. Mila ne savait autre chose que de tuer Ondouré : elle soutenait par son caractère résolu le frère et la sœur, dont les ames, disait-elle, étaient aussi pesantes que le vol d'un aigle blanc. « Les « Sachems, » ajoutait Mila, « ont plus de « sagesse que nous, mais ils n'aiment point. « Opposons nos cœurs à leurs têtes, et « nous saurons bien comment agir quand « le moment sera venu. »

Prêt à consommer ses forfaits, Ondouré sentait ses passions s'exalter. Céluta, de retour de son pèlerinage, parut toute divine aux yeux du scélérat. Une femme en pleurs, une femme qui vient de faire des choses extraordinaires, a des attraits irrésistibles : plus l'ame s'élève vers le ciel, plus le corps se couvre de grace, et le cri-

minel, pour son supplice comme pour celui de sa victime, aime particulièrement la beauté qui tient à la vertu. « Quoi! cette « femme, » disait Ondouré, « si dévouée à « mon rival, ne m'accorderait pas même « un sourire! Céluta, tu seras à moi! j'as- « souvirai sur toi mes désirs, fusses-tu « dans les bras de la mort. »

Au milieu de son triomphe, Ondouré éprouvait pourtant une vive inquiétude : la jalousie de la Femme-Chef, endormie pendant les troubles aux Natchez et pendant l'absence de Céluta, jetait maintenant de nouvelles flammes; elle menaçait le tuteur du Soleil d'un éclat qui l'eût perdu. Une scène inattendue fut au moment de produire la catastrophe qu'il redoutait.

La fête de la pêche avait été proclamée, fête sacrée à laquelle personne ne se pouvait dispenser d'assister. Céluta s'y rendit avec Mila et son frère : le Grand-Prêtre ordonna la danse générale des femmes. La sœur d'Outougamiz fut obligée de figurer

dans ce chœur religieux : émue par ses souvenirs, se laissant aller à une imagination attendrie, elle commence à faire parler ses pas, car la danse a aussi son langage; tantôt elle lève les bras vers le ciel, comme le rameau d'un suppliant; tantôt elle incline sa tête comme une rose affaissée sur sa tige. L'air de langueur et de tristesse de Céluta ajoutait un charme à ses graces.

Ondouré dévorait des yeux la touchante Sauvage; Akansie, qui ne le perdait pas de vue, se sentait prête à rugir comme une lionne. Dans l'illusion de sa passion, elle crut pouvoir lutter avec sa rivale, et descendit dans l'arène. Les mouvements de la femme jalouse étaient durs; ses mains s'agitaient par convulsions; ses pas se marquaient par intervalles courts et précipités; le crime avait l'air de peser sur le ressort qui la faisait tressaillir. Honteux pour elle, le tuteur du Soleil détourna la vue : la Femme-Chef s'en aperçut, et n'ayant le courage ni de cesser, ni de continuer la danse, elle se mit à tourner sur

elle-même avec des espèces de hurlements.

Alors Mila, qui voulut tenir compagnie à sa sœur et se rire d'Akansie, vint voltiger sur le gazon. Ses pieds et ses bras se déploient par des mouvements brillants et onduleux; elle se balance comme un jeune peuplier caressé des brises : le sourire de l'amour est sur ses lèvres, l'ivresse du plaisir dans ses yeux; c'est un faon qui bondit, un oiseau qui vole; elle se joue, flotte, nage dans l'air comme un papillon.

Le contraste qu'offraient les trois femmes étonnait les Natchez et les Français présents à la fête : c'étaient la douleur, la jalousie et le plaisir qui mêlaient leurs pas. Un hymne ordinairement chanté à cette cérémonie était répété en dialogue par les danseuses; Céluta disait :

« Retire-toi, vagabonde du désert : le « bruit de tes pleurs est pour moi plus dé- « testable que celui de l'ondée qui perd la « moisson : je hais les infortunés. Ma ca- « bane se plaît dans la solitude : jamais un

« tombeau ne m'a détournée de mon che-
« min ; je le foule aux pieds, et je passe sur
« son gazon. »

La Femme-Chef répondait :

« Je suis étrangère, je suis le serpent
« noir qui ne fait point de mal. Mon époux
« est loin, mon enfant va mourir : ma-
« trone de la cabane solitaire, sois bonne,
« donne à manger à ma faim ; les Génies
« t'en récompenseront : celui que tu aimes
« ne sera jamais loin, ni ton enfant prêt à
« mourir. »

Mila répliquait :

« Viens dans ma cabane, viens, pauvre
« étrangère : malheur à qui repousse l'in-
« fortuné ! Viens, n'implore plus cette ma-
« trone. C'est une femme de sang : ses mains
« sont homicides ; les lèvres de son enfant
« ne caressaient point son sein ; elles la fai-
« saient souffrir. Lorsque son enfant lui di-

« sait : « Ma mère ! » elle n'avait jamais « besoin de sourire. Viens dans ma cabane, « pauvre étrangère : malheur à qui pour- « suit l'innocent ! »

Il était temps que cette danse cessât : Céluta et Akansie étaient prêtes à s'évanouir. Le hasard, en mettant dans leur bouche le chant opposé à leur position et à leur caractère, les accablait. Quelle leçon pour la Femme-Chef ! le persécuteur avait pris un moment la place du persécuté, afin que le premier eût une idée de sa propre injustice. Lorsqu'à la fin du chant, les trois femmes vinrent à mêler leurs voix, il sortit de ces voix confondues des sons qui arrachèrent un cri d'étonnement à la foule. La mère du Soleil quitta brusquement les jeux, faisant signe à Ondouré de la suivre : il ne lui osa désobéir.

Le couple impur arrive à la cabane du Soleil. Akansie éclate en reproches : « Voilà « donc, » s'écrie-t-elle, « celui à qui j'ai « tout sacrifié ! Honneur, repos, vertu,

« tout a péri dans la fatale passion qui me « dévore! Pour toi j'ai livré mon ame aux « mauvais Génies; pour toi j'ai consenti à « laisser tuer le Grand Chef. J'ai approuvé « tous tes complots; esclave de ton ambi- « tion comme de ton amour, je me suis « étudiée à satisfaire les moindres caprices « de tes crimes. Heureuse, autant qu'on « peut l'être sous le poids d'une conscience « bourrelée, je me disais : il m'aime! Es- « prits des ombres, enseignez-moi ce qu'il « faut faire pour conserver son cœur! De « quel nouveau forfait dois-je souiller mes « mains, pour donner plus de charmes à « mes caresses? Parle, je suis prête : ren- « versons les lois, usurpons le pouvoir, « immolons la patrie, et, s'il le faut, l'en- « fant royal que j'ai porté dans mes flancs! »

Ces paroles sortant à flots pressés d'un sein qui les avait long-temps retenues, suffoquent la misérable Akansie : elle tombe, dans les convulsions du désespoir, aux pieds d'Ondouré. Effrayé des révélations qu'elle pouvait faire, le monstre eut un

moment la pensée d'étouffer sa complice au milieu de cette crise de remords, avant que le repentir la rendît à l'innocence; mais il avait encore besoin du pouvoir de la Femme-Chef; il la rappelle donc à la vie, il essaie de la calmer par des paroles d'amour. « Tu ne me tromperas plus, » dit-elle, « je n'ai déjà été que trop crédule; « j'ai vu tes regards idolâtrer ma rivale; « je les ai vus se détourner de moi avec « dégoût. Je repousse tes caresses; tu te « les reprocherais, ou peut-être, en me les « prodiguant, les offrirais-tu, dans le se- « cret de ton cœur, à cette Céluta qui te « méprise. »

Akansie s'arrête comme épouvantée de ce qu'elle va dire : ses yeux sont tachés de sang, son sein se gonfle et rompt les liens de fleurs dont il était entouré. Elle s'approche du chef inquiet, appuie ses mains aux épaules du guerrier, et parlant d'une voix étouffée, presque sur les lèvres du traître : « Écoute, » lui dit-elle, « plus d'a-

« mour ; il ne me faut à présent que des « vengeances ! J'ai favorisé tes projets ; sers « les miens ! Que Céluta soit enveloppée, « avec son mari, dans le massacre que tu « médites. Je veux tenir dans ma main cette « tête charmante, la présenter par ses che- « veux sanglants à tes baisers. Si tu hésites « à m'offrir ce présent, dès demain j'as- « semble la nation, je rends l'éclat à la « vertu que tu as ternie, je dévoile tes cri- « mes et les miens, et nous recevrons en- « semble le châtiment dû à notre perver- « sité. »

Akansie, les yeux attachés sur ceux d'Ondouré, cherche à surprendre sa pensée : « N'est-ce que cela que tu demandes « pour t'assurer de mon amour? » répondit l'homme infernal d'un ton glacé, « tu seras « satisfaite : tu m'as livré René, je te livre- « rai Céluta. »

— « Mais avant qu'elle soit à toi ! » s'écrie Akansie.

Ce mot fit hocher la tête à Ondouré : le

scélérat vit qu'il était deviné. Il recula quelques pas. « Il faut donc tout te promettre! » s'écria-t-il à son tour.

Il sort, méditant un crime qui le délivrerait de la crainte de voir publier ceux qu'il avait déjà commis. Les affreux amants se quittèrent, pénétrés de l'horreur qu'ils s'inspiraient mutuellement : au seul souvenir de ce qu'ils avaient découvert dans l'ame l'un de l'autre, leurs cheveux se hérissaient.

Céluta, dont la tête venait d'être demandée et promise, était rentrée dans sa cabane plus languissante que jamais : elle avait trouvé Amélie accablée d'une fièvre violente. Mila prenait l'enfant dans ses bras, et lui disait : « Fille de René, en cas que « tu viennes à mourir, j'irai le matin res- « pirer ton ame dans les parfums de l'aurore. « Je te rendrai ensuite à Céluta, car que « serait-ce si une autre femme allait te ra- « vir à nous, si tu descendais, par exemple, « dans le sein d'Akansie? »

Outougamiz, qui écoutait ce monologue,

s'écria : « Mila, tu es toute notre joie et « toute notre tristesse. Est-ce que tu vas « bientôt cueillir une ame? Tu me donne- « rais envie de mourir pour renaître dans « ton sein. »

L'idée de la mort, tout adoucie qu'elle était par cette gracieuse croyance, ne pouvait cependant entrer dans le cœur d'une mère sans l'épouvanter. Cette mère demandait inutilement des nouvelles de son époux. On n'avait point entendu parler de René depuis son départ. Chactas était absent; le capitaine d'Artaguette et le grenadier Jacques, après avoir passé un moment au fort Rosalie, avaient été envoyés à un poste avancé sur la frontière des tribus sauvages; tous les appuis manquaient à la fois à Céluta, et elle allait encore être privée de la protection d'Outougamiz.

Un soir, assise avec sa sœur à quelque distance de sa cabane, elle entendit du bruit dans l'ombre : Mila prétendit qu'elle voyait un fantôme. « Ce n'est point un fan- « tôme, » dit Imley, « c'est moi qui viens

« visiter Céluta. » — « Guerrier noir, » s'écria Céluta, « qui te ramène ici? Glazirne « est-elle avec toi, cette colombe étrangère « qui a réchauffé ma petite colombe sous « ses ailes? »

— « Glazirne est toujours esclave, » répondit Imley, « mais j'ai rompu mes chaî-« nes et celles d'Izéphar. Ondouré, le fa-« meux chef, me nourrit dans la forêt, en « attendant l'assemblée au grand lac. »

— « De quelle assemblée parles-tu? » demande Céluta étonnée.

— « Tais-toi, » reprit Imley, « c'est un « secret que je ne sais pas entièrement, « mais Outougamiz sera du voyage. Céluta, « nous serons tous libres! Izéphar est avec « moi; depuis qu'elle est fugitive, jamais elle « n'a été si belle. Si tu la voyais dans les « grandes herbes où je la cache le jour, tu « la prendrais pour une jeune lionne. Quand « la nuit vient, nous nous promenons, en « parlant de notre pays où nous allons « bientôt retourner. J'entends déjà le chant « du coq de ma case; je vois déjà à travers

« les arbres la fumée des pipes des Zangars ! » Imley, dansant et chantant, se replongea dans le bois, laissant Mila riante et charmée du caribou noir.

L'indiscrète légèreté de l'Africain jeta Céluta dans de nouvelles inquiétudes : quel était le voyage que devait bientôt entreprendre Outougamiz, et dont l'Indien n'avait jamais parlé ?

Outougamiz n'avait pu parler de ce voyage, car il ignorait encore ce qu'il était au moment d'apprendre. Imley, chef des noirs qu'Ondouré avait débauchés à leurs maîtres, pour les armer un jour contre les blancs, ne savait pas lui-même le fond du complot : il connaissait seulement quelques détails qu'on s'était cru obligé de lui apprendre, afin de soutenir son courage et celui de ses compagnons.

L'apparition d'Imley ne fut précédée de celle d'Adario que de quelques heures. Le Sachem vint à la cabane de Céluta chercher son neveu ; il l'emmène dans un champ stérile et dépouillé où toute surprise était

impossible : il parle ainsi au jeune homme :

« L'assemblée générale des Indiens pour « la délivrance des chairs rouges a été con- « voquée au nom du Grand Esprit par les « Natchez. Quatre messagers ont été en- « voyés avec le calumet d'alliance aux « quatre points de l'horizon : les guerres « particulières sont pour un moment sus- « pendues. Le calumet a été remis à la pre- « mière nation que les messagers ont « rencontrée ; cette nation l'a porté à une « autre, et ainsi de suite jusqu'à la limite « où la terre a été bornée par le ciel et l'eau : « nulle tribu n'a désobéi à l'ordre de Kit- « chimanitou [1]. Des députés de tous les « peuples sont en marche pour le rendez- « vous, fixé au rocher du grand lac. Le « Conseil des Sachems t'a nommé avec le « jongleur et le tuteur du Soleil pour assis- « ter à l'assemblée générale.

« Outougamiz, il faut partir : la patrie « te réclame ; montre-toi digne du choix

1. Le Grand Esprit.

« des vieillards. Cependant si tu te sentais « faible, dis-le-moi : nous chercherons un « autre guerrier jaloux de faire vivre son « nom dans la bouche des hommes. Toi, tu « prendras la tunique de la vieille matrone; « le jour tu iras dans les bois abattre de « petits oiseaux avec des flèches d'enfant; « la nuit tu reviendras secrètement dans « les bras de ta femme qui te protégera; « elle te donnera pour postérité des filles « que personne ne voudra épouser. »

Outougamiz regarda le Sachem avec des larmes d'indignation. « Qu'ai-je fait? » lui dit-il. « Ai-je mérité que mon oncle me « parle ainsi? Depuis quand ai-je refusé de « donner mon sang à mon pays? Si j'ai ja- « mais eu quelque amour de la vie, ce n'est « pas en ce moment. »

— « Nourris cette noble ardeur, » s'écrie Adario. « Oui! je le vois; tu es prêt à sa- « crifier..... »

« Qui? » dit Outougamiz en l'interrompant.

— « Toi-même, » repartit le Sachem qui

sentit l'imprudence de la parole à demi échappée à ses lèvres; « va mon neveu, va « t'occuper de ton départ; tu apprendras « le reste sur le rocher du grand lac. » Adario quitta Outougamiz, et celui-ci rentra dans la cabane de René plein d'une nouvelle tristesse dont il ne pouvait trouver la cause. On sait par quelle profondeur de haine et de crime Ondouré avait voulu qu'Outougamiz se trouvât à l'assemblée générale, afin de le lier par un serment qu'il ne pourrait rompre.

Mila et Céluta observaient Outougamiz; elles le virent préparer ses armes dans un endroit obscur de la cabane; il tira de son sein la chaîne d'or et lui dit : « Manitou, « te porterai-je avec moi? Oui : les guerriers « disent que tu me feras mourir, je te veux « donc garder. » Les deux sœurs étaient hors d'elles-mêmes en entendant Outougamiz parler ainsi.

« Mon frère, » dit Céluta, « tu vas donc « faire un voyage? »

— « Oui, ma sœur, » répondit le jeune guerrier.

— « Seras-tu long-temps, » dit Mila? « Je « sais que tu vas au rocher du grand lac. »

— « Cela est vrai, » repartit Outougamiz; « mais comment le sais-tu? Il s'agit de la « patrie, il faut partir. »

Mila ne trouvait plus de paroles : assise sur sa natte, elle pleurait; un Allouez de la garde du Soleil se présente. « Guerrier, » dit-il à Outougamiz, « les Sachems assem- « blés t'attendent. »

— « Je te suis, » répond Outougamiz. Mila et Céluta volent à leur mari et à leur frère. « Quand te reverrons-nous? » dirent-elles, en l'entourant de leurs bras.

— « Les lierres, » répondit Outougamiz, « ne pressent que les vieux chênes : je suis « trop jeune encore pour que vous vous « attachiez à moi; je ne vous pourrais sou- « tenir. »

— « Si je portais ton fils dans mon sein, » dit Mila, « me quitterais-tu? Comment fe-

« rons-nous sans René et sans Outougamiz. »

— « Tu es sage comme une vieille ma-« trone, Mila, » repartit le Sauvage.

— « Ne te fie pas à mes cheveux blancs, » dit Mila avec un sourire; « c'est de la neige « d'été sur la montagne; elle fond au pre-« mier rayon du soleil. »

L'Allouez pressant Outougamiz de partir, Céluta s'écria : « Grand Esprit! « fais qu'il nous rapporte le bonheur! » prière qui n'arriva pas jusqu'au ciel. Les deux femmes restèrent sur le seuil de la cabane à écouter les pas d'Outougamiz, qui retentissaient dans la nuit. Quand elles n'entendirent plus rien, elles rentrèrent et pleurèrent jusqu'au lever du jour.

Arrivé à la grotte des Sachems, Outougamiz apprit que le jongleur et Ondouré, avec leur suite et les présents, étaient déjà partis, et qu'il les devait rejoindre. Les vieillards exhortèrent le frère de Céluta à soutenir l'honneur et la liberté de sa patrie. Le même garde qui l'avait amené au Conseil, le conduisit dans la forêt où se croi-

saient divers chemins. Outougamiz marcha vers le nord; il trouva le jongleur et Ondouré au lieu désigné : ce lieu était la fontaine même où Céluta avait rencontré son mari et son frère lors de leur retour du pays des Illinois.

Sur la côte septentrionale du lac Supérieur, s'élève une roche d'une hauteur prodigieuse; sa cime porte une forêt de pins; de cette forêt sort un torrent qui, se précipitant dans le lac, ressemble à une zone blanche suspendue dans l'azur du ciel. Le lac s'étend comme une mer sans bornes; l'île des Ames apparaît à peine à l'horizon. Sur les côtes du lac, la nature se montre dans toute sa magnificence sauvage. Les Indiens racontent que ce fut du sommet de la *Roche-Isolée* que le Grand Esprit examina la terre après l'avoir faite, et qu'en mémoire de cette merveille, il voulut qu'une partie de cette terre restât visible du lieu d'où il avait contemplé la création, au sortir de ses mains.

C'était à ce rocher, témoin des œuvres

du Grand Esprit, que toutes les nations indiennes se devaient réunir. Une flotte aussi nombreuse que singulière commençait à s'assembler au pied du rocher; le canot pesant de l'Iroquois voguait auprès du canot léger du Huron; la pirogue de l'Illinois, d'un seul tronc de chêne, flottait avec le radeau du Pannis; la barque ronde du Poutoüais était soulevée par la vague qui ballottait l'outre de l'Esquimaux.

Les députés des Natchez gravirent la roche sauvage; de jeunes Indiens de toutes les tribus les accompagnèrent. Sur les deux rives du torrent, dans l'épaisseur du bois, ils construisirent, en abattant des pins, une salle dont les troncs des arbres renversés formaient les sièges. Au milieu de cet amphithéâtre, ils allumèrent un immense bûcher.

Toutes les nations étant arrivées, elles montèrent au rocher du Grand Esprit, et vinrent occuper tour à tour l'enceinte préparée.

Les Iroquois parurent les premiers :

nulle autre nation n'aurait osé passer avant eux. Ces guerriers avaient la tête rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux qui composait, avec des plumes de corbeau, une espèce de diadème; leur front était peint en rouge; leurs soureils étaient épilés : leurs longues oreilles découpées se rattachaient sur leur poitrine. Chargés d'armes européennes et sauvages, ils portaient une carabine en bandoulière, un poignard à la ceinture, un casse-tête à la main. Leur démarche était fière, leur regard intrépide : c'étaient les républicains de l'état de nature. Seuls de tous les Sauvages ils avaient résisté aux Européens et dompté les Indiens de l'Amérique septentrionale. Le Canada était leur pays. Ils entrèrent dans la salle du Conseil en exécutant le pas d'une danse guerrière; ils prirent, à la droite du torrent, la place la plus honorable.

Après eux parurent les Algonquins, reste d'une nation autrefois si puissante, et qu'après trois siècles de guerre les Iroquois avaient presque exterminés. Leur langue,

devenue la langue polie du désert, comme celle des Grecs et des Romains dans l'ancien monde, attestait leur grandeur passée. Ils n'avaient que deux jeunes hommes pour députés : ceux-ci, d'une taille élevée, d'une contenance guerrière, ne portant ni ornements, ni peintures, entrèrent simplement et sans danser dans l'enceinte. Ils passèrent devant les Iroquois la tête haute, et se placèrent en silence sur la gauche du torrent, en face de leurs ennemis.

Les Hurons venaient les troisièmes : vifs, légers, braves, d'une figure sensible et animée, c'étaient les Français du Nouveau-Monde. De tout temps alliés d'Ononthio[1] et ennemis des Iroquois, ils occupaient quelques bourgades autour de Québec. Ils se précipitèrent dans la salle du Conseil, jetèrent en passant un regard moqueur aux Iroquois, et s'assirent auprès de leurs amis les Algonquins.

Un prêtre suivi d'un vieillard, et ce

1. Le gouverneur du Canada.

vieillard suivi lui-même d'un guerrier sur l'âge, arrivèrent après les Hurons. Le prêtre n'avait pour tout vêtement qu'une étoffe rouge roulée en écharpe autour de lui : il tenait à la main deux tisons enflammés, et murmurait à voix basse des paroles magiques. Le vieillard qui le suivait était un Sagamo ou un roi : ses cheveux longs flottaient sur ses épaules ; son corps nu était chargé d'hiéroglyphes. Le guerrier qui marchait après le vieillard portait sur la tête un berceau, par honneur pour les enfants qu'on adorait dans son pays. Ces trois Sauvages représentaient les nations Abénaquises, habitantes de l'Acadie et des côtes du Canada. Ils prirent la gauche des Iroquois.

Un homme dont le visage annonçait la majesté tombée, se présenta le cinquième sur le rocher. Un manteau de plumes de perruches et de geais bleus, suspendu à son cou par un cordon, flottait derrière lui comme des ailes. C'était un empereur de ces anciens peuples qui habitaient jadis la Vir-

ginie, et qui depuis se sont retirés dans les montagnes aux confins des Carolines.

Un autre débris des grandeurs sauvages venait après l'empereur virginien : il était chef des Paraoustis, races indigènes des Carolines, presque totalement extirpées par les Européens. Le prince était jeune, d'une mine fière, mais aimable; tout son corps frotté d'huile avait une couleur cuivrée; un androgyne, être douteux très-commun chez les Paraoustis, portait les armes de ce chef. Un Ionas, prêtre, ou un jongleur le précédait en jouant d'un instrument bizarre.

Parurent alors les députés des nations confédérées de la Floride, les fameux Criques, Muscogulges, Siminoles et Chéroquois. Un nez aquilin, un front élevé, des yeux longs, distinguaient ces Indiens des autres Sauvages : leur tête était ceinte d'un bandeau, ombragée d'un panache; en guise de tunique, ils portaient une chemise européenne bouffante, rattachée par une cein-

ture; le Mico ou le roi marchait à leur tête; des esclaves Yamasées et des femmes gracieuses les suivaient. Tout ce cortège entra avec de grandes cérémonies : les nations déjà assises, excepté les Iroquois, se levèrent et chantèrent sur son passage. Les Criques s'assirent au fond de la salle sur les troncs des pins qui faisaient face au lac, et qui n'étaient point encore occupés.

Les Chicassaws et les Illinois, voisins des Natchez, leur ressemblaient par l'habillement et par les armes. Après eux défilèrent les députés des peuples Transmeschacebéens : les Clamoëts, qui soufflaient en passant dans l'oreille des autres Sauvages pour les saluer; les Cénis, qui portaient au bras gauche un petit plastron de cuir pour parer les flèches; les Macoulas, qui habitent des espèces de ruches comme des abeilles; les Cachenouks, qui ont appris à faire la guerre à cheval, qui lancent une fronde avec le pied, et cassent en galopant la tête à leurs ennemis; les Ouras au

crâne aplati, qui marchent en imitant la danse de l'ours, et dont les joues sont traversées par des os de poissons.

Des Sauvages petits, d'un air doux et timide, vêtus d'un habit qui leur descendait jusqu'à la moitié des cuisses, s'avancèrent : ils avaient sur la tête des touffes de plume, à la main des Quipos, aux bras et au cou des colliers de cet or qui leur fut si funeste. Un cacique portait devant lui le premier calumet envoyé de l'île de San Salvador pour annoncer aux nations américaines l'arrivée de Colomb. On reconnut les tristes débris des Mexicains. Il se fit un profond silence dans l'assemblée, à mesure que ces Indiens passaient.

Les Sioux, peuple pasteur, anciens hôtes de Chactas, auraient fermé la marche, si derrière eux on n'eût aperçu les Esquimaux. Une triple paire de chaussons et de bottes fourrées abritaient les cuisses, les jambes et les pieds de ces Sauvages; deux casaques, l'une de peau de cygne, l'autre de peau de veau marin, enveloppaient leurs

corps ; un capuchon ramené sur leur tête laissait à peine voir leurs petits yeux couverts de lunettes ; un toupet de cheveux noirs qui leur pendait sur le front, venait rejoindre leur barbe rousse. Ils menaient en lesse des chiens semblables à des loups ; de la main droite ils tenaient un harpon, de la main gauche une outre remplie d'huile de baleine.

Ces pauvres Barbares, en horreur aux autres Sauvages, furent repoussés de tous les rangs où ils se voulurent asseoir : le cacique Mexicain les appela, et leur fit une place auprès de lui ; Outougamiz le remercia de son hospitalité. L'assemblée ainsi complète, un grand festin fut servi. Les guerriers des diverses nations s'étonnaient de ne point voir Chactas ; tous croyaient avoir été convoqués par son ordre, et les vieillards avaient amené leurs fils, pour être témoins de sa sagesse. Ondouré balbutia quelques excuses où, mieux instruit, on eût découvert ses crimes.

C'était au coucher du soleil que devait

commencer la délibération; Outougamiz ne savait ce qu'il allait apprendre, mais il pressentait quelque chose de sinistre. L'ouverture de la salle était tournée vers le couchant, de sorte que les députés assis dans le bois sur le tronc des pins, découvraient la vaste perspective du lac et le soleil incliné sur l'horizon; le bûcher brûlait au milieu du Conseil. La roche élevée portait dans les airs, comme sur un piédestal, et ce bois né avec la terre, et cette assemblée de Sauvages, prête à délibérer sur la liberté de tout un monde.

Aussitôt que le disque du soleil toucha les flots du lac par-delà l'île des Ames, le jongleur des Natchez, les bras tendus vers l'astre du jour, s'écria : « Peuples, levez-« vous! » Quatre interprètes des quatre langues-mères de l'Amérique répétèrent le commandement du jongleur, et les députés se levèrent.

Le silence règne : on n'entend que le bruit du torrent qui coule au milieu du Conseil, et qui cesse de gronder, en se pré-

cipitant dans le lac où il n'arrive qu'en vapeur.

Tous les yeux sont fixés sur le jongleur : il déploie lentement un rouleau de peaux de castor; la dernière enveloppe s'entr'ouvre : on aperçoit des ossements humains!

« Les voilà, » s'écrie le prêtre, « ces té-« moins redoutables! Ossements sacrés, « vous reposerez encore dans une terre libre! « Oui! pour vous nous allons entreprendre « des choses qui ne se sont point encore « vues! sur vous, nous allons prêter le ser-« ment d'un secret plus profond que les « abîmes de la tombe dont nous vous avons « retirés. »

Le jongleur s'arrête, puis s'écrie de nouveau : « Peuples, jurez! » Il prononce ainsi la formule du plus terrible des serments.

« Par le Grand Esprit, par Athaënsic, « par les cendres de nos pères, par la patrie, « par la liberté, je jure d'adhérer fidèle-« ment à la résolution qui sera prise, soit « en général par tous les peuples, soit en « particulier par ma nation. Je jure que

« quelles que soient les mesures que les « peuples en général ou ma nation en par- « ticulier adoptent dans cette assemblée, je « garderai un inviolable secret. Je ne révè- « lerai ce secret ni à mes frères, ni à mes « sœurs, ni à mon père, ni à ma mère, ni « à ma femme, ni à mes amis, encore moins « à ceux contre qui ces mesures pourraient « être adoptées. Si je révèle ce secret, que « ma langue soit coupée en morceaux, que « l'on m'enferme vivant dans un tombeau, « qu'Athaënsic me poursuive, que mon « corps après ma mort soit livré aux mou- « ches, et que mon âme n'arrive jamais au « pays des ames! »

Agité du Génie de la mort, le jongleur se tait; il promène des yeux hagards sur l'assemblée, que glace une religieuse terreur. Tout à coup les Sauvages, déployant un bras armé, s'écrient : « Nous le jurons! »

Le soleil tombe sous l'horizon, le lac bat ses rivages, le bois murmure, le bûcher du Conseil pousse une noire fumée, les osse-

ments semblent tressaillir : Outougamiz a juré !

Il a juré ! et comment eût-il pu ne pas prononcer le serment ? La religion, la mort, la patrie avaient parlé ! Cent vieillards avaient promis de se taire sur la délivrance de toutes les nations américaines !

Ondouré avait prévu pour Outougamiz cet entraînement inévitable ; il jeta un regard plein d'une joie affreuse sur l'infortuné : Outougamiz sentit passer sur lui ce fatal regard. Il leva les yeux et lut son malheur au visage du monstre. Un cri aigu sort de la poitrine du frère de Céluta : « René est mort ! j'ai tué mon ami ! »

Ce cri, ce désespoir trouble l'assemblée. Ondouré explique tout bas aux Sachems que ce neveu du grand Adario a quelquefois des accès de frénésie, effet d'un sort à lui jeté par un magicien de la chair blanche. Les prêtres entourent le jeune Sauvage, et prononcent sur lui des paroles mystérieuses. Outougamiz revient du pre-

mier égarement de sa douleur : il n'ose plus se plaindre devant les ministres du Grand Esprit; il écoute la délibération qui commence. Un vague espoir lui reste de trouver le moyen d'échapper à des maux qu'il prévoit, mais que cependant il ne connaît pas, puisqu'il ignore ce qu'on va proposer.

Ondouré porte la parole au nom des Natchez. Six Sachems, chargés de garder dans leur mémoire le discours du chef, se distribuèrent les bûchettes qui devaient servir à noter la partie du discours que chacun d'eux était obligé de retenir.

« L'arbre de la paix, » dit Ondouré, « étendait ses rameaux sur toute la terre « des chairs rouges qui croyaient être seules « dans le monde. Nos pères vivaient ras-« semblés à l'ombre de l'arbre : les forêts « ne savaient que faire de leurs chevreuils « et les lacs de leurs poissons.

« Donnez douze colliers de porcelaine « bleue. »

Le jongleur des Natchez jette douze colliers au milieu du Conseil.

« Un jour, » reprit Ondouré, « jour fa-
« tal! un bruit vint du Levant; ce bruit
« disait : des guerriers vomissant le feu et
« montés sur des monstres marins sont ar-
« rivés à travers le lac sans rivages. Nos
« aïeux rirent : guerriers mexicains, que je
« vois ici, vous savez si le bruit disait vrai.

« Nos pères, enfin convaincus de l'appa-
« rition des étrangers, délibérèrent. Ils di-
« rent : Bien que les étrangers soient blancs,
« ils n'en sont pas moins des hommes; on
« leur doit l'hospitalité.

« Alléchés par nos richesses, les blancs
« descendirent de toutes parts sur nos rives.
« Mexicains, ils vous ensevelirent dans la
« terre; Chicassaws, ils vous obligèrent de
« vous enfoncer dans la solitude; Paraous-
« tis, ils vous exterminèrent; Abénaquis,
« ils vous empoisonnèrent avec une pou-
« dre; Iroquois, Algonquins, Hurons, ils
« vous détruisirent les uns par les autres;

« Esquimaux, ils s'emparèrent de vos filets;
« et nous, infortunés Natchez, nous suc-
« combons aujourd'hui sous leurs perfidies.
« Nos Sachems ont été enchaînés; le champ
« qui couvrait les cendres de nos ancêtres
« est labouré par les étrangers que nous
« avions reçus avec le calumet de paix.

« Donnez douze peaux d'élan pour la
« cendre des morts. »

Le jongleur donne douze peaux d'élan.

« Mais pourquoi, » continua Ondouré,
« m'étendrais-je sur les maux que les étran-
« gers ont fait souffrir à notre patrie? Voyez
« ces hommes injustes se multiplier à l'in-
« fini, tandis que nos nations diminuent
« sans cesse. Ils nous détruisent encore
« plus par leurs vices que par leurs armes;
« ils nous dévorent en s'approchant de
« nous : nous ne pouvons respirer l'air
« qu'ils respirent; nous ne pouvons vivre
« sur le même sol. Les blancs en avançant,
« et en abattant nos bois, nous chassent
« devant eux comme un troupeau de che-
« vreuils sans asile. La terre manquera

« bientôt à notre fuite, et le dernier des « Indiens sera massacré dans la dernière « de ses forêts. »

« Donnez un grand soleil de pierre rouge, « pour le malheur des Natchez. »

Le jongleur jette une pierre en forme de soleil au centre du Conseil.

Ondouré se rassied : les Sauvages frappent leurs casse-têtes en signe d'applaudissements.

Le chef Natchez, voyant les esprits préparés à tout entendre, crut qu'il était temps de dévoiler le secret. Il se lève de nouveau, et reprenant la parole, il fait observer d'abord qu'un coup soudainement frappé est le seul moyen de délivrer les Indiens ; qu'attaquer les blancs à force ouverte, c'était s'exposer à une destruction certaine, puisque ceux-ci étaient sûrs de triompher par la supériorité de leurs armes ; que le crime étant prouvé, peu importait la manière de le punir ; que se laisser arrêter par une pitié pusillanime, c'était sacrifier la liberté des générations à venir aux petites consi-

dérations d'un moment. « Voici donc, » dit-il, « ce que les Natchez vous propo-« sent : »

Le silence redouble dans l'assemblée; Outougamiz sent sa peau se coller à ses os.

« Dans tous les lieux où il se trouve des « blancs, il faut que les Indiens paraissent « leurs amis et même leurs esclaves. Une « nuit, les chairs rouges se lèveront à la « fois, et extermineront leurs ennemis. Les « esclaves noirs nous aideront dans notre « vengeance qui sera la leur; deux races « seront délivrées du même coup : les In-« diens chez lesquels il n'y a point d'é-« trangers, se réuniront à leurs frères op-« primés pour accomplir la justice.

« Le moment de cette justice sera fixé à « l'époque des grands jeux chez les nations. « Ces jeux offriront le prétexte naturel des « rassemblements; mais, comme il est es-« sentiel que le coup soit frappé partout « la même nuit, on formera des gerbes de « roseaux contenant autant de roseaux qu'il « y aura de jours à compter, du jour de

« l'ouverture des jeux au jour de l'exécu-
« tion ; les jongleurs seront chargés de la
« garde de ces gerbes ; chaque nuit ils re-
« tireront un roseau et le brûleront, de
« sorte que le dernier roseau brûlé sera la
« dernière heure des blancs. Jetez un poi-
« gnard. »

Le jongleur jette un poignard aux pieds des guerriers.

Ici se brisent les paroles d'Ondouré, de même que se rompent quelquefois ces chaînes de fer qui attachent les prisonniers dans les cachots : libre d'une attention pénible, le Conseil commence à s'agiter. Un murmure d'horreur, d'étonnement, de blâme, d'approbation, circule dans les rangs de l'assemblée, grossit et bientôt éclate en mille clameurs. Les Sauvages montés sur les pins abattus n'étaient éclairés, dans la profondeur de la nuit, qu'à la lueur des flammes du bûcher ; on les eût pris, à travers les branches et les troncs des arbres, pour un peuple répandu parmi les ruines et les colonnes d'une ville em-

brasée. Tous voulaient parler à la fois : on se menaçait ; on levait les massues ; le cri de guerre, poussé de la cime du roc, se perdait sur les flots du lac où le bûcher du Conseil se reflétait comme un phare sinistre.

Les jongleurs courant çà et là, agitant des baguettes, maniant des serpents, au lieu de rétablir la paix, ne faisaient qu'augmenter le désordre. On venait de mettre aux prises les principes les plus chers aux hommes : la liberté de tout temps, la morale de toute éternité. Ondouré avait conçu le crime et les détails du crime, le plan et les moyens d'exécution, avec la férocité d'un tigre et la ruse d'un serpent. Cependant le calme peu à peu se rétablit. Outougamiz, qui veut élever la voix, est sévèrement réprimandé par les Sachems ; c'était aux Iroquois à se faire entendre. Le Chef de cette nation s'étant levé, on prête une oreille attentive et inquiète à l'opinion d'un peuple si célèbre.

L'orateur répéta d'abord, selon l'usage, le discours entier d'Ondouré, dont chaque

division lui était soufflée par un des six Sachems chargés des bûchettes de la mémoire. Ensuite, répondant à ce discours, il dit :

« Ce que le chef des Natchez a proposé « est grand, mais est-il juste ? Chactas, « mon vieil ami, n'est pas là-dedans ; j'y « vois Adario : les yeux de Chactas sont « tombés comme deux étoiles, sous un ciel « qui annonce l'orage. J'ai dit.

« Nous ne sommes point les amis des « blancs ; depuis deux cents neiges nous « les combattons ; mais une injustice jus-« tifie-t-elle un meurtre ? Deviendrons-nous, « en nous vengeant, semblables aux chairs « blanches ? l'Iroquois est un chêne qui « oppose la dureté de son bois à la hache « qui le veut couper ; mais il ne laisse point « tomber ses branches pour écraser celui « qui le frappe. On n'est pas libre parce « qu'on se dit libre : la première pierre de « la cabane de la liberté est la vertu. J'ai « dit.

« L'Iroquois avait cru qu'il s'agissait de

« s'associer pour lever la hache[1]; veut-on « chanter la guerre à l'étranger? l'Iroquois « se met à votre tête. Marchons, volons. « L'Iroquois rugit comme un ours, il fend « les flots des chairs blanches, il brise les « têtes avec sa massue, il crie : « Suivez-« moi au fort des blancs. » Il s'élance dans « le fossé; de son corps il vous fait un pont « comme une liane, pour passer sur le « fleuve de sang, pour rendre la liberté « aux chairs rouges. Voilà l'Iroquois; mais « l'Iroquois n'est pas une fouine; il ne suce « pas le sang de l'oiseau qui dort. J'ai dit. »

L'orateur, en prononçant la dernière partie de son discours, imitait à chaque parole l'objet dont il empruntait l'image. Il disait : « Marchons, » et il marchait; « volons, » et il étendait les bras. Il rugissait comme un ours, il frappait les pins avec son casse-tête, il montait à l'escalade, il se jetait en arc comme un pont.

Des acclamations, les unes de joie, les

1. Déclarer la guerre.

autres de rage, ébranlent le bois sacré. Outougamiz s'écriait : « Voilà l'Iroquois, voilà « Chactas, voilà moi, voilà René, voilà « Céluta, voilà Mila ! »

Ondouré paraissait consterné : de ses desseins avortés, il ne lui restait que le crime. Un Chicassaws prenant impétueusement la parole, rompit l'ordre de la délibération, et rendit l'espérance au tuteur du Soleil.

« Quoi ! » dit ce Chicassaws, « est-ce « bien un Iroquois que nous venons d'en« tendre ? Le peuple qui devrait nous sou« tenir dans une guerre sacrée, nous aban« donne ! Si ces orgueilleux cyprès qui « portaient jadis leur tête dans le ciel sont « devenus des lierres rampants, qu'ils se « laissent fouler aux pieds du chasseur « étranger ! Quant au Chicassaws, déter« miné à délivrer la patrie, il adopte le plan « des Natchez. »

Ces paroles furent vivement ressenties par les Iroquois, qui donnèrent aux Chicassaws le nom de daims fugitifs et de fu-

rets cruels. Les Chicassaws répliquèrent en appelant les Iroquois oiseaux parleurs, et loups changés en dogues apprivoisés. Toutes ces nations se divisant, semblaient prêtes à se charger sur la pointe du roc, à se précipiter dans le lac avec l'eau du torrent et les débris du bûcher, lorsque les jongleurs parvinrent à obtenir un moment de silence. Le Grand-Prêtre des Natchez, du milieu des branches d'un pin dont il tient le tronc embrassé, s'écrie :

« Par Michabou, génie des eaux, dont « vous troublez ici l'empire, cessez vos dis- « cordes funestes ! Aucune nation présente « à cette assemblée n'est obligée de suivre « l'opinion d'une autre nation : tout ce « qu'elle a promis, c'est le secret, et elle ne « peut le dévoiler sans périr subitement. « Trois opinions divisent le Conseil : la « première rejette le plan des Natchez, la « seconde l'adopte, la troisième veut garder « la neutralité. Hé bien ! que chaque peuple « suive l'opinion à laquelle il se range, cela « n'empêchera pas ceux qui veulent une

« vengeance éclatante de l'accomplir. Quand « nos frères demeurés en paix sur leurs « nattes verront nos succès, peut-être se « détermineront-ils à nous imiter. »

La sagesse du jongleur fut louée et son avis adopté. Alors se fit la séparation dans l'assemblée : les Indiens du nord et de l'est, les Iroquois à leur tête, se déclarèrent opposants au projet des Natchez; les peuples de l'ouest, les Mexicains, les Sioux, les Pannis, dirent qu'ils ne blâmaient ni ne désapprouvaient le projet, mais qu'ils voulaient vivre en paix; les peuples du midi, et ceux qui, en remontant vers le septentrion, habitaient les rives du Meschacebé, les Chicassaws, les Yazous, les Miamis entrèrent dans la conjuration. Mais tous ces peuples, quelles que fussent leurs diverses opinions, avaient juré sur la cendre des morts qu'ils garderaient un secret inviolable, et tous déclarèrent de nouveau avec cette foi indienne rarement démentie, qu'ils seraient fidèles à leur serment.

« Le voilà donc décidé le sort des blancs

« aux Natchez ! » s'écria Ondouré dans un transport de joie, en voyant le nombre considérable des nations du midi engagées dans le complot.

Jusqu'alors un rayon d'espérance avait soutenu le malheureux Outougamiz ; mais quand un tiers de l'assemblée se fut déclaré pour le projet du tuteur du Soleil, l'ami de René se sentit comme un homme dont le Créateur a détourné sa face. Il s'avance, ou plutôt il se traîne au milieu de l'assemblée : les uns, selon leur position, le voyaient comme une ombre noire sur la flamme du bûcher ; les autres l'apercevaient comme le Génie de la douleur, à travers le voile mobile de la flamme.

« Hé bien ! » dit-il d'une voix concentrée, mais qu'on entendait dans l'immense silence de la terre et du ciel, « il faut que « je tue mon ami ! C'est moi, sans doute, « Ondouré, que tu chargeras de porter le « coup de poignard. Nations, vous avez « surpris ma foi ; hélas ! elle n'était pas dif- « ficile à surprendre ! Je suis simple ; mais

« ce que vous ne surprendrez pas, c'est l'a-
« mitié d'Outougamiz. Il se taira, car il a
« prêté le serment du secret, mais quand
« vous serez prêts à frapper, Outougamiz,
« avec le Manitou d'or que voici, sera de-
« bout devant René. Forgez le fer bien
« long : pour atteindre le cœur de mon ami,
« il faut que ce fer passe par le mien. »

Le jeune homme se tut : ses yeux étaient levés vers le firmament; c'était l'Ange de l'Amitié redemandant sa céleste patrie. Les Sachems écoutaient pleins de pensées; ils entrevoyaient un secret qu'ils croyaient important de connaître; ils commandaient le silence au Conseil : les prodiges de l'amitié d'Outougamiz connus de toute la solitude, faisaient l'admiration des jeunes Sauvages.

Le frère de Céluta ramenant ses regards sur l'assemblée : « Guerriers, pourquoi
« êtes-vous muets? Enseignez-moi donc ce
« qu'il faut que je dise à ma sœur et à ma
« femme lorsqu'elles viendront au-devant de
« moi. Que dirai-je à René lui-même? Lui
« dirai-je : « Chevreuil, que j'avais trouvé

« dans le marais des Illinois, viens que je « rouvre la blessure que ma main avait « fermée ? »

Outougamiz, portant tout à coup ses deux mains à sa poitrine : « Je t'arracherai « bien de mon sein, affreux secret ! » s'écria-t-il. « Os de mes pères, vous avez beau « vous soulever et marcher devant moi, je « parlerai ; oui, je parlerai ; je ne serai « point un assassin ! René, écoute, entends-« tu ?..... Voilà tout ce qui s'est passé au « Conseil ; ne va pas le répéter ! Mais, René, « n'es-tu pas coupable ?.... Ah ! Dieu ! j'ai « parlé, j'ai violé mes serments, j'ai trahi « la patrie ! » Outougamiz défaillit devant le bûcher ; si les guerriers voisins ne l'eussent retenu, il tombait dans la flamme. On le couche à l'écart sur des branches.

Cet évanouissement donna le temps au jongleur et à Ondouré de répéter ce qu'ils avaient déjà dit de la frénésie d'Outougamiz, causée par un maléfice. Impatientes de partir, les nations se levèrent, et l'on oublia le frère de Céluta.

Les tribus qui avaient adopté le plan des Natchez reçurent du jongleur les gerbes funéraires : dans chaque gerbe il y avait douze roseaux. L'époque des grands jeux, qui duraient douze jours, commençait le dix-huitième jour de la lune des chasses; c'était ce jour-là même que les jongleurs, chez les différentes nations conjurées, devaient brûler le premier roseau : les autres roseaux, successivement retirés pendant onze nuits, annonceraient le massacre avec l'épuisement de la gerbe.

Les Indiens commencèrent à descendre le sentier étroit et dangereux qui conduisait au bas du rocher. Lorsqu'ils arrivèrent au rivage, le jour éclairait l'horizon, mais il était sombre; et le soleil, enveloppé dans les nuages d'une tempête, s'était levé sans aurore. Les Indiens se rembarquèrent dans leurs canots, se dirigeant vers tous les points de l'horizon : la flotte bientôt dispersée s'évanouit dans l'immensité du lac. Le jongleur et Ondouré abandonnèrent les derniers le rocher du Conseil. Ils invitèrent

Outougamiz, qui avait repris ses sens, à les suivre; l'ami de René, les regardant avec horreur, leur répondit que jamais il ne se trouverait dans la société de deux pareils méchants; ils le quittèrent sans insister davantage. Qu'importait à Ondouré qu'Outougamiz se précipitât ou non du haut du rocher? Outougamiz était lié par un serment qu'il ne romprait sans doute jamais; mais si, dans son désespoir, il attentait à sa vie, le secret de la tombe paraissait encore plus sûr à Ondouré que celui de la vertu.

Outougamiz demeura assis sur la pointe du rocher, en face du lac, à l'endroit où le torrent, quittant la terre, s'élançait dans l'abîme; la grandeur des sentiments que ce spectacle inspirait s'alliait avec la grandeur d'une amitié sublime et malheureuse. Les flots du lac, poussés par le vent, mordaient leurs rivages dont ils emportaient les débris : partout des déserts autour de cette mer intérieure, elle-même solitude vaste et

profonde; partout l'absence des hommes et la présence de Dieu dans ses œuvres.

Le coude appuyé sur son genou, la tête posée dans sa main, les pieds pendants sur l'abîme, ayant derrière lui le bois du Conseil, naguère si animé, maintenant rendu à la solitude, Outougamiz fut long-temps à fixer ses résolutions : il se détermina à vivre. Si les blancs allaient découvrir le complot, qui défendrait la patrie, qui défendrait Céluta, qui défendrait Mila, dont le sein porte peut-être le fils d'Outougamiz? On ne peut pas révéler le secret à René, puisque René est peut-être coupable, comme l'affirment les Sachems; mais n'y a-t-il pas quelque moyen de sauver l'homme blanc? Chactas reviendra, Chactas sera initié au mystère : la sagesse de ce Sachem ne peut-elle prévenir tant de malheurs? Si Outougamiz se précipite dans le lac, sa mort sera inutile à René : celui-ci n'en périra pas moins : Outougamiz, en prolongeant sa vie, peut trouver une occasion inespérée

de mettre à l'abri les jours de son ami. Ah! si l'on pouvait faire savoir le secret à Mila, qui a tant d'esprit! elle aurait bientôt tout arrangé! Qui sait aussi si l'innocence de René ne sera pas découverte? Alors, quel bonheur! comme les obstacles s'aplaniraient, comme on passerait du désespoir au comble de la joie! »

Outougamiz, après avoir roulé toutes ces pensées dans son ame, se lève : « Vi-« vons, » dit-il, « ne laissons pas à Céluta « le poids de tous les maux; ne nous repo-« sons pas lâchement dans la tombe. Adieu, « bois du sang! adieu, rocher de malédic-« tion : puisse Athaënsic te prendre pour « son autel! »

Outougamiz se précipite par l'étroit sentier, laissant au bûcher du Conseil quelques cendres qui fumaient encore; image de ce qui reste des vains projets des hommes.

Le frère de Céluta marcha tout le jour et une partie de la nuit suivante : des Sioux, qu'il rencontra, le portèrent dans leur canot de fleuve en fleuve jusqu'au pays des

Illinois : ceux-ci, craignant une nouvelle invasion des Natchez, s'étaient retirés à deux cents lieues plus haut, vers l'Occident. Outougamiz, reprenant sa route par terre, traversa les champs témoins des prodiges de son amitié. Le poteau où René devait être brûlé était encore debout : Outougamiz embrassa ce monument sacré. Il descendit aux marais, et visita la racine sur laquelle il avait tenu son ami dans ses bras; il retrouva les roseaux séchés dont il couvrait pendant la nuit l'objet de sa tendresse; il ramassa quelques plumes des oiseaux dont il avait nourri son frère. Il dit : « Belles plumes, si jamais je suis heureux « je vous attacherai avec des fils d'or, et je « vous porterai autour de mon front les « jours de fêtes. Auriez-vous jamais cru que « je tuerais mon ami? »

Cet homme excellent cherchait à puiser dans ses souvenirs de nouvelles forces, pour qu'elles devinssent égales aux périls de René; il se retrempait, pour ainsi dire, dans ses malheurs passés, pour s'endurcir

contre son malheur présent; il s'excitait à l'amitié par son propre exemple, tandis qu'il s'accusait naïvement d'être changé, et d'avoir juré la mort de René.

Suivant ainsi son amitié à la trace, l'Indien arrive jusqu'aux Natchez : là commencèrent ces douleurs, qui ne devaient plus finir. René était-il revenu? Comment soutenir sa première entrevue? Que dire aux deux femmes affligées?

René n'était point encore aux Natchez. Ondouré seul et le jongleur avaient devancé de deux aurores le retour du malheureux Outougamiz. Les jours de Céluta et de Mila s'étaient écoulés dans la plus profonde retraite. Par l'habitude de souffrir et par la longueur du temps, l'épouse de René était tombée dans une tristesse profonde : la tristesse est le relâchement de la douleur; sorte d'intermission de la fièvre de l'ame, qui conduit à la guérison ou à la mort. Il n'y avait plus que les yeux de Céluta à sourire; sa bouche ne le pouvait plus.

« Tu me sembles un peu calme, » disait Mila.

— « Oui, » lui répondait sa sœur, « je « suis faite à présent à la mauvaise nourri« ture : mon cœur s'alimente du chagrin « qu'il repoussait avant d'y être accou« tumé. »

La nuit qui précéda l'arrivée d'Outougamiz, les deux Indiennes veillèrent plus tard que de coutume : elles s'occupaient de René, inépuisable sujet de leurs entretiens. Lorsqu'elles furent couchées sur la natte, elles continuèrent de parler, et, faisant au milieu de leur adversité des projets de bonheur, elles s'endormirent avec l'espérance : l'enfant malade s'assoupit avec le hochet qu'on lui a donné dans son berceau.

A leur réveil Mila et Céluta trouvèrent debout devant elles Outougamiz pâle, défait, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte. Elles s'élancent de leur couche : « Mon « frère ! » — « Mon mari ! » dirent-elles à la fois. — « Qu'y a-t-il? René est-il mort? « Allez-vous mourir? »

« C'en est fait, » répond l'Indien sans changer d'attitude, « plus d'épouse, plus « de sœur! »

— « René est mort! » s'écrie Céluta.

— « Que dis-tu? » repartit Outougamiz avec une joie sauvage, « René est mort? « Kitchimanitou soit béni! »

— « Ciel! » dit Céluta, « tu désires la « mort de ton ami! De quel malheur est-il « donc menacé? »

— « Nous sommes tous perdus! » murmure Outougamiz d'une voix sombre. Se dégageant des bras de sa femme et de sa sœur, il se précipite hors de la cabane: Mila et Céluta le suivent.

Elles sont arrêtées tout à coup par Ondouré. « Avez-vous vu Outougamiz? » leur dit-il d'un air alarmé.

— « Oui, » répondent-elles ensemble; « il est hors de ses sens, nous volons après « lui. »

— « Que vous a-t-il dit? » reprit le tuteur du Soleil.

— « Il nous a dit que nous étions tous « perdus, » répliqua Céluta.

— « Ne le croyez pas, » dit le chef rassuré, « tout va bien au contraire; mais « Outougamiz est malade : je vais chercher « Adario. »

Comme Ondouré s'éloignait, Outougamiz, par un autre sentier, se rapprochait de la cabane : il marchait lentement, les bras croisés. Les deux femmes, qui s'avançaient vers lui, l'entendaient parler seul; il disait : « Manitou d'or, tu m'as privé de la « raison : dis-moi donc maintenant ce qu'il « faut faire. »

Mila et Céluta saisissent l'infortuné par ses vêtements.

« Que voulez-vous de moi? » s'écrie-t-il. « Oui, je le jure, j'aimerai René en dépit « de vous; je me ris des vers du sépulcre « qui déjà dévorent mes chairs vivantes. Je « frapperai mon ami sans doute, mais je « baiserai sa blessure, je sucerai son sang, « et quand il sera mort je m'attacherai à

« son cadavre, jusqu'à ce que la corruption « ait passé dans mes os. »

Les deux Indiennes éplorées embrassaient les genoux d'Outougamiz : il les reconnaît. « C'est nous, » dit Mila, « parle! »

Outougamiz lui met la main sur la bouche ; « Qu'as-tu dit? on ne parle plus, à « moins que ce ne soit comme une tombe : « tout vient à présent des morts. Il y a un « secret. »

— « Un secret! » repartit vivement Mila, « un secret pour tes amis! de quoi s'agit-il « donc? de notre vie? de celle de René? »

Alors Outougamiz : « Arrache-moi le « cœur, » dit-il à Mila en lui présentant son sein, où la jeune épouse applique ses lèvres de flamme.

« Ne déchirez pas ainsi mes entrailles, » dit Céluta : « parle, mon cher Outouga- « miz; viens te reposer avec nous dans ta « cabane. »

Une voix foudroyante interrompit cette scène. « As-tu parlé? » disait cette voix; « la « terre a-t-elle tremblé sous tes pas? »

— « Non, je n'ai pas parlé, » répondit Outougamiz, en se tournant vers Adario que conduisait Ondouré; « mais ne croyez « plus trouver en moi le docile Outouga- « miz : homme de fer, allez porter votre « vertu parmi les ours du Labrador; buvez « avec délices le sang de vos enfants; quant « à moi, je ne boirai que celui que vous « ferez entrer de force dans ma bouche; je « vous en rejetterai une partie au visage, « et je vous couvrirai d'une tache que la « mort n'effacera pas. »

Adario fut terrassé. « Que me reproches- « tu? » dit-il à son neveu. « Mes enfants?... « Barbare, cent fois plus barbare que moi! »

Il n'en fallait pas tant pour abattre le ressentiment d'Outougamiz. « Pardonne, » dit-il au vieillard; « oui, j'ai été cruel; Ou- « tougamiz pourtant ne l'est pas! Je suis « indigne de ton amitié, mais laisse-moi la « mienne; laisse-moi mourir; console, « après moi, ces deux femmes. Je t'en aver- « tis, je succomberai, je parlerai : je n'ai « pas la force d'aller jusqu'au bout. »

— « Nous consoler ! » dit Céluta ; « est-ce « là l'homme qui console ? Jusqu'ici je me « suis tue, j'ai écouté, j'ai deviné, il s'agit « de la mort de René. Allons, Outougamiz, « couronne ton ouvrage, égorge celui que « tu as délivré ! Sa voix mourante te remer- « ciera encore de ce que tu as fait pour lui ; « il cherchera ta main ensanglantée pour « la porter à sa bouche ; ses yeux ne te voient « déjà plus, mais ils te cherchent encore ; « ils se tournent vers toi avec son cœur « expirant. »

— « L'entends-tu, Adario ? » dit Outougamiz. « Résiste, si tu le peux. »

Outougamiz saisit Céluta, et dans les étreintes les plus tendres il se sent tenté de l'étouffer.

« Femmes, » s'écrie Adario, « retirez- « vous avec vos larmes. »

— « Oui, oui, » dit Mila, « prends ce « ton menaçant, mais sache que nous sau- « verons René malgré toi, malgré la patrie : « il faut que cette dernière périsse de ma « propre main ; j'incendierai les cabanes. »

— « Vile Ikouessen[1] ! » s'écria le vieillard, « si jamais tu oses te présenter devant moi « avec ta langue maudite, tu n'échapperas « pas à ma colère. »

— « Tu m'appelles Ikouessen, » dit Mila, « de qui? de mon libérateur? Tu as raison; « je ne serais pas ce que je suis, si je n'avais « dormi sur ses genoux! »

— « Quitte ces femmes, » dit le vieillard à son neveu; « ce n'est pas le moment de « pleurer et de gémir. Viens avec les Sa- « chems qui nous attendent. » Outougamiz se laissa entraîner par Adario et par Ondouré.

Mila et Céluta, voyant leurs premiers efforts inutiles, cherchèrent d'autres moyens de découvrir le secret d'Outougamiz. Par les mots énigmatiques du jeune guerrier, elles savaient qu'il y avait un mystère, et, par sa douleur, elles devinaient que ce mystère enveloppait le frère d'Amélie. Dans cette pensée, avec toute l'activité de l'ami-

1. Courtisane.

tié fraternelle et de l'amour conjugal, elles suspendirent leurs plaintes; elles convinrent de se séparer, d'aller chacune de son côté errer à l'entrée des cavernes où s'assemblait le Conseil. Elles espéraient surprendre quelques paroles intuitives de leur destinée.

Dès le soir même, Céluta se rendit à la Grotte des Rochers, et Mila à la Caverne des Reliques.

En approchant de celle-ci, le souvenir des instants passés dans ces mêmes lieux se présenta vivement au cœur de Mila. Les Sachems n'étaient pas dans la caverne; Mila n'entendit rien : la Mort ne raconte point son secret. Céluta n'avait pas été plus heureuse; les deux sœurs rentrèrent non instruites, mais non découragées, se promettant de recommencer leurs courses.

Outougamiz fut plusieurs jours sans paraître : Adario l'avait emmené dans le souterrain où s'assemblaient les chefs des conjurés, et où l'on s'efforçait, par les tableaux les plus pathétiques de la patrie opprimée,

par les plus grossiers mensonges sur René, par toute l'autorité du Grand-Prêtre, de lutter contre la force de l'amitié. Lorsque le frère de Céluta voulut sortir, les gardes du Soleil eurent ordre de le suivre de loin; des Sachems, et Adario lui-même, marchaient à quelque distance sur ses traces.

Il se rendit à la cabane de René; Céluta était absente; Mila, solitaire, attendait le retour de son amie. En voyant entrer Outougamiz, elle lui sourit d'un air de tendresse et de surprise. Mila avait quelque chose de charmant; on aurait passé ses jours à la voir sourire. « Je croyais, » ditelle à son mari, « que tu m'avais abandon-« née. Où es-tu donc allé? Je ne t'avais pas « revu depuis le jour où tu es revenu du « désert. » Elle fit signe à Outougamiz de s'asseoir sur la natte. Outougamiz répondit qu'il était resté avec les Sachems; et plein d'une joie triste en entendant Mila lui parler avec tant de douceur, il s'assit auprès d'elle.

Mila suspendit ses bras au cou du jeune

« Sauvage Tu es infortuné, lui dit-elle,
« et moi je suis malheureuse. Après une si
« longue absence, pourquoi n'es-tu pas ve-
« nu plus tôt me consoler ? Tu n'as plus ta
« raison; j'ai à peine la mienne. Retirons-
« nous dans les forêts; je serai ton guide; tu
« marcheras appuyé sur moi comme l'aveu-
« gle conduit par l'aveugle. Je porterai les
« fruits à ta bouche, j'essuierai tes larmes,
« je préparerai ta couche, tu reposeras ta
« tête sur mes genoux lorsque tu la sentiras
« pesante; tu me diras alors le secret. René
« viendra nous trouver, et il pleurera avec
« nous. »

— « Qu'il ne pleure pas! dit Outouga-
« miz; s'il pleure, je parlerai. Je veux qu'il
« me promette de ne pas m'aimer, afin que
« je tienne mon serment. S'il dit qu'il m'ai-
« me, je le tuerai, parce que je trahirais
« mon pays. »

Mila crut qu'elle allait découvrir quelque chose; mais toutes ses grâces et toutes ses séductions furent inutiles. Ses caresses dont

une seule aurait suffi à tant d'autres hommes pour leur faire vendre la destinée du monde échouèrent contre la gravité de la douleur et contre la foi du serment. Mila trouva dans son mari une résistance à laquelle elle ne s'était pas attendue; elle ignorait à quel point Outougamiz était passionné pour la patrie, quel empire la religion avait sur lui; quelle force ajoutait à sa vertueuse résistance l'idée que René était coupable, que ce Blanc pourrait apprendre le secret aux autres Blancs, si le secret lui était révélé. Céluta qui ressemblait davantage à son frère et qui le connaissait mieux, avait désespéré dès le premier moment de lui faire dire ce qu'il croyait devoir taire; elle l'admirait en versant des larmes.

FIN DU TOME SECOND DES NATCHEZ.